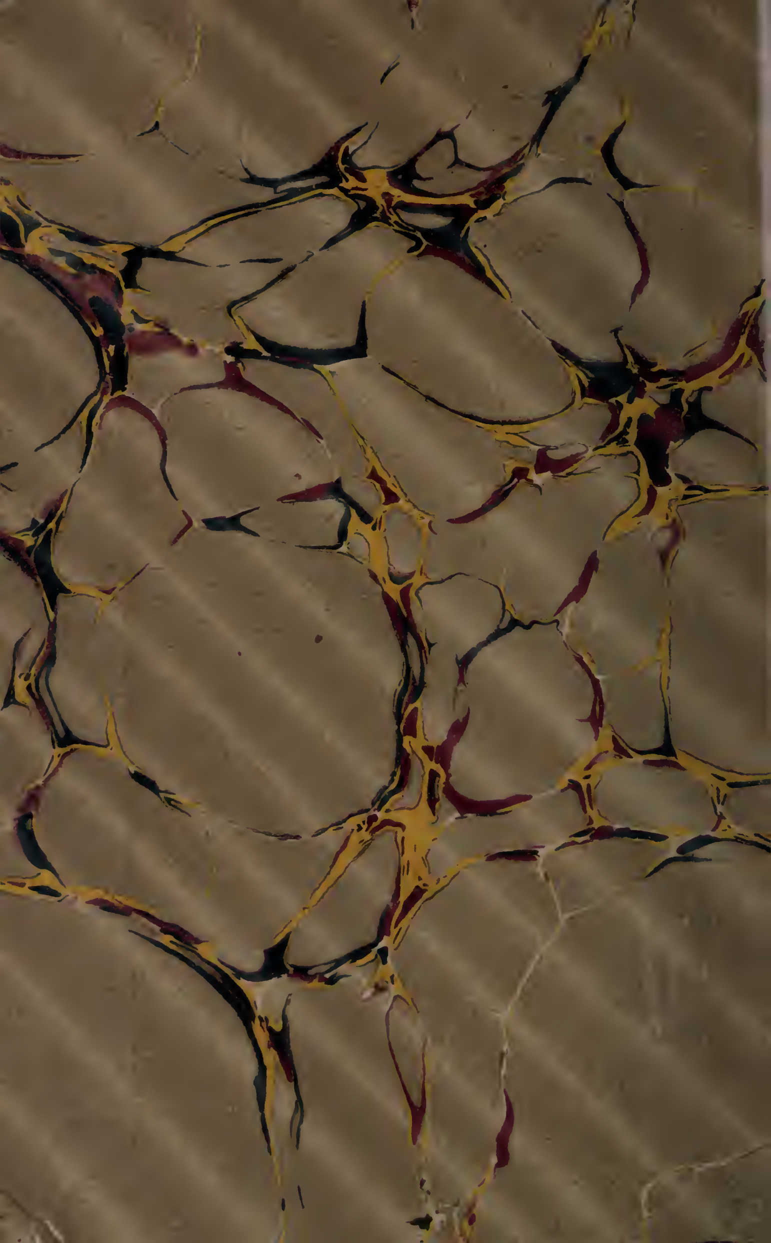






GAZETTE ANECDOTIQUE

QUATRIÈME ANNÉE — TOME I

GAZETTE ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

QUATRIÈME ANNÉE — TOME I



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX


LIBRARY
DEC 20 1962
UNIVERSITY OF TORONTO



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO I — 15 JANVIER 1879

SOMMAIRE.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — *Élection du duc d'Audiffret-Pasquier.* — L'illustre assemblée vient d'appeler à elle, pour remplir la vacance survenue par suite du décès de Mgr Dupanloup, le président actuel du Sénat, M. le duc d'Audiffret-Pasquier. Le nouvel élu n'avait que deux concurrents sans importance sérieuse : le docteur Mar-

migniat, à qui cette candidature vient de donner sa première notoriété, et M. Alfred Assolant, qui ne s'est présenté que pour amuser la galerie et seulement à la dernière heure.

Il y avait 27 votants. Le duc Pasquier a obtenu 22 voix, et il y a eu 5 bulletins blancs, qui ont été, dit-on, déposés dans l'urne par MM. Victor Hugo, Aug. Barbier, Cam. Doucet, le comte de Champagny et Alex. Dumas. Enfin 12 membres étaient absents : MM. Duvergier de Hauranne, de Sacy, Augier, de Laprade, Sardou, Sandeau, de Falloux, Ollivier, Littré, et MM. Renan, H. Martin et Taine, ces trois derniers non encore reçus.

Né en 1816, M. le duc d'Audiffret-Pasquier a donc aujourd'hui soixante-deux ans. Petit-neveu du célèbre chancelier Pasquier, il a été adopté par lui et a reçu, à sa mort, le titre de duc, que le roi Louis-Philippe avait conféré à son grand-oncle par une ordonnance royale du 16 décembre 1844, dont le roi tint à notifier lui-même le contenu à l'ancien préfet de police de Napoléon Ier par le billet suivant :

Tuileries, 16 décembre 1844.

Mon cher chancelier,

J'ai voulu me réserver le plaisir de vous annoncer moi-même que je viens de signer l'ordonnance royale qui vous confère le titre de *duc*, afin de vous témoigner la satisfaction

que j'éprouve en manifestant, par cet acte, combien j'apprécie les services éminents que vous avez rendus à l'État, ainsi que l'attachement à ma personne et à ma famille dont vous m'avez donné tant de marques.

Recevez en outre, mon cher chancelier, l'assurance de tous les sentiments que je vous garderai toujours.

Votre affectionné

LOUIS-PHILIPPE.

Les titres littéraires du nouvel académicien seraient peut-être difficiles à énumérer. C'est surtout comme orateur qu'on a voulu l'appeler à l'Institut, et sans doute en souvenir de cet éloquent et foudroyant discours que le noble duc prononça à l'Assemblée nationale contre les bonapartistes, dans la séance du 4 mai 1872, discours auquel M. Rouher répondit le 24 du même mois. On se souvient encore de l'émotion produite par les paroles enflammées de M. Pasquier et des réponses terribles que lui valut son réquisitoire de la part des journaux bonapartistes. Le *Gaulois* ayant insinué que le duc Pasquier était d'autant plus coupable de se montrer aussi acerbe contre l'empire que c'est à ce régime qu'il devait son titre ducal, M. d'Audiffret-Pasquier répondit aussitôt au journal bonapartiste par la lettre suivante, que les journaux de l'époque ont reproduite, et à laquelle les renseignements biographiques qu'elle contient donnent aujourd'hui un nouvel intérêt :

A M. le rédacteur en chef du journal LE GAULOIS.

Paris, 24 mai 1872.

Monsieur,

Dans son numéro du 24, le journal *le Gaulois* contient sur la famille et la personne de M. le duc d'Audiffret-Pasquier des assertions erronées, qu'il croit de son devoir de rectifier.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier ne doit pas son titre de duc à l'empire.

Une ordonnance royale du 16 décembre 1844 confère à Étienne-Denis, baron Pasquier, chancelier de France, le titre de duc, *réversible sur la tête de Gaston, comte d'Audiffret-Pasquier*, son fils adoptif et petit-neveu.

Le comte d'Audiffret, père de M. d'Audiffret-Pasquier, entra dans l'administration des finances en 1803. Receveur général en 1839, il a donné sa démission en 1856.

Son beau-père, M. Fontenillat, nommé receveur général en 1830, a été destitué en 1862 par l'empire pour cause d'opinion politique.

Son frère, le comte Henri d'Audiffret, entré à Saint-Cyr en 1844, a été nommé chef d'escadron après treize ans de grade de capitaine.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier n'a pas de neveu à la Cour des comptes; il n'a jamais sollicité ni obtenu aucune faveur de l'empire.

Veuillez agréer, etc.

DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER.

A ceux de nos lecteurs qui voudraient des détails intimes et de famille sur les origines du nouveau membre de l'Institut nous signalerons un livre peu connu et qui

est rempli d'anecdotes curieuses et de documents historiques inédits et intéressants : nous voulons parler du volume que M. Louis Favre a consacré à la mémoire de *M. Étienne-Denis Pasquier, chancelier de France* (1767-1862), et qui a été publié à la librairie académique de Didier en 1870, à la veille même de la guerre. Ce livre, auquel M. le duc d'Audiffret a peut-être collaboré (car M. Favre était secrétaire du chancelier; il est passé, après sa mort, en la même qualité, dans la maison du nouveau duc), peut s'ajouter à la liste des titres littéraires du successeur de Mgr Dupanloup. L'ouvrage est assez intéressant d'ailleurs pour fournir à l'académicien qui sera chargé de répondre au discours de M. le duc Pasquier bien des points de discussion donnant lieu à des développements pour lesquels la vie publique de ce dernier ne lui offrirait peut-être pas une suffisante matière.

L'Opéra italien. — C'en est fait, le Théâtre-Italien a vécu. On vient de vendre, pour le transformer en une grande agence commerciale et financière, la salle Ventadour, où avaient brillé de si grands artistes et où avaient été représentés tant d'opéras célèbres.

C'est de 1826 à 1829 que la salle Ventadour fut édifiée par la liste civile, et au prix de 8 millions, pour y installer l'Opéra-Comique, qui n'y resta d'ailleurs que jusqu'en 1832, et c'est seulement en 1841 que les artistes italiens l'occupèrent définitivement. Ils avaient

d'abord joué à l'Odéon, à la salle Louvois et enfin à la salle Favart. Mais le beau temps des Italiens, les Bouffes, comme on les appelait jadis, ne fut pas de longue durée; leur vogue ne survécut guère à la révolution de 1848 : ils se traînèrent médiocrement et sans éclat sous le deuxième empire, ayant encore quelques restes de leur ancien prestige, et même quelques artistes, hélas! fatigués et même usés, datant de la même époque, tels que Mario et la Grisi, dont notre génération n'a connu que la décadence. Les événements de 1870 dispersèrent tout à fait l'entreprise que divers directeurs, habiles cependant, MM. Verger, Strakosch et Escudier, tentèrent vainement de relever. On sait qu'après l'incendie de l'Opéra de la rue Le Peletier, en octobre 1873, M. Halanzier transporta pendant une année l'Académie de musique à la salle Ventadour, qui vit ensuite un essai d'un nouveau Théâtre-Lyrique échouer successivement entre les mains de M. Escudier et de M. Capoul. Aujourd'hui tout est bien fini : la pioche des démolisseurs a déjà commencé son œuvre, et l'envahissant Mercure va prochainement s'installer en maître dans le temple déserté de la muse Euterpe!

Les Deux Coquelin. — Coquelin cadet, cet amusant et spirituel comédien, au jeu si fin et si mesuré, vient d'être élu à l'unanimité, en même temps que sa camarade Mlle Jeanne Samary, sociétaire de la Comédie

française. C'est là un heureux choix auquel nous ne saurions trop applaudir, M. Coquelin cadet étant devenu, grâce à ses rôles multiples et à ses créations si variées, l'un des acteurs indispensables de notre premier théâtre littéraire.

Lorsque ce comédien distingué quitta, dans un moment de dépit, en 1875, le Théâtre-Français pour les Variétés, M. Alph. Daudet publia dans le *Journal officiel*, sur l'origine des deux Coquelin, un article fort remarqué alors, oublié aujourd'hui, comme tant d'autres articles excellents, et dont nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur rappeler le passage suivant :

« Les deux Coquelin vivaient en province, garçons boulangers dans la boutique paternelle, quand l'irrésistible désir de jouer la comédie leur est venu. Était-ce le nuage de farine où ils travaillaient, présage des parades futures, où la toque du mitron semble déjà un fragment de costume?... Toujours est-il que, dès l'âge de treize ans, l'aîné, robuste gaillard, en enfournant le pain, ne cessait de réciter des vers, de déclamer des tirades de tragédie, de comédie. Le père, naturellement, s'opposa d'abord à cette résolution : « Tu as un bon métier dans les mains, disait-il à son fils... La boulangerie va bien, tu prendras ma suite. » Mais on ne peut pas résister à une vocation réelle. Coquelin partit pour Paris, entra au Conservatoire, y resta seulement dix

mois, et à vingt ans il débutait au Théâtre Français dans le rôle de Figaro, où il se montra tout de suite grand comédien. Quoique très-fier du succès de son fils, le père ne pouvait s'empêcher de dire : « Il allait très-bien aussi comme boulanger... Heureusement Cadet et là... C'est lui qui prendra ma suite. » Mais Cadet avait bien autre chose dans la tête. Malgré une grande disproportion d'âge, c'est à lui que son frère faisait part de ses projets, de ses rêves, devant lui qu'il déclamait ses tirades ; si bien que le petit Coquelin, n'étant encore que mitron, se sentait déjà mordu, et quand il s'en allait le dimanche porter des galettes chaudes aux pratiques, il marmottait des bouts d'hémistiches volés au grand frère avec des gestes déclamatoires qui secouaient sa corbeille sur sa barrette blanche. Puis, quand il fut devenu grand et qu'on parla de le mettre à la pâte, Cadet déclara formellement qu'il voulait être comédien : « Allons, bon !... Je n'en sauverai pas un, fit le malheureux boulanger consterné... C'est comme une peste qu'ils ont tous... Où ont-ils donc attrapé ça, mon Dieu ? » Mais enfin, comme il était excellent homme et qu'après tout, le théâtre n'avait pas mal réussi à l'autre : « Va pour comédien, » dit-il, et voilà Coquelin II en marche sur le Conservatoire. Pour celui-là, ce fut plus dur que pour le frère : il avait le travail plus lent, plus pénible, rien du brillant, de l'exubérance de l'aîné ; au contraire, une verve contenue, tout intérieure. Au lieu

d'emporter le succès d'un éclat de rire, il y arriva peu à peu, à force de patience, de volonté, de physionomie. »

THÉATRES. — PIÈCES NOUVELLES. — La liste est longue de celles qu'on a représentées dans la dernière quinzaine, la plupart des théâtres ayant renouvelé leur affiche en vue des grosses recettes que produisent toujours les premières semaines qui suivent le jour de l'an.

A l'Opéra, un nouvel ouvrage en deux actes, *la Reine Berthe*, poëme de M. Jules Barbier, musique de Victorin Joncières, a éprouvé une chute complète et irrémédiable. Le livret est enfantin et a même prêté à rire par endroits, et la musique manque surtout d'originalité ; mais l'auteur de *Dimitri* est homme à prendre vaillamment sa revanche.

L'Opéra-Comique a été plus heureux : *Suzanne*, opéra nouveau en trois actes, de MM. Lockroy et Cormon, musique de M. Paladilhe, a été très-sympathiquement accueillie. Les mélodies en sont franches et bien venues, et l'interprète principale, M[lle] Bilbaut-Vauchelet, est une cantatrice de premier ordre. C'est un véritable succès remporté par un musicien bien doué et qui devait déjà à la vogue d'une agréable cantilène, *la Mandolinata*, une notoriété qui ne paraîtra plus désormais exagérée.

L'Age ingrat, comédie en trois actes de M. Pailleron, a triomphé au Gymnase. Le second acte, qui met en scène de fort amusants types de la vie parisienne de tous les jours, types fort ressemblants et même reconnaissables comme peintures de personnalités connues, a obtenu le plus vif succès.

Le Palais-Royal a donné une revue médiocre : *Tant plus ça change...,* de MM. Gondinet et Pierre Véron, dans laquelle on regrette de voir se démener, au milieu de situations risquées et de lazzis au gros sel, un comédien de la valeur de M. Geoffroy.

Les Enfants du capitaine Grant, drame féerique et scientifique de MM. Jules Verne et Dennery, vient de trouver à la Porte-Saint-Martin le grand, l'immense succès qui avait jadis accueilli *le Tour du monde* des mêmes auteurs. C'est une pièce amusante, variée, d'une mise en scène intéressante et luxueuse, et que tous les enfants de Paris et de la province voudront voir. Signalons, pour l'interprétation, le comique Ravel, plein de finesse et de naturel dans le rôle charmant d'un savant étourdi, et Mlle Revilly, transfuge de l'Opéra-Comique, qui représente à ravir le personnage d'une Anglaise ridicule.

A la Gaîté, l'opérette d'Offenbach *les Brigands*, augmentée, agrandie, allongée, a retrouvé la vogue de ses anciens beaux jours. On sait que cette pièce fut jouée pour la première fois aux Variétés le 10 dé-

cembre 1869, et créée par Dupuis et Mlle Schneider, que remplacent aujourd'hui le cocasse Christian et Mme Peschard.

A la Renaissance, autre opérette, *la Camargo*, de l'infatigable Lecocq, dont le nom ne quitte jamais l'affiche de ce coquet et heureux théâtre, où l'on encaisse toujours des recettes éternellement fabuleuses. La muse du célèbre auteur de *la Fille de Madame Angot* semble cependant lui être un peu plus rebelle, et il ne faut point abuser des meilleures choses, pas même des spirituelles mélodies de M. Lecocq.

On en pourrait dire autant de M. Offenbach, qui vient de faire représenter une *Madame Favart*, opéra-comique en trois actes, aux Folies-Dramatiques, et aux Bouffes du passage Choiseul une opérette également nouvelle, *la Marocaine,* sur des paroles de M. Paul Ferrier. C'est toujours d'ailleurs la même verve, le même esprit, mais aussi les mêmes chants, rajeunis avec art, il est vrai, mais trop rarement renouvelés.

NÉCROLOGIE. — *Madame Rimsky-Korsakow.* — Cette grande dame étrangère a produit pendant plusieurs années, sous le deuxième empire, une vive sensation dans le monde du *high-life* parisien. Elle vient de mourir à Nice, et nous trouvons dans le *Paris-Journal* un portrait d'elle qui est intéressant à conserver :

« Pour ceux qui ont vécu une certaine vie pendant

les saisons où brilla parmi nous Mme Korsakow, sa disparition remue tout un monde de souvenirs.

« C'était l'époque de la *Salambô* de Flaubert, si prônée par M. de Persigny, et dont Mme Rimsky-Korsakow porta le costume à un grand bal du ministère d'État; l'époque où il n'était bruit que de Khalil-Bey, que nous avons revu depuis à Paris ambassadeur, marié et pacha; mais *quantum mutatus ab illo Khalil-Bey!*

« Mme Rimsky-Korsakow accordait assez facilement à la chronique la permission de s'occuper d'elle; on pourrait même dire, sans faire injure à sa mémoire, qu'elle posait pour la chronique. Il y a beaucoup de travers moins innocents. En somme, elle considérait le train de son élégance comme un spectacle savamment mis en scène, comme une toile de maître, et elle l'exposait aux regards, aux admirations, voire même aux critiques.

« Mme Rimsky-Korsakow n'était pas régulièrement jolie; elle avait, avec une physionomie agréable, des traits bien russes, les yeux les plus charmants du monde.

« Elle aimait tant la chronique, — à condition que celle-ci s'occupât d'elle, bien entendu, — qu'elle a publié elle-même sous ce titre : *Une saison à Paris*, un volume de véritables chroniques parisiennes, dont sa personne était l'âme et où beaucoup de célébrités contemporaines, dont bon nombre sont mortes à présent, jouent leur rôle sous le voile transparent de l'initiale.

« Les méchantes langues ont dit que ce volume était l'œuvre de la comtesse Dash. Mais rien n'est moins prouvé. »

Madame Soulouque. — Tout le monde se rappelle encore le grotesque empereur Faustin Soulouque, qui régna à Haïti pendant dix ans (1849-1859), et qui est mort en 1867, à l'âge de soixante-dix-huit ans. On sait que la principale préoccupation de son glorieux règne fut de singer Napoléon Ier, comme l'avait déjà fait un de ses prédécesseurs, Christophe, couronné roi d'Haïti en 1811, sous le nom de Henri Ier. Quelques-unes des proclamations que ce noir adressait à son armée, à l'instar du grand homme, ont fait jadis la fortune des colonnes du *Charivari* et autres feuilles bouffonnes. Toujours à l'imitation de Napoléon, l'empereur Soulouque avait créé une noblesse impériale aux titulaires de laquelle il avait donné des noms peut-être très en situation à Haïti, mais qui avaient paru bien extraordinaires chez nous : le duc de Trou-Bonbon, le duc de la Limonade, le prince Bobo, le marquis de la Marmelade, le comte de la Seringue, les barons du Petit-Trou et du Sale-Trou, etc...

Sa femme, une négresse nommée Adelina, vient de mourir à Port-au-Prince, à l'âge de cinquante-huit ans. Elle aussi avait voulu jouer à l'impératrice, et à cet effet elle avait fait venir d'Europe une quantité de professeurs destinés à lui apprendre les belles manières de cour et à lui donner l'instruction qui lui manquait. On

voit qu'à ce dernier point de vue ce n'était pas là pour eux une sinécure ! Elle aussi s'était éprise de la légende impériale et elle se comparait volontiers à Joséphine de Beauharnais, disant que, comme elle, elle avait épousé Soulouque alors qu'ainsi que Bonaparte il n'était encore que petit officier de fortune. Après la chute de son mari, cette impératrice tombée montra un certain bon sens : elle soigna jusqu'à la fin, avec un grand dévouement, l'ex-empereur nègre tombé dans l'enfance, et elle s'en vint achever ses jours et mourir — chose assez rare pour une souveraine déchue — dans la capitale même de ses anciens États. Elle avait eu deux filles de Soulouque, dont l'une, la princesse Olive, femme du général Lubin, est seule aujourd'hui survivante.

Madame Perrière-Pilté. — Cette dame du monde et de la meilleure société parisienne était connue dans la musique sous le pseudonyme d'Anaïs Marcelli. Elle avait donné un grand nombre de romances signées de ce nom, sous lequel elle avait même fait représenter au Théâtre-Lyrique du Châtelet un petit opéra-comique en un acte, *le Sorcier*, dont elle avait écrit à la fois les paroles et la musique (13 juin 1866), et qui fut créé par Wartel et Mlle Tual. Depuis plusieurs années, Mme Pilté était rentrée dans le silence et l'obscurité, à ce point que beaucoup, dans la génération nouvelle, ont appris du même coup et son existence et sa mort.

Marc Fournier. — Cet ancien directeur de la Porte-Saint-Martin vient de mourir à Saint-Mandé, dans une modeste pension bourgeoise, le 4 de ce mois, à l'âge de soixante ans. Comme Harel, le plus fameux de ses prédécesseurs, il fit des efforts surhumains pour attirer la foule à ses spectacles, encaissa des recettes fabuleuses, et, après dix-sept ans d'une direction fertile en succès considérables aussi bien qu'en échecs éclatants, il fit une chute immense, de laquelle il ne s'est jamais relevé.

C'était avant tout un lettré : d'abord journaliste, puis auteur dramatique même à succès, il n'avait abordé le théâtre comme directeur que sur le tard et un peu par occasion. Il avait montré alors, dans ces fonctions nouvelles, une aptitude véritable. Il joua d'abord le drame pur et parfois des œuvres littéraires de haute valeur, tels que *l'Orestie* d'Alex. Dumas; puis, le drame ne donnant pas les recettes qu'il rêvait, il se jeta à corps perdu dans la féerie, et monta, avec un luxe inusité jusqu'à lui au boulevard, plusieurs *Pied de Mouton*, qui ne l'enrichirent cependant pas davantage. Il faut dire aussi que Marc Fournier, qui avait le cœur sur la main, était un prodigue; il jetait par la fenêtre, pour satisfaire de luxueuses fantaisies, le plus clair de ses recettes. Il avait un salon célèbre où il donnait des fêtes; il avait des chevaux de race, et tous ceux qui ont été reçus, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans son cabinet directorial, se souviennent encore de la belle rangée de

valets galonnés et d'huissiers à chaîne qu'il fallait traverser pour arriver jusqu'à lui. Les derniers temps de la vie de cet homme, à la fois étrange et distingué, ont offert un bien triste contraste avec ce passé brillant et somptueux que nous venons de rappeler. Marc Fournier est mort presque misérable, et ses funérailles très-simples n'ont été suivies que d'un bien petit nombre d'amis. Cet homme qui avait tenu dans sa main pendant tant d'années le sort d'un si grand nombre d'artistes dramatiques, n'en a pas eu un seul pour lui donner une dernière marque de souvenir à son enterrement.

Marc Fournier avait épousé la belle M[lle] Delphine Baron, qui avait joué avec tant de succès le rôle de Madame Bonacieux, dans *la Jeunesse des Mousquetaires*, et qui avait aussi un joli talent de dessinateur. On sait qu'elle dirige aujourd'hui, et depuis assez longtemps déjà, une célèbre maison de costumes artistiques. Son frère Alfred Baron, sculpteur de talent et artiste dramatique, lui aussi, a quitté le théâtre à peu près à la même époque que sa sœur, vers 1857. C'est lui qui créa notamment Ascanio dans le *Benvenuto* d'Alex. Dumas, et le Buckingham des *Trois Mousquetaires*, avec beaucoup d'élégance et de succès.

VARIA. — *L'Éloquence de Berryer*. — A propos de l'érection au Palais de justice de Marseille d'une statue nouvelle de cet éloquent avocat, notre confrère Chapron

a publié dans l'*Événement* un intéressant portrait de Berryer, auquel nous empruntons le trait caractéristique suivant :

« ...... Il avait alors soixante-quinze ans; il était droit et ferme. Il s'agissait de l'affaire Montmorency : la lutte était chaude. Berryer avait en tête Nicolet, un avocat disert, élégant, plein de verve, d'un éclat de parole, et à qui il manque ce « je ne sais quoi qu'on ne saurait dire » pour être tout à fait un homme de premier plan. Berryer commença d'un ton un peu sourd. A plus d'une reprise il se trompa de nom et s'embrouilla dans ses pièces. Quelle impression pénible! Berryer, ce glorieux Berryer, n'était-il donc plus qu'un vieillard à qui on faisait, en manière de charité, crédit d'un peu d'attention? Puis tout à coup la voix s'éclaircit et eut des notes chaudes; il sembla qu'un peu de flamme allait enfin jaillir de cette fumée. Un peu de flamme! Mais ce fut une illumination! La tête haute et les yeux demi-clos, Berryer, abandonnant les petits côtés de la cause, raconta l'origine des Montmorency et la légende de Bouvines. Si je disais que l'assistance entière était pétrifiée, je me servirais évidemment d'une expression froide... Berryer continua, *s'emballa* et fut le stupéfiant Berryer des grands jours. Nous avions, sur l'honneur, des frissons dans les os. Non, jamais il ne me sera donné d'ouïr de plus mâles et de plus magnifiques accents.

« Ce grand vieillard (il me parut avoir six pieds) n'était

pas un orateur de premier ordre : c'était l'éloquence faite homme. »

Comment M. de Falloux devint ministre. — M. de Falloux vient de commencer, dans le *Correspondant*, une étude sur Mgr Dupanloup, qui fut nommé évêque d'Orléans sous son ministère (1849). Cette étude est en même temps un recueil de souvenirs personnels où l'histoire sérieuse se mêle à l'anecdote, et qui est à ce point de vue des plus curieuses. Nous empruntons aujourd'hui au récit de M. de Falloux l'histoire de son avénement au ministère de l'instruction publique et des cultes, laquelle contredit l'assertion de M. Odilon Barrot, qui dans ses Mémoires, récemment publiés, affirmait que c'était sur ses instances que M. de Falloux avait accepté un portefeuille :

« Dans les premiers jours de décembre 1848, je vis arriver chez moi M. Odilon Barrot ; il venait, au nom du prince Louis-Napoléon, qui tenait son élection pour assurée, m'offrir le portefeuille de l'instrucion publique et des cultes. Je reçus cette ouverture avec une surprise bien sincère ; j'y répondis par un refus positif. M. Odilon Barrot insista peu et se retira promptement, de l'air d'un homme qui dit avec indifférence : « Passons à un autre. » Arrivé à la séance de l'Assemblée, je crus devoir chercher le prince Louis, dans un des couloirs, pour le remercier de l'honneur qu'il m'avait fait.

« Je lui parlais pour la première fois, et je voulais me borner à un simple remercîment; mais le prince exprima obligeamment le désir de causer quelques instants avec moi, et, pour que notre entretien ne fût pas interrompu par les allants et venants qui nous entouraient, il me conduisit dans un bureau. Le trouvant occupé par une commission, il referma la porte et me fit entrer dans la salle de l'ancienne Chambre des députés, à laquelle notre salle provisoire était adossée. Nous étions seuls dans cette vaste enceinte aux parois et aux colonnes de marbre; la température y était glaciale. Nos chapeaux étant restés au vestiaire, nous étions tête nue, et nous nous mîmes à éternuer chacun de notre côté. Le prince m'assura brièvement du regret que mon refus lui faisait éprouver. Avec la même brièveté, je m'excusai sur ma santé.

« Si vous êtes effrayé du travail de deux ministères, « répliqua le prince, n'en prenez qu'un, et choisissez celui « que vous voudrez.

« — Je suis aussi incapable d'en occuper un que deux, » répondis-je.

« Là-dessus nous éternuâmes de nouveau. Le prince me serra la main en me disant : « Il fait bien froid ici !... « Mais j'espère que ce ne sera pas votre dernier mot. » Et nous nous séparâmes aussitôt, mettant fin à toute conversation pour nous rapprocher d'une bouche de calorifère. Telle fut ma première relation avec un membre quelconque de la famille impériale. »

La Princesse Popelin. — L'Almanach de Gotha, se fondant sur d'anciens rapports qui ont pu exister entre le peintre émailleur Claudius Popelin et la princesse Mathilde, a imaginé de les marier tous les deux, et a même donné la date du mariage, accompli, suivant lui, en Angleterre (décembre 1871).

Or la veuve du prince Demidoff, qui n'a nullement convolé en secondes noces, s'est fortement émue de cette fausse indication, et a écrit à tous les membres de l'ancienne famille impériale pour protester contre ce prétendu mariage. On dit même qu'elle va intenter un procès en calomnie à l'éditeur de l'Almanach de Gotha. Pour nous, il nous semble qu'il eût beaucoup mieux valu

1° Que la princesse ne s'émût pas autant d'une nouvelle qui, pour être fausse, n'était pas déshonorante;

2° Qu'elle renonçât à un procès qui ne pourra qu'augmenter le scandale, si scandale il y a;

3° Et surtout que l'affaire n'eût pas été ébruitée par le *Figaro*, qui nous l'a révélée.

Et, si nous répétons l'anecdote, c'est qu'elle fait actuellement le tour de la presse.

Un Programme. — Dans la revue que vient de donner le théâtre du Palais-Royal se trouve un certain Moulinot, plumassier en retraite, qui veut publier sous son nom un journal dont voici le programme :

« CE QUE NOUS VOULONS.

« Le *Petit Moulinot* porte un nom qui, à lui seul, est un programme.

« Fidèle aux opinions que nous croirons devoir défendre, nous ne combattrons que celles auxquelles nous serons loyalement hostiles.

« Le mensonge n'est souvent qu'une vérité qui avance. La vérité n'est parfois qu'un mensonge qui retarde.

« Pas de parti pris !...

« Chaque numéro de notre journal affirmera la ligne que nous aurons cru devoir adopter ce jour-là.

« Honte à ceux qui renient le drapeau qu'ils portent, alors qu'ils pouvaient cesser de le porter avant de le renier !

« Un œil fixé sur le passé, l'autre sur le présent, nous regarderons l'avenir avec vigilance et sérénité.

« Cette formule résume tout.

« Nous ne ferons donc pas de promesses ; nous les tiendrons.

« La Direction. »

La charge est bien réussie ; mais combien de fois certains journaux n'ont-ils pas dit sérieusement des choses de cette force-là ?

Le Cercle de la Librairie. — Ce cercle si connu et qui est actuellement installé au n° 1 de la rue Bonaparte,

ne tardera pas à se transporter dans le splendide hôtel que M. Charles Garnier, architecte de l'Opéra, édifie à son intention au n° 117 du boulevard Saint-Germain, à l'angle de la rue Grégoire-de-Tours.

Ce cercle a été fondé en 1847, et son titre indique suffisamment sa destination : c'est, en effet, le cercle de la librairie, de la papeterie, du commerce de la musique, des estampes, et de toutes les professions, en un mot, qui concourent à la publication des œuvres de la littérature, des sciences et des arts. Il compte deux cent soixante-quinze membres français, dix-huit anglais, tous libraires à Londres, et soixante membres correspondants à l'étranger. Toutes les notabilités de l'imprimerie, de la librairie, de la fabrication des papiers figurent sur la liste. Le cercle publie chaque semaine un journal auquel sont abonnés, en dehors des libraires à qui il est indispensable, beaucoup de bibliophiles qui veulent se tenir au courant des publications nouvelles dont ce journal contient l'exacte nomenclature. Le cercle possède en outre une bibliothèque déjà très-riche, que les dons de ses membres augmentent tous les jours et qui deviendra certainement des plus rares et des plus curieuses. Voici maintenant la liste des présidents du cercle depuis sa création :

J. B. Baillière.	1847
Firmin Didot	1847-48

Pagnerre	1849-54
Thimot	1855
Langlois.	1856-57
Delalain	1858-60
Roulhac.	1861-63
L. Hachette.	1864
Bréton	1865-67
Ch. Laboulaye	1868-71
Georges Masson.	1872-74
Basset	1875-77
Georges Hachette	1878

M. Georges Hachette est encore actuellement en exercice. Le secrétaire du cercle est M. Nourrit, fils du célèbre chanteur, beau-frère et associé du libraire-éditeur Eugène Plon.

Le Vol à l'académicien. — Voici un curieux genre d'escroquerie ou de monomanie, comme on voudra, que nous révèle la *Liberté* à propos de l'élection de M. le duc d'Audiffret-Pasquier :

« La dernière élection académique nous rappelle que le prétendant à l'Académie, qui n'a jamais écrit une ligne de sa vie, est une des plus intéressantes variétés de l'espèce.

« Un beau matin, Jules Janin voit arriver chez lui un homme haletant, ému, qui lui dit d'une voix entrecoupée :

« Je veux me présenter à l'Académie française. Don-« nez-moi quelques lignes de prose ou de vers, et je « serai reçu d'emblée. »

« Jules Janin ne bronche pas ; il sait qu'il n'y a pas à raisonner avec un homme qui a la folie de la candidature académique. Il griffonne ce quatrain et le présente à son interlocuteur :

Les hannetons, fils du printemps,
Qui se nourrissent de verdure,
Font les délices des enfants
Et l'ornement de la nature.

« Merci ! s'écrie le monomane en saisissant cette « étrange poésie ; merci, maître ! »

« Et il courut aussitôt chez tous les académiciens solliciter leurs voix.

« Le quatrain était si funambulesque, le pauvre diable si sincère et ses habits décelaient une telle misère, que la plupart le prirent en pitié ; ils ne lui donnèrent pas leur voix, mais ils lui octroyèrent cent sous. Et vingt ans durant ce manége se renouvela. A chaque élection nouvelle, « l'homme aux hannetons » — c'est ainsi qu'on l'appelait — venait présenter le quatrain de Janin et poser sa candidature. Il gagnait de quoi dîner pendant une semaine : c'était toujours cela. Il y a tant de fils d'Apollon, hélas ! qui ne retirent même point la modique somme de 50 centimes des nombreuses *Iliades* que leur muse enfante ! »

Le Tombeau de Marat. — Un certain nombre de boutiques d'objets de piété sont en ce moment établies aux abords de l'église Saint-Étienne-du-Mont, à l'occasion de la neuvaine annuelle de sainte Geneviève, et sur l'emplacement même du cimetière qui portait le même nom que la susdite église. C'est dans ce cimetière que le corps de Marat, retiré du Panthéon en vertu de la loi du 20 pluviôse an III (8 février 1795), fut enfoui le 8 ventôse suivant (26 février). Ce fut seulement le buste de l'écrivain de l'*Ami du Peuple* qui fut traîné dans les rues de Paris par les thermidoriens, puis jeté ensuite dans l'égout de la rue Montmartre, près de la petite rue du Jour, sur laquelle donne une des portes de l'église Saint-Eustache.

La préfecture de police conserve encore dans ses archives un *fac-simile* de ce buste; il a environ 90 centimètres de hauteur sur 70 ou 75 de largeur. Marat y est représenté dans son costume de conventionnel et la tête couverte d'une coiffure que l'artiste a trouvée plus noble sans doute que l'affreux mouchoir dont s'enveloppait ordinairement le farouche sectaire, ce qui rend la ressemblance moins évidente. On trouve également à la préfecture l'original du procès-verbal de la translation des restes de Marat du Panthéon au cimetière Saint-Étienne-du-Mont, lequel original constate que lors de l'inhumation de ces restes on enleva le cercueil de plomb et on ne laissa que la bière, qui était en bois de

chêne. On n'a jamais, depuis cette époque, tenté aucune fouille pour retrouver ces restes, ce qui serait assez facile cependant, puisque le plan exact du cimetière existe avec l'emplacement détaillé des tombes.

Les Bains de Bade. — On raille souvent, de nos jours, la facilité grande et la liberté sans limite dont jouissent les deux sexes de notre belle société qui ne craignent pas de se réunir, de se mêler et de s'ébattre dans la même onde, aux bains de mer, actuellement à la mode et si fréquentés. Il paraît que cette promiscuité, qui en somme ne fait plus bondir d'indignation que les puristes de mœurs par trop exagérés, était bien autrement scandaleuse il y a trois cents ans qu'aujourd'hui, si nous en croyons le récit du Florentin Pogge, que vient de réimprimer l'éditeur Liseux sous le titre de *les Bains de Bade au XVe siècle*. Voici quelques passages empruntés à cette curieuse relation, traduite du latin par M. Antony Méray :

« Chaque maison possède à l'intérieur des bains particuliers à l'usage desquels ont seules droit les personnes qui viennent y loger. Le nombre de ces bains, publics ou privés, est d'une trentaine environ. Deux de ces réservoirs, livrés au public, sont ouverts des deux côtés ; ils servent de lavoir à la plèbe et aux petites gens. Dans ces banales piscines s'entassent pêle mêle hommes et femmes, jeunes garçons et jeunes filles, et

tout le fretin des populations environnantes. Une cloison intérieure, pacifique retranchement, sépare à la vérité les deux sexes; mais il n'en est pas moins risible de voir entrer dans l'eau de vieilles décrépites en même temps que des jeunes filles, les unes et les autres entièrement nues et montrant à tout le monde leurs hanches, leurs reins et le reste... Les bains des maisons particulières sont plus propres et plus décents. Les deux sexes y sont également séparés par une cloison, mais cette séparation est criblée de petites fenêtres qui permettent aux baigneurs et baigneuses de prendre ensemble des rafraîchissements, de se causer et de se caresser de la main, selon leur habitude favorite.

« Au-dessus du réservoir général sont établis des promenoirs qui permettent aux hommes d'aller regarder les dames et de plaisanter avec elles. Chacun est libre de passer dans le bain des autres et d'y venir examiner, causer, brocarder, pour se récréer l'esprit. On peut, à sa fantaisie, se placer de manière à voir l'entrée à l'eau et la sortie des baigneuses, qui se montrent à peu près nues. Il y a même plusieurs de ces bains où le passage qui mène à l'eau est commun aux deux sexes, de sorte qu'il arrive très-fréquemment qu'une femme dévêtue se heurte à un homme dans le même état de costume, et réciproquement. Le costume des hommes consiste en un simple caleçon; celui des femmes est un léger vêtement de lin ouvert sur le côté... »

Avouons que nos bains de mer modernes de Trouville, du Tréport et autres lieux où se baignent simultanément les deux sexes en des costumes fermés outre mesure, sont, au point de vue de la moralité, bien anodins et bien innocents, si on les compare à ces piscines communes du XVe siècle dont nous venons de repro duire la description.

VARIÉTÉS

Plusieurs de nos lecteurs nous ayant témoigné le désir de connaître la pièce d'Antoine Corneille dans laquelle Pierre Corneille a pris une partie de ses fameuses strophes du *Cid*, nous la reproduisons ci-après. Nous avions d'abord pensé à choisir les strophes empruntées par le grand Corneille, mais il nous a paru plus intéressant de donner la pièce en entier.

PARAPHRASE

SUR LA COMPLEINTE DE LA VIERGE AU PIED DE LA CROIX

Stabat Mater, etc.

Percée au plus profond du cœur
D'vne atteinte impreuuë aussi bien que mortelle,
Droite au pied de la croix où son cher fils l'appelle,
La Vierge, triste obiet d'vne iniuste rigueur,
Perseuere immobile, et son ame abbatuë

Cede au coup qui la tue.
Au lieu de voir ce cher fils respecté,
O Dieu, l'estrange peine!
Elle le voit sur la Croix tourmenté;
Mais ses tourments sauuent la race humaine.

Qu'elle sent de rudes combats!
Contre son propre amour nostre amour l'interesse;
Et pour l'vn et pour l'autre elle a de la tendresse,
Elle meurt s'il endure et s'il n'endure pas.
Reduite au triste choix de voir nostre misere
Ou de n'estre plus Mere,
Des deux costés son mal est infini.
O Dieu, l'estrange peine!
Faut-il pour nous que son fils soit puny?
Faut-il laisser perdre la race humaine?

Où seroit l'homme si brutal
Qui pust voir cette mere en de telles alarmes,
Et ne luy donner pas quelques chetifues larmes
Pour ce que ses douleurs luy font souffrir de mal?
Entendant ses soupirs, seroit-il bien possible
Qu'vn cœur fust insensible?
Lorsqu'elle pasme au pied de cette Croix,
O Dieu, l'estrange peine!
Vn fils vnique estre aux derniers abboys
Et par sa mort sauuer la race humaine!

Pense de quels ressentiments
Pouuoit estre son ame en ce point trauersée,
Cœur ingrat, qui iamais ne mis en ta pensée
Combien pour toy son fils endura de tourments.
Que les traits sont poignants qui percent ses entrailles,
Voyant ses funerailles !
Pourras-tu bien n'en estre pas touché,
Puis que tu fais sa peine,
Et que ce fils que meurtrit ton péché,
Par tant d'affronts sauue la race humaine?

O Mere ! o fontaine d'amour !
Faites que les trauaux du fils et de la mere
Impriment dans mes sens cette douleur amere,
Qui deschire vos cœurs en ce funeste iour.
Faites brusler le mien dans de pareilles flames
A celles de vos ames,
Afin, du moins, que ie plaise à celuy
De qui ie fis la peine,
Et qu'à iamais ce sang m'vnisse à luy,
Dont il voulut sauuer la race humaine.

Saincte Mere, encore vne fois
Imprimés dans mon cœur ces douleurs indicibles,
Que faisoient ressentir ces bourreaux inflexibles
A vostre aymable fils sur cet infame bois.
Partagés auec moy tous les excés qu'endure

Dieu pour sa creature;
Que desormais et de cœur et d'esprit,
Puis que ie fis sa peine,
Ie compatisse aux affronts qu'il soufrit
Quand il voulut sauuer la race humaine.

Accordés moy cette faueur
Que ie forme auec vous de veritables pleintes,
Que ie ressente mieux qu'auec des larmes feintes
Les mauuais traitements qu'on fait à mon Sauveur,
Que ie pleure les maux qu'il soufre de l'enuie,
Tous les iours de ma vie :
Ouy, i'ay dessein de rester auec vous
Pour souspirer sa peine,
Et m'imprimer et la Croix et les clouds
Qui par sa mort sauuent la race humaine.

O Vierge, des vierges l'éclat,
Dont la benignité n'eut iamais de pareille,
Pourrés vous refuser de me prester l'oreille
Quand ie plains de vous voir en ce fascheux estat?
Lors que vos deplaisirs affligent ma memoire
C'est où je prens ma gloire,
Et ce cher fils que ie regarde mort
Et qui fait vostre peine,
Me fait sentir combien grand fut l'effort
Qui sur la Croix sauua la race humaine.

Faites donc que mon cœur, outré
D'vn regret amoureux de luy pouuoir suruiure,
S'imprime fortement le dessein de le suiure
Au chemin des trauaux que le sien m'a monstré.
Que les indignités dont le traitent mes vices
Redoublent mes seruices;
Mais qu'en ce iour, où l'on reçoit de luy
La couronne ou la peine,
Ie treuue en vous, o Vierge, vn ferme appuy,
Puisque sa mort sauua la race humaine.

O Vierge! o croix! o mort! o prix
Qui put seul satisfaire à la rançon du monde!
Adorables obiets de la gloire où se fonde
La plus fidelle ardeur dont nos cœurs soient éprix!
Serués moy de rempart, de guide et de lumiere
Au bout de ma carriere,
Et que mon ame, au dernier de mes iours,
Sans crainte de la peine,
Possede au Ciel ce Dieu par vos secours,
De qui la mort sauua la race humaine.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 2 — 31 JANVIER 1879

SOMMAIRE.

L'ESPRIT DE PRÉAULT. — Le sculpteur qui a illustré ce nom vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-dix ans. C'était un artiste inégal, d'un talent réel, mais un peu rude, avec un caractère en général peu commode. Beaucoup d'esprit d'ailleurs, et de l'esprit naturel, primesautier, mais en même temps brutal. Ses œuvres prin-

cipales appartiennent à nos cimetières ou à nos jardins et à nos monuments publics; elles décèlent surtout de grandes qualités d'inspiration que ne complète pas toujours une exécution suffisante. M. Chesneau, un de nos critiques d'art les plus sûrs, a jugé le talent de Préault au moyen d'une image anecdotique qui mérite de rester : « Tout homme, dit-il, habitué à la fréquentation des œuvres d'art, mis inopinément en présence d'une sculpture de Préault, s'écriera tout d'abord : « Voilà une grande œuvre !... » Il reprendra sur-le-champ : « une grande œuvre manquée ! »

Nous venons de dire qu'il avait de l'esprit, et même beaucoup d'esprit. Un de ses amis vient de publier dans un journal un certain nombre d'aphorismes ou de boutades empruntés à un album sur lequel Préault consignait, paraît-il, toutes ses pensées intimes, et un peu aussi tout ce qui lui passait par la tête. Nos lecteurs liront certainement avec plaisir le large emprunt que nous avons fait à cet album :

— De tous les animaux, l'homme est le seul qui ait pensé à se vêtir.

— Les écrits dont on vit ne vivent pas.

— On ne photographie pas la physionomie.

— Lamennais, un vinaigre frappé.

— La peinture est fille de l'amour et de la lumière.

— Rivarol, qui singe toujours l'homme de cour, n'aura jamais qu'un succès de singe.

— Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille.

— La preuve que l'homme descend du singe, c'est que, quand il se sent perdu, il se raccroche à toutes les branches.

— A propos de destinée, quelle eût été la destinée du genre humain si, au lieu de manger une pomme, Adam et Ève eussent mangé du raisin ?

— Si le dessin est le soutien de l'art, la couleur en est l'ornement.

— L'art assassiné par la géométrie, voilà l'architecture moderne.

— Voltaire, né d'une chienne et d'un serpent.

— M. X..., une oie à queue de paon.

— Le propre des cochons, c'est d'être sales.

— Le jour du terme, un jour sacré pour les propriétaires, un sacré jour pour les locataires.

— L'artiste est celui qui voit plus grand, plus haut et plus clair que les autres hommes. « Voyez-vous cette étoile ? dit-il au vulgaire. — Non. — Eh bien ! moi, je la vois. »

— Si, dans les arts, l'extraordinaire devient monotone et ennuyeux, rien n'est si bête que le naturel absolu.

— Je hais l'ineptie, l'inertie, les platitudes consacrées ; j'adore le feu, le mouvement, la liberté, et je cherche à m'élever de la boue aux étoiles. Je fais faire la queue de paon à mon cœur et à mon cerveau.

— La timidité n'est souvent que le trouble des intentions impuissantes.

— La confiance est la bravoure de l'âme.

— Ne recommande pas la sagesse à un sage : on ne coupe pas la viande à un lion.

— Le réalisme n'a jamais été que le fumier de l'idéal. Voltaire le cachait dans ses chausses.

— Une traduction, c'est un empaillage.

— Pardonner une vieille injure, c'est en provoquer une nouvelle.

— Il y a dans le monde quelque chose de plus bas que le bourreau : c'est son valet.

— Vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

— Le silence est la vertu des faibles.

— La médiocrité se blesse toujours en se frottant au génie.

— La science du monde consiste à en respecter les futilités.

— Comme l'homme est incomplet, le plus accompli est celui qui a le moins de défauts.

— Ce qu'il faut à la multitude, c'est de la médiocrité de premier ordre.

— Le journalisme, c'est l'histoire du monde changée en commérage.

— Dans les crises politiques, la pitié s'appelle trahison.

— Tout homme a son style, comme tout homme a son nez.

— Un père dit à son fils :

« Connais-tu bien ton Histoire Sainte ?

— Oui, papa.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est qu'Adam ?

— Oh ! papa, je n'en suis pas encore là ! »

Enfin voici l'opinion de Préault sur les trois plus illustres sculpteurs de son temps, opinion peu favorable, comme on va le voir, surtout pour ce qui concerne David (d'Angers), que Préault aurait dû cependant ménager davantage, puisque cet éminent artiste avait été son premier maître :

« M. Pradier a eu la main d'un sculpteur, jamais le cerveau.

« L'auteur de *Psyché*, du *Fils de Niobé*, de *Phryné*, de *Sapho*, de *la Poésie légère*, qui fut, un jour d'inspiration, l'auteur des *Renommées* de l'arc de triomphe, a peuplé de pendules gracieuses et de statuettes élégantes les boudoirs de nos Aspasies et les petites maisons de nos Turcarets. Il partait tous les matins pour Athènes, et arrivait le soir au quartier Bréda.

« M. Rude, toute sa vie, fut un honnête homme. Il eut le grand souffle le jour où il arracha de la pierre le grand cri de la France révolutionnaire (*le Départ*, de l'arc de triomphe). *Le Petit Pêcheur à la tortue*, la statue de bronze de Louis XIII qui appartient à M. le duc de Luynes et la statue en marbre de l'*Hébé* en font un des artistes les plus sains de ce temps-ci ; seulement, ce

n'était pas un homme de génie : il faisait la prose de l'art.

« Pendant cinquante ans, M. David a sculpté toutes les gloires et s'est consacré au culte des héros et des martyrs. Il ne se passa pas un jour sans que son doigt modelât une face auguste. C'était bien à lui qu'il appartenait de conduire les grands hommes aux pieds de la patrie qui leur tend des couronnes.

« David avait l'agitation fébrile du pouce ; le cœur restait calme. Il a voulu être l'interprète de la grande inquiétude moderne ; mais le gouffre de Décius lui aurait donné le vertige.

« Qui n'a pas le sentiment de se donner à tous sans indemnité doit rester coi chez soi ou à l'Académie.

« David (d'Angers) fut le plus grand sculpteur du siècle : il n'en fut pas le statuaire. »

Deux Lettres posthumes. — Le vice-amiral Touchard, député de la Seine, vient de mourir à Paris, à l'âge de 68 ans. Il était vice-amiral depuis le 5 novembre 1864 et député depuis le mois d'octobre 1877. En annonçant à la Chambre la nouvelle du décès de cet éminent marin, le vice-président Bethmont, qui présidait en l'absence de M. Grévy (21 janvier), a lu la lettre suivante, par laquelle le député défunt venait lui-même prendre congé de ses collègues dans des termes si élevés et si patriotiques que nous avons cru devoir conserver dans notre

Gazette le souvenir de cette touchante et rare manifestation :

A M. le président de la Chambre des députés.

Monsieur le président,

Au moment où vous lirez cette lettre, je ne serai plus.

Veuillez transmettre à mes collègues, à tous mes collègues, mon suprême adieu.

Nouveau venu dans le Parlement, je n'apportais au milieu d'eux ni passion, ni rancune contre les hommes ; je n'y apportais que des sentiments de paix et de conciliation, tout en gardant pour la monarchie libérale et constitutionnelle un inébranlable attachement.

Quoi qu'il en soit, je ne puis plus que faire les vœux, les vœux les plus ardents, pour la paix intérieure de mon pays, pour son bonheur, pour sa prospérité.

Veuillez agréer, monsieur le président, le suprême hommage de mon respect.

Vice-amiral TOUCHARD,
député de la Seine.

Cette lettre suprême nous en rappelle une autre du même genre, non moins émue et solennelle, et à laquelle le récent hommage rendu à l'éloquent avocat Berryer par l'érection de sa statue au Palais de justice de Paris (20 janvier) donne encore une sorte d'à-propos dont nous nous autorisons pour la reproduire. C'est la lettre écrite par Berryer au comte de Chambord quelques jours avant de mourir, lettre dont nous avons vu l'autographe, rendu à moitié illisible par les larmes qui en

avaient effacé l'écriture tracée de la main défaillante de l'illustre moribond, entre les mains de notre ami l'éditeur Dentu, qui en fit à cette époque une reproduction autographique alors mise dans le commerce :

O Monseigneur !

O mon Roi ! on me dit que je touche à ma dernière heure.

Je meurs avec la douleur de n'avoir pas vu le triomphe de vos droits héréditaires consacrant l'établissement et le développement des libertés dont notre patrie a besoin. Je porte ces vœux au Ciel pour Votre Majesté, pour Sa Majesté la Reine, pour notre chère France ; pour qu'ils soient moins indignes d'être exaucés, je quitte la vie muni de tous les secours de notre sainte religion.

Adieu, Sire ; que Dieu vous protége et sauve la France !

Votre dévoué et fidèle sujet,

BERRYER.

18 novembre 1868.

A PROPOS DE LIVRES. — *Prix de quelques éditions princeps.* — M. Aug. Fontaine vient de publier son catalogue annuel : c'est un magnifique volume grand in-8°, et qui contient une merveilleuse nomenclature de livres rares. Une intéressante étude bibliographique de M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) lui sert d'introduction. Dans le catalogue même nous avons relevé quelques chiffres curieux à conserver, et qui sont relatifs au prix actuel de certains ouvrages classiques auxquels leur rareté donne surtout aujourd'hui une aussi grande valeur.

Le catalogue de M. Fontaine mentionne, entre autres éditions originales de nos grands écrivains, quatre pièces de Corneille, vingt-deux de Molière et douze de Racine. Voici les prix auxquels sont actuellement cotés les principales de ces pièces dans le susdit catalogue :

CORNEILLE.

Le Cid (1642), pet. in-12, 300 fr.
Cinna (1643), in-4°, 800 fr.
Polyeucte (1643), pet. in-12, 100 fr.
Nicomède (1643), pet. in-12, 120 fr.
Théâtre, revu et corrigé par l'auteur, 4 vol. in-8° (1664-66), accompagné des poëmes dramatiques de Th. Corneille, 2 vol. in-8° (1661-66), le tout avec figures, 18,000 fr.

Cet exemplaire provient de la vente de M. Ambroise-Firmin Didot.

MOLIÈRE.

Le Dépit amoureux (1663), in-12, 2,000 fr.
L'École des femmes (1663), in-12, 1,800 fr.
La Critique de l'École des Femmes (1663), in-12, 1,800 fr.
Le Misantrope (1667), in-12, 1,600 fr.
Le Mariage forcé (1668), in-12, 1,800 fr.
Le Sicilien, ou l'Amour peintre (1668), in-12, 1,000 fr.
Amphitryon (1668), in-12, 2,000 fr.
L'Avare (1669), in-12, 2,000 fr.

George Dandin (1669), in-12, 2,000 fr.

Les Fourberies de Scapin (1671), in-12, 1,700 fr.

Les Femmes savantes (1673), in-12, 2,000 fr.

Les Œuvres de Monsieur de Molière (1673), 7 vol. in-12, 20,000 fr.

Autre édition du même (1674-75), 7 vol. in-12, 6,000 fr.

RACINE.

La Thébaïde (1664), in-12, 1,200 fr.

Alexandre le Grand (1666), in-12, 1,000 fr.

Andromaque (1668), in-12, 1,000 fr.

Les Plaideurs (1669), in-12, 1,500 fr.

Britannicus (1670), in-12, 1,000 fr.

Bérénice (1671), in-12, 1,000 fr.

Bajazet (1672), in-12, 1,100 fr.

Mithridate (1673), in-12, 1,250 fr.

Iphigénie (1675), in-12, 1,200 fr.

Phèdre et Hippolyte (1677), in-12, 1,000 fr.

Esther (1689), in-12, 650 fr.

Athalie (1691), in-12, 600 fr.

La vente d'un livre. — Nous empruntons encore à la préface dont le bibliophile Jacob a enrichi le catalogue de M. Fontaine la piquante historiette qui suit, et que nous reproduisons intégralement, malgré son étendue :

« En 1867, un riche comte polonais, L. de R..., à qui j'avais eu le plaisir de rendre un notable service, revint d'un long voyage et fut invité à dîner avec moi chez ma belle-sœur, sa parente. « Tenez, cher biblio-
« phile, me dit-il en me présentant un petit volume in-
« folio couvert en vieux parchemin, que pensez-vous de
« ce livre ? » Je crus que c'était un présent qu'il avait l'intention de me faire, et que ce livre provenait de la bibliothèque d'un de ses châteaux en Gallicie. J'ouvris le volume avec anxiété, et fus agréablement surpris de reconnaître la première édition rarissime de *la Venerie* de Jacques du Fouilloux, imprimée à Poitiers, en 1560, chez les Marnef et Bouchetz frères. « Eh bien ! reprit
« mon comte polonais en interprétant mon silence, ça ne
« vaut pas grand'chose ? — Au contraire, répondis-je,
« c'est un livre fort rare, et l'exemplaire est superbe. —
« Je l'ai acheté trente sous, repartit le comte, en passant
« sur la grande place de Bude, où il était exposé avec
« de vieilles pipes par un soleil caniculaire. Et ce bou-
« quin, dites-vous, peut valoir une cinquantaine de
« francs ? — Oh ! il en vaut bien 200 et davantage, » répliquai-je, toujours convaincu que le volume était pour moi. Mais l'heureux trouveur projetait de donner une autre destination à sa trouvaille ; il me reprit des mains son volume et le déposa dans un coin du salon.

« Le lendemain, je racontai l'aventure à un ami en riant. « Je suis vraiment contrarié, lui dis-je, que cet

« original ne m'ait laissé son bouquin acheté trente sous « à Bude : je vous en aurais fait cadeau de grand cœur. « — On ne fait pas de ces cadeaux-là quand on est bi- « bliophile comme vous et moi, repartit mon ami. Je « brûle d'envie de posséder votre du Fouilloux, car je « n'ai pas cette première édition. Je vous prie de voir le « comte de R... et de lui proposer de me vendre son « volume... — Vous ne savez pas qu'il a 4 ou 500,000 « livres de rente? — A plus forte raison : il sera charmé « de vendre 2 ou 300 fr. ce qu'il a payé trente sous. »

« L'observation était assez fine pour me donner à réfléchir. J'écrivis donc au comte de R..., et je lui demandai de me faire l'abandon de *la Venerie* de du Fouilloux, quoique je ne fusse pas le moins du monde chasseur. « C'est un caprice de bibliophile, lui disais-je, et « vous me ferez un immense plaisir, qui ne vous aura « coûté que trente sous. » Le féroce Polonais me répondit très-froidement qu'il avait disposé du livre pour une bonne œuvre, et que ce livre avait été envoyé au curé de la Madeleine, M. Deguerry, pour être vendu au profit des pauvres de la paroisse. J'allai, tout confus, avouer ma déconvenue à mon ami, et je l'invitai, malgré sa répugnance, à traiter une vente à l'amiable avec M. l'abbé Deguerry, qu'il connaissait.

« Il se rend donc à la Madeleine et se présente chez le bon curé : « Ah ! c'est vous, monsieur le baron ? lui « dit M. Deguerry. Qu'est-ce qui me procure l'honneur

« de vous voir ? — J'ai presque honte de vous le dire,
« monsieur le curé, répondit mon ami : je viens pour ce
« livre... *la Venerie* de Jacques du Fouilloux... — Qu'est-
« que c'est que ça ? dit le curé avec vivacité ; quel li-
« vre ? quel est ce Jacques du Fouilloux ? — Un livre
« que vous a remis M. le comte de R.., pour que le prix
« de la vente soit distribué aux pauvres... — Oui, oui,
« c'est un fou de Polonais, qui m'a envoyé un sale bou-
« quin ! disait M. Deguerry, moitié riant, moitié colère.
« Me prend-il pour un libraire, ce fou de Polonais ?...
« Et vous désirez ce livre, monsieur le baron ? Empor-
« tez-le, je vous le donne de grand cœur ; vous mettrez
« ce que vous voudrez dans le tronc des pauvres. —
« Mais, monsieur le curé, c'est un livre rare, qui a de la
« valeur... — Ce sale et vilain bouquin ? Vous autres
« bibliophiles, vous êtes aussi un peu fous, comme mon
« Polonais, qui veut que je fasse le métier de libraire ! »

« On eut bien de la peine à retrouver le Du Fouilloux dans une armoire de la sacristie, et mon ami, après avoir remis son offrande dans la main du curé, qui répétait : « C'est trop, c'est beaucoup trop pour un sale « bouquin », s'empara du précieux volume et prit congé de M. Deguerry en le remerciant mille fois. « Ce fou « de Polonais m'a pourtant fait faire mon apprentis- « sage de libraire ! disait gaiement le digne curé. Est-il « possible qu'on trouve des personnes honorables et « sensées qui payent quinze louis un misérable livre ! »

« Le misérable livre, habillé de neuf et doré sur toutes les coutures par Trautz-Bauzonnet, s'est vendu 6,000 fr. à la vente de M. le baron P... »

Théatres. — *Les Pièces nouvelles.* — L'Opéra vient de nous donner un ballet japonais, *Yedda*, de MM. Arnold Mortier, le *Monsieur de l'orchestre,* et Philippe Gilles, le *Masque de fer* du journal *le Figaro.* C'est dire que le ballet nouveau est spirituellement imaginé et fort amusant. Il a été mis en musique par un compositeur d'airs de danse fort connu, M. Olivier Métra, qui est en même temps chef d'orchestre des bals de l'Opéra. Enfin, décors et costumes, tout est d'une grande richesse et aussi d'une véritable authenticité.

A l'Odéon, une comédie nouvelle en trois actes, en vers, *la Perruque merveilleuse*, a un moment piqué l'attention publique. Vous savez qu'il y a dans le monde dramatique un vieux truc — qu'on nous passe le mot — qui consiste à faire avaler de temps à autre aux bonnes âmes naïves, plus nombreuses qu'on ne se l'imagine, la petite supercherie littéraire que nous allons dévoiler. Donc, un monsieur, peu ou point masqué, s'est présenté il y a quelques mois chez le concierge du théâtre de l'Odéon, et lui a remis mystérieusement un manuscrit contenant une pièce qu'il désirait, disait-il, voir jouer anonymement. Cette pièce était, à entendre les réclames, un chef-d'œuvre véritable, un pastiche parfait de l'ancien

théâtre, etc., etc... Enfin, le jour venu, on convoque la critique; le public, attiré par la curiosité, accourt en foule, et l'on joue devant une salle comble et des plus brillantes l'œuvre nouvelle de l'inconnu, cette *Perruque merveilleuse*, écrite dans le meilleur style de Molière et Regnard. A la chute du rideau, l'anonyme se démasque en présence des bravos qui ont accueilli sa pièce, et l'on proclame le nom de M. de Villeverde.

Or la vérité est que M. de Villeverde n'existe pas, qu'aucun manuscrit n'a été déposé chez le concierge de l'Odéon, que la pièce *la Perruque merveilleuse* n'est pas d'un auteur anonyme, et que la comédie qui s'est jouée ainsi au dehors, avant la représentation réelle, n'a été imaginée que pour faire autour de la pièce nouvelle, et par avance, un peu de bruit qui pût être profitable à son succès. L'auteur véritable de cette *Perruque*, qui d'ailleurs n'a pas paru aussi merveilleuse que cela, est M. Paul Ferrier, un habitué de la Comédie française, de l'Odéon et d'autres lieux, et qui n'a eu que le tort de jeter ses jolis vers alertes et spirituels sur un canevas tout à fait insuffisant. La moindre bonne pièce signée de son nom réel, et jouée sans tout ce fracas préliminaire, aurait beaucoup mieux fait notre affaire.

MM. Zola, Claretie, et l'Assommoir. — Le célèbre critique et dramaturge allemand M. Paul Lindau vient, dans une série d'articles publiés dans son journal *Die*

Gegenwart, — une des *revues* littéraires les plus répandues de l'Allemagne, — de prendre la défense de plus d'un écrivain maltraité par M. Émile Zola dans le bruyant article qu'il a publié sur ses collègues les romanciers. Après avoir loué beaucoup M. Ferdinand Fabre, il dit, à propos de M. Jules Claretie, l'un des plus abîmés par cet article, que M. Zola a évidemment mis « des lunettes grossissantes » pour examiner les défauts de l'auteur du *Troisième Dessous*, « livre vivant et captivant, spirituel et vrai, tout à fait remarquable, et dont le succés est très-vif ». Mais voici qui est plus curieux : c'est un ancien article élogieux de M. Émile Zola lui-même sur l'auteur des *Derniers Montagnards*, ouvrage historique publié par M. Claretie en 1867, et de *Madeleine Bertin*, roman paru l'année suivante. Je retrouve cet article, qui date déjà de 1869, dans la collection de la *Tribune*, journal hebdomadaire fondé par feu Al. Glais-Bizoin et M. Eugène Pelletan, et où M. Claretie refusa précisément, par pur esprit de confraternité littéraire, la place de chroniqueur de quinzaine que lui offraient les directeurs de ce journal, et cela tout uniment pour laisser intacte la situation de M. Zola, qui donnait là des causeries tous les huit jours.

C'est dans une de ces causeries que M. Zola, examinant la situation littéraire de la France en 1869, après avoir parlé d'About, de Taine, de Prévost-Paradol, des Goncourt et de Flaubert, « ces romanciers qu'on peut

ne pas aimer, mais auxquels on ne saurait refuser un grand charme de peinture et une grande pénétration d'observation », se met à parler ensuite des écrivains qui sont nés à la vie publique dans les premières années du second empire.

« Mais nous, dit-il, nous, fils du second empire, où sont nos œuvres? On me dira que je suis impatient, que ma génération ne saurait produire avant l'heure de sa maturité. Alors, où sont les promesses des hommes de mon âge? Sur quels débuts l'avenir peut-il avoir pas sur nous? Nous aurons bientôt trente ans; nous devrions déjà avoir dit au pays : « Nous sommes là, nous grandirons, nous serons les maîtres de demain. » Lorsqu'à trente ans une génération n'a pas jeté son cri d'espérance, il est permis de désespérer d'elle. Je cherche vainement autour de moi : je n'aperçois pas un seul de mes compagnons qui ait la main assez large pour s'emparer de l'héritage de nos aînés. Je me trompe, il en est un que le pays suit d'un œil sympathique : je veux parler de M. Jules Claretie, un esprit ardent dont le roman n'a pu contenter les ambitions généreuses, et qui tente l'histoire après Michelet; et encore ai-je parfois des craintes pour ce jeune talent en le voyant jeter au vent de la publicité des pages à peine sèches. Il est secoué, lui aussi, par la fièvre du temps, et ses amis tremblent de le voir se noyer dans les banalités du journalisme. D'ailleurs, il tient la tête de sa génération. Cherchez à nom-

mer quelqu'un après lui, quelque jeune écrivain de son âge, et vous ne trouverez plus que des amuseurs. »

Plus tard, M. Zola écrivait au même M. Claretie, critique de théâtre, pour lui demander son appui en faveur des pièces qu'il allait faire jouer : « Passez-moi la casse, lui disait-il, et je vous passerai le séné. » Et M. Claretie, après l'article si dur pour lui du même M. Zola, de répondre : « Il paraît que je ne lui ai pas passé assez de casse ! »

Cette querelle littéraire a certes son côté profondément regrettable ; mais heureusement les rieurs n'ont pas, dans cette circonstance, été tous du côté de M. Zola, surtout depuis que la représentation de la dernière pièce à laquelle il ait travaillé, *l'Assommoir,* tirée par lui de son fameux roman avec l'aide de deux vaudevillistes, MM. Gastineau et Busnach (Ambigu, 18 janvier), a prouvé que décidément la fibre dramatique lui faisait défaut. Grand succès de curiosité, toutefois, pour ce drame ultra-populacier, mais de curiosité surmenée — si l'on peut s'exprimer ainsi — comme celle qui a valu à *l'Assommoir* ses cinquante éditions. Ajoutons que ce succès s'augmentera surtout de l'intérêt d'une mise en scène plus que réaliste — disons « naturaliste », puisque c'est le terme dont M. Zola aime à voir qualifier ses œuvres — et d'une interprétation supérieure à toutes celles que nous ait jamais offertes l'Ambigu.

Nécrologie. — *Khalil-Bey.* — Ce célèbre personnage, à qui ses quelques années de séjour à Paris, de 1866 à 1869, ont donné plus de notoriété en France qu'il n'en avait dans son propre pays, vient de mourir fort jeune encore, à 47 ans, épuisé à la fois par les plaisirs et par les affaires.

« ... Riche, joueur, large et dépensant sans compter, nous dit Jean de Nivelle dans *le Soleil*, il jetait par les fenêtres du cercle, et aussi par celles de l'ambassade ottomane, l'or à pleines mains, et l'on était sûr de le rencontrer partout où l'on dépensait royalement. Khalil arrivait d'Orient avec des goûts européens et une instruction hors ligne, l'instruction que possèdent quelques Turcs privilégiés, comme Fuad-Pacha, Savfet-Pacha et d'autres, et derrière laquelle se cachent parfois les imperfections naturelles, on pourrait dire nationales, de l'Ottoman.

« Le premier séjour de Khalil dans la capitale de la France est demeuré légendaire. Tout Paris se souvient encore du fameux appartement de la rue Taitbout, ayant fenêtres sur le boulevard, où l'ambassadeur, tout en ébréchant son immense fortune, dépensait sans compter, tenait pour ainsi dire table ouverte, et s'entourait, à de certains jours, des représentants les plus connus des lettres, de la presse, de la finance et des arts. Jamais personne ne fit mieux et plus largement l'application du proverbe qui dit que, l'argent étant rond, il est fait pour

rouler. Khalil s'y connaissait mieux que personne et savait lui donner une impulsion formidable. Joueur effréné, comme beaucoup d'Orientaux, il passait des nuits au cercle, gagnant comme il perdait, avec un calme imperturbable, grand joueur, en un mot, comme la plupart de ses adversaires, soumis comme lui, comme tous les joueurs, aux fluctuations de la veine, et souvent obligés de réaliser et de trouver dans la vente de collections précieuses et coûteusement formées de quoi réparer les brèches d'une nuit et de déverser tout un Pactole dans le lit profond creusé par un Rubicon malheureux.

« Khalil-Bey était joueur dans toute l'acception du mot. Sa passion, bien connue, était presque passée en proverbe, et quelques-uns ont été jusqu'à dire qu'un solliciteur, pour trouver bon accueil, devait accepter la partie proposée et exposer sa requête tout en battant les cartes. C'est peut-être exagéré, mais c'est avec des exagérations de cette sorte que l'on peint les hommes. »

VARIA. — *Le Tombeau de Marat.* — Nous recevons, à propos de l'article que nous avons publié sous ce titre dans notre dernier numéro, l'intéressante lettre qui suit :

Paris, le 17 janvier 1879.

Mon cher d'Heylli,

Vous parlez, dans le dernier numéro de votre *Gazette*, du buste de Marat qui figurait dans les sections et qu'on jeta à

l'égout. Les exemplaires de ce buste sont excessivement rares. Feu M. Labat, l'érudit archiviste de la préfecture de police, était très-fier d'en posséder un, non par amour du personnage, mais par goût de la curiosité et de la rareté.

Eh bien! une de mes chasses de fureteur m'a précisément fait trouver et acheter un exemplaire de ce buste historique, le seul sans doute qui subsiste avec celui de la préfecture.

C'est une terre cuite, fort belle et peinte en vert pour lui donner la couleur du bronze. Marat y est coiffé élégamment sous le mouchoir légendaire. Sa physionomie est virile plutôt que haineuse. Le sculpteur l'a idéalisée. Ce n'est point le *crapaud écrasé* dont parle Michelet.

Ce buste porte une signature et une date : *Martin*, *de Grenoble*, 1791. *Mai.*

C'est ce sculpteur, J. F. Martin, qui éleva plus tard, dans le jardin du Luxembourg et sur la motion des Cordeliers, *un monument au cœur de Marat*. Ce *tombeau* de Marat, sculpté par Martin, a été dessiné par Pillement et gravé par Nie.

Il est probable que, si le buste de la préfecture disparaissait, celui que je possède et que j'ai payé quelques francs, quelques sous, pour ainsi dire, serait unique.

Voilà des renseignements qui complètent ceux que vous donnez.

Tout à vous, mon cher ami.

Jules CLARETIE.

Les Canaques. — On parle beaucoup en ce moment des peuplades sanguinaires de la Nouvelle-Calédonie qui portent ce nom et qui se sont signalées tout récemment par de si cruels excès contre les habitants de notre grande colonie pénitentiaire. Le *Moniteur* a publié à ce sujet d'intéressants articles où sont dépeints les mœurs

et les usages des Canaques, et à l'un desquels nous empruntons l'anecdote caractéristique suivante :

« Le Canaque considère la femme comme un être d'ordre inférieur; elle remplit dans sa case l'emploi d'une bête de somme. C'est une sorte d'esclave chargée des travaux les plus durs et qui doit travailler sans répit pendant que le maître chasse et pêche. On retrouve dans ce genre d'association des deux sexes, où la force prime tout autre sentiment, comme un reflet de nos sociétés primitives, tant il est vrai que les hommes diffèrent les uns des autres par le milieu et l'époque, mais jamais par le fond.

Les Canaques ont plusieurs femmes, et les missionnaires n'ont jamais réussi à les faire renoncer entièrement à la polygamie. On raconte même à ce sujet une anecdote qui ne date pas de bien longtemps et qui a le mérite d'être littéralement vraie.

Un jour, un indigène se présente à un missionnaire pour lui demander le baptême, qui lui fut refusé parce qu'il avait deux femmes.

« Il faut absolument, si tu veux être baptisé, lui dit le père mariste, que tu te sépares de l'une de tes popinées (femmes). »

Le Canaque sembla réfléchir, puis il partit sans rien dire.

Quelques jours après, il revint trouver le missionnaire.

« Je n'ai plus qu'une popinée, lui dit-il; j'ai tué l'autre. Baptise-moi. »

Et, comme preuve de sa complète bonne foi, il montra au père les yeux et la cervelle de sa défunte femme, qu'il avait soigneusement enveloppés dans une feuille de bananier. »

Lacordaire député. — On sait que le père Lacordaire, nommé député à la Constituante par le département des Bouches-du-Rhône, vint siéger au sommet de la Montagne en habit de dominicain. Peu de temps après, le 15 mai 1848, il donna sa démission. L'un de ses amis, M. Auguste Nicolas, auteur de divers ouvrages de propagande religieuse, lui écrivit aussitôt pour le féliciter de cette résolution. Le père Lacordaire lui répondit par la lettre suivante, que M. Nicolas a communiquée à un journal de Bordeaux, *la Guienne*, et que nous reproduisons à titre de curiosité inédite :

« Paris, 29 juillet 1848.

« Monsieur,

« Je vous remercie de votre bonne lettre du 26 mai, que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire en apprenant ma démission de l'Assemblée nationale. Ç'a été une consolation pour moi de voir que vous aviez compris ma pensée. Dès le 15 mai, la cause populaire avait été souillée, et il était facile de prévoir les luttes sanglantes du 24 juin : comment aurais-je pu, dès lors, rester à l'extrême gauche ou me reporter à une autre

place ? Dans un livre, dans un journal, on écrit ce que l'on veut, dans la mesure où on le veut, sans autre solidarité que celle de ses pensées ou de pensées tout à fait amies. Dans une assemblée politique, c'est tout autre chose, surtout aux époques de commotions violentes et profondes.

« La guerre a éclaté entre la bourgeoisie et la classe ouvrière. Celle-ci a raison dans un grand nombre de ses griefs ; elle est démoralisée, foulée par la bourgeoisie, qui, étant peu chrétienne, n'a que de fausses lumières, beaucoup de besoins et peu de charité. Mais, d'un autre côté, le peuple lui-même, dans la portion du moins qui habite les grands centres d'industrie, et sous l'impulsion de chefs détestables, est plein d'ignorance, de convoitises, d'irréligion. Le mal d'en haut a engendré le mal d'en bas, et le prêtre, quelque part qu'il regarde, ne voit aucun parti auquel il doive se donner. La bourgeoisie représente l'ordre matériel et le désordre moral ; la classe ouvrière, qui a plus de moralité prise dans sa masse, a aussi la violence en partage et une facilité inouïe à suivre les plus déplorables directions. Que restera-t-il, sinon de se porter comme médiateur par la vérité et la charité de l'Évangile, en faisant entendre aux deux parties leurs torts et leurs devoirs réciproques, et en tâchant de les amener par l'expérience de leurs maux communs à une transaction fondée sur la loi de Jésus-Christ ? Mais, pour atteindre ce but, le prêtre, le religieux surtout, est mal placé dans une assemblée politique, à moins qu'il ne s'y cache et ne ressaisisse sa véritable influence à force de se faire oublier.

« Voilà, Monsieur, en peu de mots, les raisons de ma conduite, généralement blâmée d'abord, sauf par quelques hommes comme vous, mais que les événements de Juin ont déjà justifiée près de beaucoup de ceux qui ne l'avaient pas d'abord comprise.

« La bourgeoisie s'éclaire dans un certain nombre de ses membres les plus droits ; mais elle a des préjugés qui subsis-

tent, des fautes qui ne sont pas expiées, des injustices qu'elle ne veut pas réparer : elle est donc destinée à subir des maux dont Dieu seul connaît le terme. Il lui faudra périr ou s'agenouiller devant Jésus-Christ et délivrer l'Église. Ce sera l'un des deux.

« Adieu, Monsieur; priez pour moi, pauvre soldat sur la brèche, et veuillez agréer mes très-humbles et très-affectueux sentiments.

« FR.-HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
« Des Frères Prêcheurs. »

Orgueil littéraire de Balzac. — La manière plus que brusque dont l'auteur de *l'Assommoir* a traité ses collègues les romanciers dans un fameux article que nous rappelons plus haut à nos lecteurs a remis en circulation un certain nombre d'anecdotes sur Balzac, qui, lui aussi, était un orgueilleux. En voici une fort curieuse racontée par notre confrère Ad. Racot :

« ... C'était à un dîner auquel assistaient Jules Sandeau, Gustave Planche et quelques autres écrivains du temps. La conversation vint à tomber sur la question de la propriété littéraire, laquelle alors n'avait reçu aucune solution, et sur les contrefaçons et les actes de piraterie littéraire dont les littérateurs français étaient victimes, faute d'une réglementation sévère et décisive.

« Oui, Messieurs, s'écria un convive, nous tous, gens de lettres, nous devrions nous liguer pour faire cesser un tel scandale ! »

A ces mots : *nous tous, gens de lettres!* Balzac bondit sur sa chaise, éclate de rire, et, foudroyant l'orateur :

« Vous, Monsieur, vous, homme de lettres? s'écria-t-il. Vous osez vous comparer à nous? Allons donc! Vous oubliez avec qui vous avez l'honneur de siéger ici : avec les maréchaux de la littérature moderne. »

Il est indispensable d'ajouter que Jules Sandeau, se faisant l'interprète du mécontentement général provoqué par cette sortie, riposta en termes sévères et prit la défense du malheureux écrivain si durement repoussé. Mais le mot n'en avait pas moins été dit.

Il serait facile de multiplier ces exemples de l'intolérance de beaucoup de gens de talent. Il me suffirait pour cela de feuilleter la *Revue parisienne*, ce journal mensuel qui n'eut que trois numéros, et dans lequel, parmi tant de pages excellentes, Balzac refusa tout savoir et tout style à Sainte-Beuve, et à Eugène Sue toute valeur de romancier. Il me suffit d'avoir montré que ces exécutions de romanciers ne datent pas d'hier, et qu'après tout elles ne tirent pas à conséquence, puisque, en dépit de Balzac, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas et Eugène Sue se lisent toujours. »

Les Mérites de Pradel. — On nous communique une fort curieuse lettre du célèbre improvisateur, E. de Pradel, adressée par lui à quelqu'un qui lui avait demandé une note pour faire valoir ses services auprès d'un per-

sonnage puissant. Quels services pouvait invoquer, ou plutôt détailler Eugène de Pradel ? Il était improvisateur et poëte, voilà tout. Aussi prit-il le parti de rire de la demande qu'on lui faisait, et il y répondit par le billet ironique qui suit :

Paris, ce 8 juillet 1834.

Mon bon Gérin,

Vous me demandez une note qui me concerne ; voici quelques faits dont le souvenir m'est présent :

1° En 1807, j'ai dîné à Milan avec Volta, qui a inventé la pile galvanique.

2° Vers la fin de la même année, je connus, à Venise, l'infortuné physicien-aéronaute Zambeccari.

3° En 1811, j'eus une conversation de quelques minutes avec Napoléon, qui chassait dans la forêt de Saint-Germain.

4° Je me trouvai, à Bâle, en 1816, à table d'hôte, vis-à-vis le roi de Suède détrôné (Gustavson), alors bourgeois de cette ville.

5° L'année suivante, j'eus un long entretien, à Colmar, avec la fameuse Mme de Krudener.

6° En septembre 1828, je me rencontrai face à face, dans le musée de la ville haute, à Genève, avec l'impératrice Marie-Louise. Je l'avais vue le jour de son entrée à Paris en 1810. Quelle différence, bon Dieu ! Mon imagination rapprochait une fraîche nymphe d'une sèche momie.

7° Enfin, en 1830, à la suite d'une audience que me donna le roi Guillaume, à Bruxelles, je vis éclater les premiers symptômes de la révolution qui le précipita du trône. Il me parut aussi malhabile en tombant qu'il m'avait semblé petit quand il était dessus.

Recevez, mon bon et ancien ami, l'assurance de mon entier dévouement.

Eugène DE PRADEL.

Les Annonces à l'étranger. — On parle souvent des gros bénéfices que doivent réaliser certains de nos grands journaux avec le produit des annonces qui envahissent, à certains moments de l'année, et à cette époque tout particulièrement, les trois quarts de leurs feuilles. L'*Économiste français* a publié récemment, à ce sujet, un bien curieux article de M. de Foville auquel nous emprunterons le passage suivant :

« En fait de publicité, nous ne sommes que des enfants à côté des Anglais et des Américains. Un correspondant du *Graphic* s'amusait, il y a trois ans, à calculer ce que devaient coûter les soixante-sept colonnes d'annonces d'un numéro du *Times* qu'il avait sous les yeux ; c'était le numéro du 18 juin 1875. Il arrivait à un chiffre de 44,125 francs. Si c'était là un chiffre normal, le produit annuel serait de près de 14 millions. Même en ne comptant que cinquante colonnes par jour, on arrive à plus de 10 millions ! Notez que le *Times*, avec son énorme tirage, ne fait guère payer que 2 ou 3 francs en moyenne la ligne d'annonces.

« Dans les journaux américains, le prix de la ligne est en général d'un dollar, ce qui n'empêche pas les *Advertisements* de s'y multiplier avec une incroyable rapidité. Le *New-York Herald* en est arrivé depuis quelques mois à donner souvent, le dimanche, vingt pages d'impression, soit cent vingt colonnes de texte, dont quatre-vingt remplies d'annonces. S'il faut en croire l'*Anglo-*

American Times, le total des sommes dépensées de la sorte dans la seule ville de New-York dépasserait 25 millions de francs. « Stewart, disait ce journal il n'y a pas bien longtemps, dépense de la sorte 2 millions et demi par an : Lord et Taylor, 1,115,000 francs; Babbitt, 1,115,000 francs; Robert Bonner, 1 million; Arnold et Constable, 875,000 francs; le fameux Barnum, au moins 2 millions. »

VARIÉTÉS

Qui se souvient encore du grand concours de juillet 1860 et de l'élève Jacques Richard du lycée Charlemagne?

C'est à ce concours que fut donné, comme sujet de la composition de vers latins, l'éloge du prince Jérôme Bonaparte, ancien roi de Westphalie, qui venait de mourir le mois précédent. Or ce Jacques Richard, jeune républicain convaincu, nourri de la lecture de Juvénal et des *Châtiments*, ce recueil de poésies vengeresses d'un autre Juvénal, écrivit en vers français la composition qu'il aurait dû rédiger en vers latins, et il eut l'audacieux courage de remettre au professeur la pièce suivante, dont nous retrouvons la copie dans nos papiers.

Cette pièce, qui devait attirer sur son auteur les foudres ministérielles, valut à Jacques Richard son expulsion immédiate des bancs de l'Université. Elle circula manuscrite à Paris, mais fut publiée dans beaucoup de journaux étrangers. Nous ne croyons pas qu'elle ait jamais été imprimée intégralement en France. Quant à son auteur, qu'a-t-il écrit depuis et qu'est-il aujourd'hui devenu ?

Concours général des Lycées et Colléges de Paris et du Lycée de Versailles.

COMPOSITION EN VERS LATINS

ÉLOGE DE S. A. I. LE PRINCE JÉROME-NAPOLÉON.

(*Ad Hieronymum principem.*)

Vous n'avez pas compris qu'il eût été plus sage
De laisser reposer cet homme en son tombeau:
Vous voulez que, prenant cette vie au passage,
La muse de l'histoire y porte son flambeau;

Vous n'avez pas compris qu'au temps où du suaire
L'Italie en grondant veut secouer les plis,
Et se rappelle enfin le sublime ossuaire
Où tous ses vieux héros dorment ensevelis;

Qu'au temps où les enfants du grand Caton d'Utique
Se lèvent de nouveau pour les libres combats,
Et vont du sol sacré de la patrie antique
Chasser avec mépris Mastaï et Bomba,

Il aurait mieux valu, pour votre gloire, élire
Un homme au bras robuste, un homme au cœur hardi,
Et, puisqu'il fallait mettre entre nos mains la lyre,
Y faire au moins vibrer ton nom, Garibaldi!....

Vous ne comprenez pas que nos veilles muettes
Ont de chacun de nous fait un républicain,
Que nous supportons mal nos fers, que nos poëtes
Ce sont les Juvénal, les Hugo, les Lucain !

Vous n'avez pas compris que pour les jours prospères
Nous réservons nos chants avec un soin jaloux ;
Qu'il en est parmi nous, peut-être, dont les pères
Furent crucifiés par vos maîtres, à vous ;

Que nous attendons tous, le cœur plein d'espérance,
L'heure si désirée et si lente à venir,
L'heure du grand réveil, l'heure sainte où la France,
Elle aussi, du passé voudra se souvenir !

Non ! vous vous êtes dit au fond de votre chambre :
« Ils chanteront ! » Vieillards, vous vous trompez : allez,
Faites chanter la France aux fers le deux décembre,
Mais que ce ne soit pas par des fils d'exilés.

Donc, à propos d'un toit effondré qui s'écroule,
D'un débris surnageant qui tombe au fond de l'eau ;
A propos d'un zéro disparu de la foule,
Il faut parler de vous, ô morts de Waterloo !

Il faut parler de vous, parce qu'un vain fantôme
Vivant à peine hier pourrit sinistre et seul !
Il faut aller troubler, à propos d'un Jérôme,
La paix de votre gloire et de votre linceul.

O morts de Waterlòo ! dormez dans la poussière ;
Héros, ne rouvrez pas vos yeux inanimés :
Il n'est rien de commun entre votre âme altière
Et ce vieillard impur. O grands vaincus ! dormez !

Vous serviez un tyran, — l'histoire en tiendra compte ; —
Mais à la mort, joyeux, vous couriez à grands pas.
Nous qui, portant ce joug, marchons droit à la honte,
A votre souvenir nous n'insulterons pas.

Paix aux cadavres ! paix aux tombeaux qu'on nous laisse !
Nous recueillant dans l'ombre et dans l'obscurité,
Préparons à l'écart, sans honte et sans faiblesse,
Le long enfantement de notre liberté.

Qu'on nous laisse rêver aux hautes aventures ;
Nous sommes dédaigneux des tyrans triomphants,
Cités de l'avenir, républiques futures,
Vos premiers citoyens et vos premiers enfants !

Et, s'il faut au vieux roi qui dort aux Invalides,
Vieux fou qu'hier encor sa maîtresse battait,
Quelques vers bien frappés, quelques hymnes splendides,
Nous en laissons la gloire à monsieur Belmontet !

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 3 — 15 FÉVRIER 1879

SOMMAIRE.

LA RÉVOLUTION DU 30 JANVIER. — Nous nous servons à dessein de ce mot de *révolution* pour mieux signaler le caractère de celle qui, à l'encontre de toutes les révolutions de ce genre, s'est si pacifiquement et si rapidement accomplie dans la mémorable journée du 30 janvier. A deux heures de l'après-midi, ce même jour,

le maréchal de Mac-Mahon était encore président de la République ; à trois heures, il donnait sa démission au conseil des ministres et descendait du pouvoir avec une simplicité et une dignité que tout le monde, d'ailleurs, a été d'accord pour admirer. A quatre heures, les deux Chambres se réunissaient en Congrès dans la salle de la Chambre des députés, à Versailles, pour élire un nouveau président de la République. L'élection était faite en deux heures, et le président de la Chambre des députés, M. Jules Grévy, élu à la grande majorité des suffrages ; puis les deux Chambres, s'étant séparées, rentraient dans le local respectif de leurs séances, reprenaient leur ordre du jour et recevaient communication de la lettre par laquelle le nouveau président acceptait les hautes fonctions qui venaient de lui être conférées. Tout cela a eu lieu si correctement et surtout si promptement que, vers huit heures du soir, Paris apprit presque en même temps et la démission du maréchal et la nomination de son successeur.

Il ne nous appartient pas d'apprécier ici ni surtout de discuter les causes primordiales, d'ailleurs suffisamment mises en lumière aujourd'hui, de ce considérable événement politique ; nous avons tenu seulement à faire ressortir le calme complet et surtout la facilité extraordinaire avec lesquels il s'est accompli.

Quant au nouveau président, c'est un homme heureux, car il a cette rare fortune d'être sympathique à tous les

partis. Avocat célèbre, il laisse au barreau, que sa nouvelle position l'oblige à quitter définitivement, des souvenirs qui ne seront jamais oubliés. Un de ses collègues, mort aujourd'hui, et qui n'était cependant pas le coreligionnaire politique de M. Grévy, M. Clément Laurier, nous a tracé jadis un fort remarquable portrait de cet éminent personnage comme avocat. Cela est pris sur le vif, et mérite d'autant mieux d'être conservé que la plupart des traits caractéristiques dont ce portrait est peint peuvent s'appliquer également à la carrière politique de M. Grévy, aussi bien comme président de la Chambre des députés que comme président de la République :

« A la barre, il est redoutable pour un adversaire, précis, serré, sans faconde, professant et pratiquant l'horreur de la phrase. Il plaide avec une simplicité extraordinaire, sans faste, presque sans bruit, comme un homme qui ne s'attache qu'au raisonnement ; il ne fait aucun cas du reste. Il parle d'une voix claire, nette, peut-être un peu molle, contraste singulier avec le nerf de sa dialectique ; mais sous cette parole négligée et comme *flottante* on sent bien vite une argumentation de premier ordre.

« Incapable, d'ailleurs, d'employer un moyen douteux, préoccupé non de séduire, mais de convaincre, il plaît néanmoins, malgré lui, par une espèce de bonhomie ronde et malicieuse en même temps, qui donne à sa lo-

gique une saveur particulière et fait de lui une sorte de Phocion légèrement teinté de Franklin. »

Les Rosières. — Nous recevons de notre confrère M. Ingold la communication suivante, qui ne pourra manquer d'intéresser nos lecteurs :

Rien ne se justifie mieux que l'impatience qu'ont les rosières à se faire couronner. Au bout est le mariage... Inclinons-nous devant cet hommage rendu à notre sexe, « le sexe laid ».

On n'attend plus aujourd'hui la saison des roses, et les rosières affrontent vaillamment le givre et les frimas pour aller au-devant de la récompense due à leur vertu. Dernièrement étaient couronnées, à Saint-Denis, les premières rosières de l'an de grâce 1879, « en présence des autorités civiles et religieuses ».... Pour le reste, nous renvoyons nos lecteurs aux feuilles du jour.

L'institution des rosières ne date pas d'aujourd'hui. « Rien n'est nouveau sous le soleil », disait le bon roi Salomon. Et cependant c'était chose nouvelle qu'une rosière, il y a cent ans. Non point qu'il n'y eût pas de jeunes filles sages avant le siècle dernier ; il y a, bien au contraire, motif de croire qu'au XVIII[e] siècle, ce siècle licencieux, la jeune fille vertueuse était devenue un article si rare, qu'on crut devoir la couvrir de roses. Depuis, l'on a continué.... mon Dieu ! affaire d'habitude !

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'écrivait un chroniqueur en 1787 :

« Les récompenses accordées à la vertu se multiplient aux environs de Paris. Le dimanche le plus prochain du 15 mai, la fille la plus vertueuse de Romainville est couronnée de roses, après vêpres, par le président de la Société qui a formé cet établissement, et, le premier lundi de septembre, elle est mariée et dotée par la même Société. »

« Un établissement pareil vient d'être fondé à perpétuité à Suresnes, près le Mont-Valérien, par M. l'abbé d'Héliot. Cette cérémonie aura lieu annuellement, le jour de l'Assomption de la Vierge, ou le dimanche suivant. »

Voici comment se passait la cérémonie. Nous laissons la parole à notre chroniqueur :

« La Société, composée de vingt citoyens de cette ville (Paris), qui, avec l'agrément du seigneur (de Romainville), s'est chargée de doter et de marier la fille la plus vertueuse de ce village, se rend à l'auditoire du bailliage du lieu pour y procéder, après vêpres, à l'élection de la rosière. Celle qui a obtenu les suffrages, tant des anciens du pays que de ses camarades, y est couronnée de roses par celui qui préside la Société ; il lui passe ensuite au cou un ruban blanc liséré de bleu, auquel est attaché un médaillon d'or où est empreinte la date de son couronnement. On lui donne aussi une

médaille d'argent pareille à celle que portent les associés. Après cette cérémonie, elle est conduite en triomphe chez ses parents. Elle a quatre mois pour choisir un mari, et le premier lundi de septembre, jour désigné pour son mariage, après la célébration, on lui donne une dot de 450 livres, à laquelle la dame du lieu veut bien ajouter un trousseau de pareille valeur.

« Cette fête, se faisant avec appareil, attire beaucoup de monde en cet endroit ce jour-là. »

Le premier lundi de septembre étant arrivé, « la Société bienfaisante, à qui l'on est redevable de l'établissement des rosières, se rend à Romainville, vêtue en uniforme, et va, précédée de la maréchaussée et d'une musique militaire, chercher la rosière et son futur mari ; on la mène à l'autel en cérémonie ; elle est accompagnée de huit filles vêtues de blanc, et précédée par ses parents. Le président de la Société lui donne la main. Les dix-neuf autres associés la suivent avec leurs femmes et leurs amis. Le mariage fait, on la conduit avec le même cortége à la maison qu'elle doit habiter, et on lui compte, à elle et à son mari, la dot promise de 450 livres. Le trousseau fourni par la dame du lieu est donné d'avance. »

ENCORE M. ZOLA. — Si nous revenons encore à ce remarquable écrivain, c'est qu'il est de plus en plus à l'ordre du jour. Les journaux étrangers eux-mêmes s'oc-

cupent de lui avec une unanimité peu flatteuse quant au fond de leurs articles, mais qui prouve que son nom commence à devenir européen. *L'Assommoir* et la pièce qui a été tirée de ce fameux roman ont donné lieu, dans toutes les grandes feuilles étrangères, à de nombreuses études critiques, d'ailleurs peu favorables.

« L'ouvrage de M. Zola, dit le *Daily Telegraph,* est assez répulsif en français ; mais la traduction en anglais ne serait tolérée ni par l'opinion publique ni par la loi. »

Un journal d'Amsterdam, le *Handelsbladt,* n'est pas plus aimable.

« Le réalisme, dit-il, a triomphé au théâtre de l'Ambigu. Du roman révoltant d'Émile Zola, *l'Assommoir,* on a tiré un mélodrame.

« C'est une fête de bambocheurs dans toute sa crudité, dans son « naturalisme » ; mais, parce que cette fête est maintenant représentée avec succès sur la scène, devant un public d'élite parisien, peut-on la considérer comme un art épique hautement réaliste ? La scène du lavoir n'est-elle pas repoussante, et l'art dramatique consiste-t-il donc seulement en ceci : « Pourvu que le tableau « soit ressemblant, tout mérite d'être représenté » ?

« Vraiment, nous ne pouvons applaudir à ce « naturalisme », à cette école Zola. En comparaison de M. Zola, nous pouvons dire que Paul de Kock serait un idéaliste. »

Quant à M. Zola lui-même, il paraît peu se soucier de

mécontenter les uns ou les autres, et cherche surtout, s'il en faut croire une bien curieuse lettre adressée par lui à M. Albert Wolff, à se contenter d'abord lui-même Cette lettre a été écrite en réponse à un article assez vif que M. Wolff avait publié sous le titre : *le Rêve de M. Zola*. Véritable confession de l'écrivain, elle est tout à fait caractéristique :

A M. Albert Wolff.

Medan, 23 décembre 1878.

Alors, mon cher confrère, vous pensez que je suis très-vaniteux? C'est mon orgueil qui me dicte ce que je pense, et j'extermine mes confrères pour faire table rase autour de moi? Voilà une belle légende que vous lancez dans le public!

Raisonnez donc un peu :

Est-ce que ma franchise est d'un ambitieux? Me croyez-vous assez naïf pour ne pas prévoir que je me ferme toutes les portes en disant tout haut ce que les autres se contentent de murmurer? Il faut avoir renoncé à tout, aux récompenses et aux honneurs, pour faire un métier pareil. Quand on veut régner, il est nécessaire d'avoir plus de souplesse.

Vous avez écrit le rêve de Victor Hugo ou le rêve de Courbet, et non le rêve d'Émile Zola. Victor Hugo et Courbet sont les deux types de la personnalité hypertrophiée de l'homme passé dieu, par manque de critique. Moi, je ne suis pas le soldat d'une idée, d'une idée fixe, si vous voulez. J'ai jugé les peintres, les auteurs dramatiques, les romanciers, d'après une même théorie, et de là les cris qu'on a poussés.

Quant à moi, je ne suis pas si fort, hélas! Je passe des semaines à me croire idiot et à vouloir déchirer mes manuscrits.

Il n'y a pas un garçon plus ravagé que moi par le doute de lui-même. Je ne travaille que dans la fièvre, avec la continuelle terreur de ne pas me satisfaire. Voilà la vérité.

Votre dévoué,

ÉMILE ZOLA.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Boutiques d'esprit.* — Sous ce titre piquant, M. Auguste Lepage vient de publier un curieux volume rempli d'intéressants détails sur les grands journaux de Paris. Voici quelques emprunts faits à ce volume pour ce qui concerne les principaux pseudonymes dont se servent les écrivains les plus en vue de ces journaux :

Journal officiel. — Les articles signés *Chaulnes* sont de Mme Judith Mendès, fille de Théophile Gautier. — *Louis Reymond* est Ernest Daudet.

Bulletin français. — La chronique signée *Grimaud* est de MM. Armand Sylvestre et René Delorme, qui a signé longtemps *Ludovic Hans* à *l'Opinion nationale.*

Gazette de France. — Les chroniques signées *Dancourt* sont de M. Adolphe Racot.

Petite Presse. — Le rédacteur en chef de ce journal est M. Paul Bourde, qui a signé aussi *Paul Délion.*

Pays. — *Paul de Léoni* se nomme Paul Charvet. — M. *de Thierry* s'appelle de Carnières et a aussi signé *Pierre l'Etoile.* — La signature de *Ladevèze* est un pseudonyme commun à tous les rédacteurs.

Figaro. — M. Albert Millaud, qui fait le compte rendu de la Chambre des députés, signe *Paul Hémery* l'analyse des séances du Sénat, et *baron Grimm* les *Lettres de Versailles.* — *Ignotus* est le baron Félix Platel, conseiller général de la Loire-Inférieure. — Granier de Cassagnac père est l'auteur des articles signés *Un Rural.* — M. Léon Lavedan signe *René de Longueval*, *de Grandlieu* et *Un Chrétien.* — *Une Cravate blanche* est M. Marie Escudier. — B. Jouvin signe *Bénédict* les chroniques musicales, et M. Arnold Mortier est *le Monsieur de l'orchestre.*

Paris-Journal. — Les articles de musique signés *Frédérick* sont de M. Vuhrer, propriétaire du journal. — La comtesse de Mirabeau signe *Aymar de Flagy*, et M. Charles Buet *Vindex*.

Liberté. — La soirée théâtrale signée *Punch* est de M. Gaston Vassy, né Perrodeau. — *Jennius* est M. Victorin Joncières.

Estafette. — Les articles signés *Morel* ou *Beaulieu* sont de M. Moireau, ancien élève de l'École normale. — *Spavento* et *Pangloss* cachent le nom de M. Paul Hendlé. — M. Paul Burani est à la fois *Strapontin* (théâtres) et *Cocambo.* — Les tribunaux signés *Jacques* sont de M. Albert Duchesne, fils du greffier de la Cour de cassation. — La chronique maritime signée *Carlon* est de M. Labrousse, ancien officier de marine. — *Vatel*, qui signe les *Menus du jour*, est M. Gaston Deserres.

Temps. — La chronique non signée est tour à tour de MM. Jacques Hébrard, du Bouzet et Le Reboullet.

Événement. — M. Georges Duval signe *Tabarin* ses articles de théâtre dans ce journal.

Rappel. — Les articles signés *Un Passant* sont de M. Ernest d'Hervilly.

Soleil. — C'est M. Charles Canivet, à la fois secrétaire de la rédaction et critique littéraire du journal, qui signe *Jean de Nivelle* les articles humoristiques et si appréciés qui paraissent chaque jour à sa première page.

Défense. — Le célèbre M. *Henry des Houx* se nomme en réalité Durand-Morimbeau. — M. *Hairdet,* non moins célèbre, s'appelle Dessaix. — *Jouin,* signataire de la chronique religieuse, est M. l'abbé Richereau. — Les théâtres signés *Gérald* sont de M. d'Arlhac.

Gaulois. — *Domino* est M. Valter. — *Henri Charlet* se nomme Pierre Chiflard. — *Maître X...* (les tribunaux) est M. Davrillé des Essarts, avocat. — *L'Homme qui lit* (les livres) est M. J. Poignant, secrétaire de M. Tarbé.

National. — M. Edmond Texier signe dans ce journal des articles humoristiques ou biographiques, soit *le baron Schop*, soit *Kel-Kun.*

Français. — Le chroniqueur *Bernadille* n'est autre que notre érudit confrère Victor Fournel.

Voltaire. — Les articles de théâtre signés *Frimousse* sont de M. Raoul Toché, qui a aussi signé

Raoul Tavel et *Robert Triel.* — *Adam Lux* est M. Ulysse Pic.

Petit Journal. — La signature *Thomas Grimm*, qui a remplacé depuis plusieurs années déjà celle de *Timothée Trimm*, abrite la personnalité de M. Escoffier.

Petit Caporal. — Les articles signés *D. H. Bonnaire* sont du député Robert Mitchell.

Charivari. — La revue financière signée *Castorine* est rédigée par M. Zabban.

Théatres. — *Ladislas Bolski* et *Samuel Brohl.* — M. Cherbuliez vient de faire représenter coup sur coup et en moins d'un mois, au Vaudeville et à l'Odéon, deux comédies nouvelles tirées de ses romans *l'Aventure de Ladislas Bolski* et *Samuel Brohl*, et qui ont peu ou point réussi. L'auteur de ces amusants et ingénieux récits s'était cependant adjoint deux maîtres du théâtre pour venir en aide à son inexpérience dramatique : MM. Auguste Maquet pour la première pièce, et Henri Meilhac pour la seconde.

Il est curieux de remarquer que ces emprunts de pièces faits à des romans célèbres ont presque toujours été suivis d'insuccès. Il n'est pas possible, en effet, de faire passer, dans une œuvre théâtrale quelconque, qui doit surtout vivre par la rapidité de l'intrigue et de l'action, tous les sentiments et tous les détails qui ont fait bien souvent le charme principal du livre dont cette œuvre

est tirée. *L'Assommoir* lui-même, qui produit en ce moment de si belles recettes à l'Ambigu, ne pourrait être un argument contraire à ce que nous avançons, car ce drame médiocre doit surtout sa vogue au grand succès obtenu d'abord par le roman, et ensuite à certains détails spéciaux de mise en scène dans lesquels la littérature ou la passion dramatique n'ont rien à voir. MM. Augier, Sandeau, Daudet et je ne sais combien d'autres écrivains distingués, ont échoué également lorsqu'ils ont voulu faire passer du roman au théâtre des récits célèbres, tels que *Jean de Thommeray, la Maison de Penarvan, Fromont jeune et Rissler aîné*, etc... Alexandre Dumas père, lui seul, a réussi à se faire sur la scène des succès aussi grands que ceux qui avaient accueilli ses romans qu'il transformait en pièces, et cela par la bonne raison que ses pièces mêmes se trouvaient toutes faites dans ses romans, qui vivaient beaucoup plus par l'action que par la description ou l'analyse de situations ou de sentiments quelconques. Il est encore à remarquer que des œuvres dramatiques telles que *Ladislas Bolski* et *Samuel Brohl* pèchent généralement par l'obscurité, et que presque toujours elles demeurent inexplicables, en beaucoup de leurs parties, pour les spectateurs qui n'ont pas bien présent à la mémoire ou qui n'ont pas lu le roman qui en a fourni le sujet.

NÉCROLOGIE. — *Clairville.* — Ce fécond vaudevil-

liste, le plus fécond peut-être de ce siècle, vient de mourir à l'âge de soixante-sept ans (8 février). Il avait appartenu à la scène depuis sa plus tendre enfance, étant fils d'un régisseur de théâtre qui le produisit tout enfant sur les planches dans la troupe de Mme Saqui. En 1821, il débuta comme acteur, à l'âge de dix ans, au théâtre du Luxembourg, le fameux et regretté Bobino. C'est là que, huit ans plus tard, il fit jouer sa première pièce : *l'Enragé par ruse.*

Nous n'avons pas à raconter ici la vie dramatique de cet ingénieux écrivain, d'une verve toujours si comique, si habile dans l'art difficile de bien écrire un couplet, et qui fut véritablement un maître, spécialement comme auteur de vaudevilles. Le nombre qu'il en a laissé est absolument inimaginable. En cinquante années de travail, de 1829 à 1879, il en a composé plus de six cents, dont quatre cent cinquante ont été imprimées. C'est donc une moyenne de plus de dix pièces par année !

Le nom qu'a illustré Clairville n'est qu'un pseudonyme sous lequel son père était connu avant lui ; il se nommait en réalité Louis Nicolaïe.

— *Léon Dufils.* — On meurt vite et souvent en cette froide et triste saison ! Le musicien distingué et l'homme aimable qui se nommait Léon Dufils vient d'être emporté, âgé d'à peine quarante-trois ans, par une fluxion de poitrine contractée pendant la répétition d'un de ses

ballets au théâtre du Skating de la rue Blanche, dont il était le chef d'orchestre. Lauréat du Conservatoire, harmoniste consommé, Léon Dufils laisse un bagage de compositions dansantes qui est considérable. Il arrivait presque à la célébrité au moment où la mort l'a pris, et à la veille d'un nouveau succès qui en présageait tant d'autres ! Il avait été d'abord chef d'orchestre du Vaux-hall, et il avait précédé dans les mêmes fonctions, à l'Hippodrome, Albert Vizentini, l'ancien directeur du dernier Théâtre-Lyrique.

— *Jules de Gères.* — Il vient de mourir un poëte, Jules de Gères, qui signait parfois *le chevalier Franz.* Monselet lui adresse dans *l'Événement* un sympathique adieu, auquel nous nous associons de tout cœur en citant les deux strophes suivantes comme échantillon de son talent gracieux et délicat :

La brise sourit dans l'air indulgent ;
Des poissons furtifs l'écaille nacrée,
Perçant le flot clair de flèches d'argent,
Saute en pétillant devant la marée :
C'est d'un jour de feu la tiède soirée.
L'ombre des aubiers se fonce en plongeant.
Détachons l'yole au môle enchaînée,
Et, livrant sa quille au fleuve charmant,
Couronnons de frais la chaude journée ;
Ramons lentement, ramons lentement.

Ce soir, l'existence est vraiment un bien ;

Rendons pleine grâce à l'auteur des choses ;
A son paradis il ne manque rien :
Les papillons noirs ont leurs ailes closes ;
Les yeux sont contents, les couleurs sont roses ;
Au gré du souhait tout cadre et va bien :
Nous aimons tout bas, sentant qu'on nous aime ;
L'âme est au repos, le ciel est clément.
Tout ainsi toujours n'ira pas de même...
Ramons lentement, ramons lentement.

VARIA. — *Pierre Charron et la rue de Morny.* — Le Conseil municipal de Paris vient de décider que le nom de ce célèbre duc du deuxième empire disparaîtrait des plaques bleues où il figure en lettres blanches, depuis une dizaine d'années, aux coins d'une de nos rues, et qu'on lui substituerait le nom de Pierre Charron. Or ce Pierre Charron est un peu moins connu que le fameux personnage dont il prend la place. Il fut à la fois moraliste et épicurien, et vivait au XVIe siècle. Ami de Montaigne, il a laissé un *Traité de la Sagesse* qu'on ne lit plus guère.

Quant à l'opportunité du choix qui a été fait de son nom pour l'opposer à celui d'un réactionnaire tel que le duc de Morny, il faut avouer qu'elle est plus que contestable. Pierre Charron a émis en effet sur le peuple, auquel on le présente aujourd'hui comme ayant été un personnage favorable à ses interêts, des opinions et des idées qui feraient justement honnir et conspuer celui qui s'aviserait d'en faire montre aujourd'hui. On en jugera par l'extrait suivant, emprunté au susdit *Traité :*

« Le peuple, dit-il (nous entendons ici le vulgaire, gens, sous quelque couvert que ce soit, de basse, servile et mécanique condition), est une beste étrange et qui ne se peut bien descrire en peu de mots, inconstant et variable, sans arrest, non plus que les vagues de la mer. Il s'esmeut, il s'accoyse; il approuve et réprouve en un instant la même chose; il n'y a rien plus aisé que le pousser en telle passion que l'on veut; il n'ayme la guerre pour sa fin, ny la paix pour le repos, sinon en tant que de l'un à l'autre il y a toujours du changement. La confusion luy faict désirer l'ordre, et quand il y est lui desplaist. Il court toujours d'un contraire à l'autre...

« Sans jugement, raison, discrétion, il juge brusquement et à l'estourdie de toute chose, et tout par opinion et par coustume, ou par le plus grand nombre, allant à la file comme les moutons qui courent après ceux qui vont devant.

« Envieux et malicieux, ennemy des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauvais œil le bonheur d'autruy, favorisant au plus foible et au plus méchant, et voulant mal aux gens d'honneur sans sçavoir pourquoi, sinon pource que sont gens d'honneur et que l'on en parle fort et en bien.

« Mutin, ne demandant que nouveauté et remuement; séditieux, ennemy de paix et de repos... soutient et favorise les brouillons et remueurs de ménage. Il estime modestie poltronnerie, prudence lourdise; préfère ceux

qui ont la teste chaude et les mains frétillantes à ceux qui ont le sens rassis, qui poisent les affaires ; les vanteurs et les babillards aux simples et retenus.

« La tourbe populaire est mère d'ignorance, injustice, inconstance, idolâtre de vanité, à laquelle vouloir plaire n'est jamais faict. C'est son mot : *Vox populi, vox Dei;* mais il faut dire : *Vox populi, vox stultorum !...* »

M. Sarcey conférencier. — On sait que l'éminent critique obtient toujours un grand succès dans ses conférences répétées, surtout en raison du langage familier et aimable avec lequel il parle à ses nombreux auditeurs. M. Charles Monselet nous trace, à ce propos, un bien amusant portrait de M. Sarcey conférencier, portrait qui est plus exact et plus vrai que le ton badin de l'article pourrait le laisser croire :

« C'est une figure, ce Sarcey. A l'une de ses conférences, — à la Porte-Saint-Martin, si j'ai bonne mémoire, — je l'ai vu s'interrompre tout à coup et s'écrier :

« Quelqu'un de vous, Messieurs, a-t-il une montre ?... »

« Je me rappelai aussitôt les escamoteurs d'autrefois, les escamoteurs classiques.

« Sarcey continua avec la désinvolture dont il a le secret :

« Voilà ce que c'est, Messieurs : j'ai oublié la mienne
« chez moi... On ne pense pas à tout... Moi, parti-
« culièrement, je suis très distrait... Oh ! mais c'est

« étonnant!... Meilhac me disait, il y a quelque temps,
« que cela finirait par me jouer un mauvais tour... Quel
« tour? je vous le demande, quel tour?... Ah! vous,
« Monsieur, vous avez une montre... Merci... Excusez-
« moi de ne pas vous avoir aperçu plus tôt. (*Il dirige*
« *ses jumelles sur le monsieur.*) Eh bien! Monsieur,
« voulez-vous mettre le comble à votre complaisance
« en me disant l'heure qu'il est... Hein? S'il vous
« plaît?... Plus haut, je vous prie... — Trois heures et
« demie... — C'est drôle, je croyais qu'il était bien plus
« tard... Comme le temps passe en causant de nos
« grands auteurs du XVIIe siècle!... Ah! le XVIIe siècle,
« il n'y a que cela! Je le disais hier à Dumas, qui ne
« veut pas le comprendre... Le XVIIe siècle! Avec un
« peu du XVIIIe siècle... »

« Puis il se leva en manquant de se flanquer par terre, toujours par suite de sa mauvaise vue :

« Messieurs, la conférence est close pour aujour-
« d'hui... Nous la reprendrons dimanche prochain.
« Espérons qu'il fera un moins mauvais temps, car je
« crains bien de m'être enrhumé... Je ne comprends
« pas que les acteurs puissent résister au vent qui vient
« de ces coulisses... Cela me rappelle une des salles de
« notre École normale... Messieurs, au revoir! »

« Il sortit. On le rappela. Il revint une première fois, puis une seconde... pour reprendre ses jumelles, qu'il avait oubliées. »

Letıre inédite de Talma. — M. Prosper Blanchemain, à qui notre *Gazette* doit déjà plusieurs intéressantes communications, nous envoie aujourd'hui une lettre de Talma adressée à sa nièce Mme Ducis, qui avait épousé le peintre de ce nom, neveu de l'auteur tragique. Cette lettre est surtout curieuse parce qu'elle nous montre l'illustre tragédien, ainsi que nous le dit M. Blanchemain, sous le triple aspect de l'écrivain, de l'observateur et de l'homme de cœur.

A Madame Ducis,

rue Saint-Honoré, la porte cochère
près le passage Franconi, à Paris.

Lille, ce 22 avril 1817.

Ma chère amie, en écrivant à Cormeille, je lui ai dit qu'il te donne pour la bonne Dame à laquelle tu t'intéresses 40 fr. par mois à commencer de ce moment. Si tu trouves que ce ne soit pas assez, il t'en donnera 50. Ainsi, tu peux y passer au reçu de ma lettre. Je ne puis donner ici que sept représentations : il n'y a pas d'acteurs. Les uns s'en vont, les autres ne sont pas arrivés : de sorte que je pars pour Dunkerque vendredi matin, où tu m'adresseras tes lettres si tu m'écris. De là j'irai à Valenciennes, où je serai vers le 3 ou le 5 de mai.

Chère amie, je t'embrasse de cœur, ainsi que Ducis, qui, j'espère, va de mieux en mieux. Dis-lui que lorsqu'il reprendra le travail, si c'est par son tableau de Jeanne d'Arc, je l'engage à ne pas négliger les accessoires. Lorsque ces détails sont bien placés, ils servent souvent à faire comprendre le sujet. J'étais avec David lorsqu'il vit pour la première fois le

Bélisaire de Gérard. Ce grand maître resta quelques moments devant cette belle production, qui serait certainement incomplète sans l'important conseil qu'il donna à son élève. Je l'observais attentivement. Il resta longtemps sans rien dire ; puis, rompant le silence, il articula d'une voix ferme : « Sais-tu bien que ton Bélisaire pourrait passer pour un saint Christophe ? Pourquoi le prives-tu de son casque ? » Au même moment, il saisit un crayon et en trace un, pendu à la ceinture, comme nous le voyons dans la gravure. Je ne puis t'exprimer, chère petite, l'effet que cela produisit sur moi. Je vis qu'il avait le génie de son art et qu'il l'aimait comme j'aime le mien. La bonne opinion que j'avais de David, comme peintre, ne fit que s'accroître.

J'espère bien retourner à Brandy, et que Ducis y viendra avec sa boîte à couleurs. J'ai besoin de me reposer, et surtout d'être entre ma petite Euphrosine et toi. Je vais ici cahin-caha, et par-dessus je suis obligé de jouer presque tous les jours. Je vous quitte pour la repétition.

Adieu.

TALMA.

Les Médecins de nuit. — On sait qu'il a été installé depuis plus d'un an, auprès de tous les postes de police, un service de médecins de nuit qui doivent, à toute réquisition, se rendre auprès des malades. La statistique de 1878 montre que cette nouvelle institution a produit d'excellents résultats. Elle a donné lieu parfois aussi à des aventures assez comiques, parmi lesquelles la suivante mérite d'être rapportée.

Un médecin, appelé de nuit auprès d'un malade, s'y

rend en toute hâte, encore à moitié endormi, fait son ordonnance, et rentre chez lui se remettre dans son lit sans s'être encore complétement éveillé.

Le lendemain, en recueillant ses souvenirs, il se rappelle vaguement son aventure de la nuit, mais sans pouvoir se préciser aucun détail, et court au poste de police pour s'assurer que ce n'est pas un rêve. Là, il constate que véritablement on l'a conduit auprès d'un malade dont on lui donne l'adresse. Il s'y rend en toute hâte, fort inquiet de ce qu'il a pu ordonner.

A peine est-il entré qu'un monsieur, venant à sa rencontre, s'écrie :

« Ah! monsieur le docteur, quelle reconnaissance je vous dois! Vous avez sauvé ma femme. Il est vrai qu'à la première cuillerée elle a failli y passer, mais après il s'est fait en elle une révolution qui l'a complétement débarrassée.

— Ah! tant mieux ! répond le docteur ahuri... Mais montrez-moi donc un peu mon ordonnance. »

On la lui donne, et quelle n'est pas sa stupéfaction quand il y lit: *Bain de pieds à la moutarde, à prendre par cuillerées, d'heure en heure!*

Tout est bien qui finit bien.

Alfred de Vigny et Mme Dorval. — On sait que la célèbre artiste avait épousé le journaliste Merle, et voici, au sujet des relations de ces deux époux, assez mal assortis,

comme on va le voir, une anecdote extraite du *Figaro*, et qui est bien piquante, surtout si elle est authentique :

« Pour donner une juste idée de la liberté que Merle laissait à sa femme, et pour faire voir combien il était loin d'être un tyran jaloux, je veux citer un incident assez piquant et bien caractéristique.

« Mme Dorval eut avec Alfred de Vigny une longue liaison, qui ne fut pas exempte d'orages. Merle ne l'ignorait pas et n'y apportait aucun trouble. Un matin, Merle écrivait son feuilleton de théâtre pour *la Quotidienne* dans la chambre de sa femme, qui ne se levait jamais avant midi. De Vigny arriva pour faire une visite sans façon, dit en entrant bonjour à Merle, qui continua son feuilleton, et s'assit auprès du lit de Mme Dorval. Bientôt la conversation, à laquelle Merle ne prêtait aucune attention, devint assez vive, et Mme Dorval fit à de Vigny une scène de jalousie au sujet d'une visite compromettante qu'il avait faite la veille. De Vigny se défendait de son mieux, Mme Dorval insistait ; le dialogue devenait orageux. Alors Merle, qui jusque-là n'avait eu l'air d'y faire aucune attention, et que cette conversation gênait dans son travail, dit à sa femme d'un ton impatienté, mais avec sa bonhomie habituelle : « Mais puisqu'il te dit qu'il n'y est pas allé !... »

« Hermione fut désarmée, et l'orage fut apaisé. »

— *Eugène de Pradel.* — A propos de sa lettre que

nous avons insérée dans notre dernier numéro, M. Prosper Blanchemain nous fait la communication suivante :

« Après un quart de siècle, on peut, je crois, révéler ce détail qu'Eugène de Pradel touchait au ministère de l'intérieur des secours mérités par son talent et que sa position précaire lui rendait indispensables. Pendant de longues années, la place de caissier à ce ministère fut occupée par M. Gérin : il y a tout lieu de penser que c'est à lui que la lettre du 8 juillet 1834 fut écrite. Cette spirituelle missive s'explique et se comprend aisément de cette façon : c'est M. Gérin qui l'aurait engagé à solliciter et lui aurait fait obtenir des secours. »

Berryer et Bossuet. — Dans la cérémonie qui vient d'avoir lieu pour l'érection de la statue de Berryer au Palais de justice, Me Nicolet a prononcé un remarquable discours, auquel nous empruntons l'anecdote suivante :

« J'ai entendu conter par un de ses vieux amis qu'un jour, entrant dans le cabinet du grand orateur, il le trouva, un livre en main, tellement absorbé par sa lecture, qu'il dut lui toucher l'épaule pour signaler sa présence. Berryer tressaillit et déposa son volume sur la cheminée. L'ami vit alors que c'était le recueil des *Oraisons funèbres*.

« Je vous dérange, dit-il. Vous étiez en famille.

— Comment cela ?

— Eh! oui, vous causiez avec votre aîné.

— Ah! mon ami, je ne suis qu'un bien petit cadet à côté de cet aîné-là, et quand nous sommes ensemble, je ne cause pas avec lui, je l'écoute. »

Erratum. — Nous recevons la rectification suivante, qui se rapporte à la lettre de M. Jules Claretie, sur le buste de Marat, publiée dans notre dernier numéro :

Paris, 5 février 1879.

Mon cher d'Heylli,

Surveillez vos correcteurs! Dans ma lettre à propos du buste de Marat, que reproduit votre dernier numéro, j'avais écrit : « Marat y est coiffé élégamment, *sans* le mouchoir légendaire ». Or on a imprimé « *sous* le mouchoir... », ce qui est absolument le contraire, et surtout ce qui est contraire à la vérité. Le buste de J. F. Martin nous montre, en effet, Marat en perruque coquette et peigné comme un homme à la mode, et sans aucun mouchoir.

Votre affectionné,

JULES CLARETIE.

VARIÉTÉS

JACQUES RICHARD

Nous recevons, d'un ancien condisciple de Jacques Richard, la lettre suivante, qui contient d'intéressants détails sur

la vie et les quelques ouvrages de ce jeune poëte, dont nous avons publié l'œuvre la plus connue dans notre dernier numéro.

Au Rédacteur de la GAZETTE ANECDOTIQUE

Orléans, le 5 février 1879.

« Monsieur le Rédacteur,

« Vous avez publié, dans le dernier numéro de la *Gazette anecdotique,* la célèbre pièce de vers à laquelle le nom de Jacques Richard doit de lui avoir survécu. Je vous demande la permission de vous donner aujourd'hui, sur ce pauvre garçon, sur ce regretté poëte, quelques détails biographiques et bibliographiques peu connus et qui sont tout à fait du domaine de votre *Gazette.*

« Et tout d'abord, un fait que vous paraissez ignorer, c'est que Jacques Richard est mort dans l'année qui a suivi le concours de 1860, où il eut l'occasion de célébrer à sa façon la gloire du prince Jérôme. Je l'avais beaucoup connu, ayant été son condisciple, et j'avais même avec lui des relations d'amitié devenues, dans les derniers temps, de plus en plus intimes.

« Il avait fait ses premières études au lycée d'Orléans et était venu à Paris seulement en 1859, comme élève à l'institution Massin, qui le conduisait aux cours du lycée Charlemagne. Son père l'avait assez sévèrement élevé. Il était notaire honoraire et juge de paix, homme

de mœurs rigides, qui, lorsqu'il apprit l'escapade de son fils, l'obligea à venir expier sa courageuse faute auprès de lui au village de Patay (Loiret). C'est là que Jacques Richard mourut, le 7 novembre 1861, de la poitrine, dit-on, et un peu aussi de nostalgie sans doute, tout à fait obscurément, puis, hélas ! bien vite oublié.

« La pièce de vers sur la mort du roi Jérôme, qu'il signa « un fils d'exilé », bien que son père ne l'eût amais été, n'était pas le premier fruit de sa muse.

« Dans le cours même de ses études il avait écrit plusieurs autres pièces, restées manuscrites, par la bonne raison qu'elles étaient toujours des attaques contre l'ordre de choses alors existant, mais dont beaucoup de nos camarades ont gardé des copies. Enfin, dès le commencement de l'année 1861, il avait donné au journal *la Jeune France*, qui venait de se fonder au quartier latin, divers morceaux poétiques remarquables et moins compromettants, signés soit de son nom, soit du pseudonyme Joël Lebrenn, emprunté par lui à un roman d'Eugène Sue, lorsque son père l'obligea à ne plus signer ses écrits de son nom.

« C'est dans ce journal que parut *la Mort de Caton*, poëme d'un style grandiose et élevé et dont le passage suivant peut donner une idée :

Caton est resté seul, et tout dort dans Utique.
Le front levé, la main sur sa poitrine en feu,

Songeant au grand débris de la chose publique,
Caton, grave et pensif, regarde le ciel bleu.

La mer s'étend au loin comme une plaine verte,
Battant le pied du mur de son flot argentin;
Malgré l'obscurité, par la fenêtre ouverte
On voit étinceler des feux dans le lointain.

C'est la flotte. Soldats et marins, tous sommeillent;
On n'entend que le vent dans les voiles courir;
Partout, calme, repos et nuit. Deux hommes veillent :
César, qui va régner; Caton, qui va mourir.

« Mais son œuvre, selon moi, la meilleure, la plus forte, la plus digne de rester, est le remarquable morceau intitulé *Spartacus*, et qui n'a été publié qu'après la mort de Richard, dans un nouveau journal de la rive gauche, *le Mouvement*. La description qui suit, empruntée à ce morceau, a une allure poétique du plus grand et du plus superbe effet :

C'est l'heure où la nuit sombre a déployé ses voiles,
Où dans les cieux déserts s'allument les étoiles,
Où l'enfant au berceau s'endort frais et vermeil.
La plaine, au loin, s'étend, couverte de ténèbres;
On y voit vaguement quelques mares funèbres
Qui, demain, reluiront rouges au grand soleil;
Là vient de se gagner une victoire infâme,
Et le sol est jonché de mille corps sans âme
Que l'on croirait plongés dans un profond sommeil.

Ce sont les restes froids d'hommes qui furent braves.

Rome les façonnait au dur métier d'esclaves
Et les tenait courbés sous la loi du plus fort;
Mille bras indignés brisèrent mille chaînes
Et, mettant en faisceau toutes leurs vieilles haines,
On les vit, lance au poing, faire un viril effort :

C'est pour cela qu'ils sont couchés sur l'herbe verte
Et qu'ils sentent passer sur leur bouche entr'ouverte
Le baiser glacial des lèvres de la Mort.

« Enfin le monologue même de Spartacus, si hautement et si fièrement inspiré, est encore à citer :

O dieux! que faisiez-vous, tandis que dans la plaine
Mes amis, faiblissant, épuisés, sans haleine,
M'envoyaient leurs sombres adieux?
Tandis qu'à flots rougis s'échappait leur grande âme,
Que vers moi se tournaient leurs yeux remplis de flamme,
Que faisiez-vous, ô lâches dieux?

Ah! puisqu'ils sont tombés, tous ces généreux frères,
Puisque ouverts à l'espoir tous ces bras téméraires
N'ont rien étreint que le trépas;
Puisque nous défendions notre liberté sainte,
Que nous voilà vaincus par le dol, par la feinte,
Lâches dieux, vous n'existez pas!

O mes bons compagnons! nous faisions d'autres rêves,
Nous allions en avant sans connaître les trêves,
Bravant la faim, bravant le sort,
Et sans prévoir, hélas! que, cessant d'être esclaves,
Nous ne verrions enfin se briser nos entraves
Que sous l'âpre doigt de la Mort.

Nous faisions reculer les enseignes guerrières ;
Les vieux consuls fuyaient, voyant nos hordes fières,
Comme un torrent qui suit son cours.
Nous marchions devant nous, glaive au vent, tête haute,
Et voilà qu'à présent vous dormez, côte à côte ;
Le sommeil qui dure toujours !

. . . .

Aux esclaves futurs je lègue mon exemple,
Et d'éternels remords au Ciel qui me contemple ;
Au tyran traîné sur son char,
Je lègue la frayeur des défaites prochaines.
Je lègue à Rome, enfin, ma honte avec mes chaînes ;
Ma vengeance à Jules César !

« Voici d'ailleurs, monsieur le rédacteur, le titre exact et détaillé des diverses œuvres publiées par Jacques Richard dans sa trop courte carrière littéraire :

I. — Dans *la Jeune France.*

1° *Comment je voudrais mourir,* imité de Petoesi Sandor (32 vers), n° 1, janvier 1861.

2° *L'Élégie à la lune,* imité de Petoesi Sandor (84 vers), n° 3, 3 février 1861.

3° *La Mort de Caton* (452 vers), n° 4, 10 février 1861.

Ces trois pièces sont signées : Jacques Richard. Les suivantes portent comme signature le pseudonyme de Joël Lebrenn.

4° *Petoesi Sandor et la Révolution hongroise* (prose), n° 6, 24 février 1861.

5° *Barra* (112 vers), n° 9, 17 mars 1861.

6° *Catulle* (28 vers), n° 11, 31 mars 1861.

II. — Dans *la Jeunesse :*

7° *Valvèdre*, par G. Sand, étude bibliographique (prose), n° 8, 27 juillet 1861.

III. — Dans *le Mouvement* (œuvres posthumes).

8° *Spartacus* (108 vers), n° 1, décembre 1861.

9o A Mademoiselle Blanche P... (Pierson), 65 vers, n° 3, décembre 1861.

« Tous ces morceaux sont pleins d'éclat et à la fois de mélancolie, avec une légère teinte du scepticisme et de la désillusion qui faisaient déjà le fond du caractère, souvent morose, de mon ami.

« Les biographies relatives à Jacques Richard sont peu nombreuses et se bornent à un article publié par M. G. Isambert, aujourd'hui rédacteur en chef de la *République française*, dans le premier numéro du journal *le Mouvement* (décembre 1861), et à une étude de M. Auguste Diétrich sur l'homme et les œuvres. Ces dernières mériteraient certainement d'être réimprimées et réunies en un volume qui ne serait pas bien gros,

mais la famille de Jacques Richard s'est, paraît-il, toujours opposée à cette publication posthume.

« Quant à la pièce même relative à la mort du prince Jérôme, et que votre *Gazette* a eu la si heureuse pensée de remettre sous les yeux de ses lecteurs, elle n'est pas inédite en France, comme vous le supposez. Il est vrai qu'elle a été publiée pour la première fois chez nous dans les appendices d'un gros livre où elle est pour ainsi dire enfouie, livre que l'élévation de son prix a empêché de devenir populaire ; vous la trouverez au tome troisième de l'*Histoire du deuxième Empire*, de Taxile Delord, lequel n'a paru qu'après la chute même de l'Empire. »

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 4 — 28 février 1879

SOMMAIRE.

Lettres inédites de Vermorel. — Nous recevons d'un des amis de ce garçon de talent si malheureusement dévoyé par la Commune, pour la défense de laquelle il est mort, trois lettres pleines d'intérêt sur ses travaux littéraires. Ces lettres sont datées de 1861 et de 1862, alors que Vermorel était encore dans l'âge heureux de la

vingtième année, ce que ne fait guère supposer cependant le ton déjà dogmatique de ses idées et même de son style. Voici la première de ces lettres ; nous publierons successivement les deux autres dans nos prochains numéros.

A M. A... M...

Denicé [1], 28 septembre 1861.

Mon cher M...,

Que fait-on à Paris ?

Ici on dort, on dîne, on boit, et je crois, Dieu me pardonne, que j'engraisse.

Calme plat dans mon existence ; calme, et non point repos : ce n'est pas la solitude que j'envie, il y en a moins encore ici qu'à Paris, et avec point d'occupation, peu de temps pour travailler. Le tout est pris par les exigences de la table, du lit, de la sociabilité, de la famille, de la campagne..., que sais-je ?

Du reste, tout va pour le mieux chez moi, et je suis après édifier (*sic*) ma complète indépendance pour l'année prochaine, c'est-à-dire pour dans trois semaines : des meubles, un établissement définitif, la liberté de vivre et de chercher ma vie à ma guise. Non seulement on se rend à ce que je veux, mais, ce qui vaut mieux, *on veut ce que je veux*. Ma mère elle-même s'habitue presque à la prison, car obtenir de ma famille la liberté d'aller en prison, c'est le grand point, le reste viendra de lui-même.

Ainsi, ces quelques semaines ne sont point perdues ; d'au-

---

1. C'est dans ce village du département du Rhône que Vermorel naquit le 21 juin 1841.

tant plus que je n'ose pas dire ce que je fais, — mais je me prépare de l'ouvrage pour mon retour à Paris.

D'abord, j'ai presque trouvé une combinaison pour réparer la faillite de mon éditeur et faire une nouvelle édition de *Desperanza* [1], plus fructueuse que la première; d'après une lettre que je reçois de Paris, il est très possible que je m'arrange avec Lévy pour la réunion de mes articles de *la Jeune France* et de *la Jeunesse*, etc., etc., etc.

De plus, je prépare et je jette une brochure qui sera un appel au mouvement de la jeunesse. Cette brochure est nécessaire pour prendre l'initiative de ce qu'il y aura à faire l'année prochaine et dans la suite. L'enfance des civilisations, c'est l'action collective; leur développement doit être de dégager l'action individuelle. Voilà pourquoi, l'année prochaine, il faudra que tout le monde fasse des brochures pour continuer et développer le mouvement donné cette année par les journaux. Voilà pourquoi il est nécessaire que je fasse la première pour indiquer et déblayer la voie. Il y a fort à dire, le champ est beau; outre qu'il faut qu'à côté de la réclamation il y ait un petit mémorial des ignominies que le pouvoir et les gens de l'empereur ont fait cette année! A côté de la théorie, un petit peu de pratique. Mais tout cela n'avance guère, et puis on n'a pas la fièvre ici.

Chose plus singulière, je fais un roman. J'avais trouvé un sujet, un sujet que je traiterai avec plus d'amour que les autres : l'histoire d'un homme qui, dégoûté de toutes les réalités de la vie, n'a qu'une voie pour la supporter : se jeter dans des illusions. Mais il est de sang-froid, et les illusions ordinaires n'ont guère de prise sur lui; l'amour touche de trop près à la réalité, et vous savez que la réalité n'est pas

---

1. Roman de Vermorel qui parut au commencement de cette année 1861, à la Librairie Nouvelle, en un vol. in-12.

propre, pas plus au moral qu'au physique. Illusion pour illusion, il se jette dans celle de la recherche de la liberté, n'y croyant pas plus qu'il ne faut ; mais il faut bien faire quelque chose, et de toutes les occupations celle-là est peut-être sinon la moins vide, au moins la moins niaise, d'autant plus qu'il n'y a guère à craindre que l'on obtienne jamais la possession de sa maîtresse, et par conséquent que l'on en soit jamais dégoûté d'une manière trop positive. Le dénouement est Cayenne : c'est plus gai et moins banal qu'un mariage. L'inconvénient, c'est qu'il faut animer tout ceci par des événements, ce qui pour moi est une dure nécessité. Ça pourra s'appeler *Jacques Bérard*.

Mais quand j'ai pris la plume pour écrire ce roman, il m'en est venu un tout différent, et, ma foi ! j'ai trop de respect pour mon inspiration pour ne l'avoir pas accepté et ne m'être pas résigné à remettre de nouveau en scène une de *ces Dames* [1].

Celui-là n'est pas nouveau, du reste ; je ne sais si je vous ai lu un premier chapitre d'une nouvelle que j'appelais *Célia*, et qui avait pour but de montrer comment, en aimant une *fille*, on pouvait être amené tout naturellement à se marier... avec une cousine. Je viens d'écrire le deuxième, le troisième et le quatrième chapitre. Ici l'auteur est embarrassé et se demande s'il est réellement bien nécessaire de mettre des événements dans un roman. La nouvelle est à peu près faite ; il y a bien le lièvre, mais la sauce manque, les événements, et plus

1. Sous ce titre : *Ces Dames !* physionomies parisiennes, ornées de portraits photographiés, Vermorel avait publié, en 1860, chez Cournol (in-32), une brochure anonyme qui fit alors grand bruit dans le quartier latin. Par la suite, il regretta cette publication un peu scandaleuse, et il retira de la circulation tous les exemplaires non encore vendus.

il cherche, plus il se convainc qu'il lui faudra se résigner à n'en point mettre.

C'est là une absence qui peut paraître désagréable et surtout monotone aux lecteurs, mais il faudra bien que je m'y résigne.

C'est encore un peu *Desperanza*, mais avec plus de froideur, plus de raison surtout. J'ai plus de tendance, à l'heure qu'il est, à faire des boutades que des tartines, surtout en fait de femmes, et je crois que cela est moins lourd.

Du reste, j'écris la nouvelle à contre-cœur, m'abandonnant tout à fait aux hasards de l'inspiration, qui sont assez singuliers. C'est un effet de la campagne. J'aime mieux mon roman que ma brochure ; à Paris, ce sera tout le contraire.

Quand j'arriverai à Paris, il faudra que nous allions dîner et faire connaissance avec une espèce de restaurant table d'hôte, fréquenté par des *bohèmes de la haute*, des écuyères du Cirque et des reines de Bréda, — situé plus haut que les Champs-Élysées, à la barrière du Combat, si je ne me trompe. C'est assez curieux, assure-t-on ; en tout cas, j'ai un peu mis là la scène de mon roman, et j'ai laissé diverses pages en blanc que nous remplirons sur les lieux... *de visu*. Je compte sur vous pour m'escorter dans cette expédition, *fidus Achates*.

Est-ce que vous n'avez rien reçu pour moi de Fowler, le libraire anglais — *London Kavelling und London boarding, by Mayher*. — En tout cas, gardez-moi cela jusqu'à mon retour. Je ne pourrais pas m'en servir ici. En attendant, je traduis *Hiawatha*, du poète américain Longfellow ; mais c'est bien épique, et partant suffisamment ennuyeux. J'espérais mieux.

J'écrirais presque à T..., — tant la campagne fait songer aux amis, — malgré ma paresse d'écrire, si je ne craignais qu'il ait démenagé, comme il en avait l'intention. En tous cas, que cette lettre serve pour deux, et faites-lui mes amitiés ainsi qu'à T... Est-il toujours à Paris ? M... est-il revenu ? G...

a-t-il introduit quelque zist ou quelque zest dans sa grande ou dans sa petite circulation ? A-t-il un état général ? Que faites-vous de N... ?

Je serai à Paris du 10 au 12 octobre au plus tard. Portez-vous bien d'ici là, mon cher ami, et si vous avez du temps de reste, écrivez-moi.

A. VERMOREL,
A Denicé, par Villefranche (Rhône).

P.S. — Je vous serai reconnaissant, si vous passez rue Férou en vous promenant, de demander à mon concierge s'il a reçu un bon de *cinquante* francs par la poste, que je lui ai envoyé lundi, et remerciez Marpon de sa complaisance pour m'avoir envoyé *Bastiat*.

LETTRE INÉDITE DE M. THIERS. — Nous empruntons au dernier article que M. de Falloux vient de publier sur l'évêque d'Orléans, dans *le Correspondant*, une lettre des plus importantes de M. Thiers, lettre demeurée jusqu'à ce jour inédite. Elle ne porte pas de date, mais elle est, nous dit M. de Falloux, très postérieure à Sadowa, et a été écrite au moment de l'érection au square de la rue des Écoles de la statue de Voltaire, dont une souscription ouverte par *le Siècle* avait fait les frais (de 1868 à 1870). « A cette époque, dit M. de Falloux en reproduisant la lettre qui suit, ce qui me frappait surtout dans le langage de M. Thiers, c'est l'énergique flétrissure qu'il infligeait au matérialisme, et la franchise de ses convictions spiritualistes. M. Thiers, qui avait tant d'affinités avec Voltaire, défendait surtout ici l'homme qui a écrit :

. . . . . Non, je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'a point d'horloger.

A M. de Falloux.

Château de Franconville, par Luzarches
(Seine-et-Oise).

Mon cher confrère et excellent ami,

Je suis bien sensible à votre bon souvenir, et je vous remercie d'avance de tout ce que vous aurez dit dans *le Correspondant*[1] qui n'a pu m'arriver à la campagne, mais que je vais faire prendre chez moi à Paris. Aucun suffrage ne peut m'être plus précieux que le vôtre, et j'en recevrai toujours l'expression avec grande joie et grande gratitude.

Ici, au fond de forêts qui ne sont pas à moi, mais à une amie et proche parente de ma belle-mère, je continue entre Galilée, Descartes, Pascal et Newton (en bonne compagnie, comme vous voyez), je continue à regarder le drame shakespearien de notre temps. Que de gravité à la fois et de grotesque! J'en suis confondu, et j'en serais égayé si je n'en étais terrifié pour mon pauvre pays, descendu sans s'en apercevoir du premier rang au troisième, c'est-à-dire au dernier! Ou un duel à mort avec l'Europe, ou la résignation d'un homme épuisé renonçant au monde pour le cloître (ce qui est noble pour l'individu, mais pas pour les nations). Ou un duel à mort, ou un cloître, telle est l'alternative qu'on a préparée à la France, et j'avoue que je crains autant l'une que l'autre de ces alternatives! Tout pesé, je suis *actuellement* pour la paix. Mais que de douleurs patriotiques pour les gens qui, comme vous et moi,

1. Il s'agit ici d'un article de M. de Falloux sur l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

aiment au même degré la France, sa liberté, sa grandeur, toutes ces nobles choses qui composent les affections des honnêtes gens!

Et les intérêts moraux, que deviennent-ils au milieu de ce chaos? Voilà ce sot et vieil enfant de X,.. arrêté! Mais que fait cela au fond de la question? Rien ou presque rien. Que de difficultés presque insurmontables, et cela sur le terrain chargé de décombres! Entre nous, — bien entre nous, — je crains que notre excellent et éloquent ami l'évêque d'Orléans ne s'engage témérairement dans le procès à Voltaire. Le qualifier comme il l'a fait blesse un certain instinct français, instinct tout national qui s'attache à Voltaire comme à l'un des génies les plus nationaux, les plus caractéristiques de la France. Il faut prendre garde à cet instinct, et il faut songer aussi que Voltaire, si on savait s'en servir, est le plus puissant des auxiliaires contre le véritable ennemi du jour, le matérialisme grossier du congrès de Liège et de l'époque. C'est là l'ennemi le plus redoutable, et il y a dans le *Dictionnaire philosophique* des pages admirables de bon sens, de philosophie véritable, qui, citées à propos, embarrasseraient bien nos stupides panthéistes. Si, à mon âge, je suis plongé dans le grimoire algébrique, si je passe des journées et des nuits dans les laboratoires de chimie et de physique, c'est avec la conviction que le matérialisme est le vrai ennemi du temps, et qu'il faut le combattre avec ses propres armes, celles qu'il tire d'une fausse étude de la nature. Je crois qu'il serait bon aussi de le combattre avec les armes des génies qu'il aime à invoquer, lorsque ce sont des génies nationaux. Dans chaque homme il faut prendre le bon, et toute bonne cause a le droit de dire : Je prends mon bien où je le trouve. Or il y a dans Voltaire du parfait.

Si je vous fais ces remarques, — bien entre nous, je vous le répète (et je vous supplie qu'il en soit ainsi), — c'est que j'aperçois chez des gens excellents, dont le concours est indis-

pensable à la cause indissoluble de la liberté et de l'ordre, et qui répondent à la moyenne de tous les temps, de tous les pays, de tous les cultes, j'aperçois certains froissements, indices infaillibles qu'une *certaine mesure* est passée. Or soyez sûr que, dans la conduite des choses humaines, c'est un compas qu'il faut toujours avoir sous les yeux.

Trois grandes causes me sont à cœur : la liberté, le rang de la France dans le monde, les vraies croyances morales, sans lesquelles l'homme descend vers la brute. Je m'y consacre, et je suis d'avis qu'il faut augmenter au lieu de diminuer le nombre de leurs adeptes. Voilà mon petit et modeste prône digne de Gros-Jean ; mais Gros-Jean est un brave homme qui a du bon sens, je vous assure, et qui est bon à entendre.

Adieu, mon très cher ami ; mille amitiés vives, sincères et constantes.

A. THIERS.

NÉCROLOGIE. — *M. de Sacy.* — Cet éminent journaliste — car c'est surtout au journal même que M. de Sacy a dû sa haute notoriété littéraire — vient de mourir à l'âge de 78 ans. Il appartenait à la rédaction des *Débats* depuis 1828, et il était déjà célèbre comme écrivain avant d'avoir publié un seul ouvrage. « Je me rappelle, nous dit M. Schérer dans l'article qu'il a consacré à M. de Sacy dans *le Temps*, lui avoir entendu dire qu'il avait pendant vingt ans fourni les deux cinquièmes de la polémique quotidienne du *Journal des Débas*. Il y a là une lettre de lui à J. J. Ampère, dans laquelle, sollicitant le suffrage de son ami en faveur de sa candidature à l'Académie, il déclare qu'il a écrit autant que saint Thomas

d'Aquin et qu'il pourrait former de ses œuvres quelque chose comme trente volumes in-folio imprimés à deux colonnes. Cependant la politique n'avait jamais eu le pouvoir de lui faire entièrement oublier les lettres. C'était là son goût secret et sa vraie vocation. »

M. de Sacy avait d'ailleurs renoncé à la littérature politique après le coup d'État pour s'occuper dès lors exclusivement de travaux littéraires. Académicien en 1854, en remplacement de M. Jay, il fut appelé, en 1865, au Sénat, où on a pu dire justement qu'il représentait à lui seul toute la presse française. Comme bibliophile et comme annotateur, M. de Sacy a rendu d'incontestables services à notre littérature. Il aimait les livres, et les beaux livres, par-dessus tout, et un jour, à propos de la vente d'une bibliothèque, celle de Jules Janin, croyons-nous, il écrivit un article ému dont nous voulons conserver le passage suivant, qui s'applique si bien aujourd'hui à la bibliothèque même de M. de Sacy, laquelle, comme tant d'autres, également formées avec amour, sera dispersée peut-être au vent des enchères !...

« O mes chers livres! un jour viendra aussi où vous serez étalés sur une table de vente, où d'autres vous achèteront et vous posséderont, possesseurs moins dignes de vous peut-être que votre maître actuel! Ils sont bien à moi pourtant, ces livres : je les ai tous choisis un à un rassemblés à la sueur de mon front, et je les aime tant ! Il me semble que par un si long et si doux commerce ils

sont devenus comme une portion de mon âme! Mais quoi! rien n'est stable en ce monde, et c'est notre faute si nous n'avons pas appris de nos livres eux-mêmes à mettre au-dessus de tous les biens qui passent, et que le temps va nous emporter, le bien qui ne passe pas, l'immortelle beauté, la source infinie de toute science et de toute sagesse. »

M. de Sacy venait de donner d'intéressantes préfaces aux réimpressions des *Essais de Montaigne* et des *Lettres provinciales* de Pascal entreprises par la Librairie des Bibliophiles. Enfin il préparait, pour cette même librairie, une préface destinée à une nouvelle édition des *Contes des Mille et une Nuits*, qui avaient déjà plus d'une fois exercé sa plume.

Daumier. — Ce spirituel caricaturiste, qu'on a justement appelé « le Balzac du crayon », vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans. On a encore pu dire de lui qu'il avait été le Gavarni de son genre, comme Gavarni avait été le Daumier du sien. Tous deux ont été, en effet, de vrais philosophes qui ont exercé leur verve, souvent misanthropique, sur des sujets pris dans des milieux bien différents, mais qui semblaient se compléter mutuellement.

C'est surtout sous le règne de Louis-Philippe que le génie de Daumier s'est largement épanoui, soit par ses charges politiques, soit par cette immortelle série des

Robert Macaire, dont le point de départ avait été le drame célèbre qu'avait illustré Frédérick-Lemaître. Il a, d'ailleurs, touché à tous les genres, ainsi que le prouve son œuvre cataloguée dont voici les titres divers : *la Politique, la Magistrature, les Bourgeois, la Province, les Robert Macaire, les Bas bleus, les Enfants, Paris, Inventions, Villégiature, Théâtres, Artistes.* Tout cela est malheureusement dispersé, et on aurait bien de la peine à réunir aujourd'hui en un seul recueil tous ces innombrables sujets.

M. Champfleury a noté, dans sa belle *Histoire de la caricature moderne*, quelques-uns des plus curieux Robert Macaire de Daumier. Les citations suivantes suffiront comme spécimen du genre :

« Robert Macaire, ayant fondé une association charitable, dit à Bertrand :

« Nous faisons là de la morale en action. »

« Et comme Bertrand, toujours étonné, regarde son patron, toujours hardi dans ses conceptions :

« Oui, dit Macaire, de la morale en action... en « actions de 250 francs, bien entendu. »

« Un malade va trouver le docteur Macaire, qui donne des consultations gratuites :

« Ne plaisantez pas avec votre maladie, dit le docteur « en offrant deux bouteilles à son client. Venez me voir « souvent, ça ne vous ruinera pas, mes consultations

« sont gratuites... Vous me devez 20 francs pour ces « deux bouteilles. »

« Le malade paraissant inquiet de la dépense :

« On reprend le verre pour 10 centimes, » dit Macaire en le congédiant.

« Un autre jour, Bertrand remarque que son patron est préoccupé :

« Qu'as-tu donc, Macaire? Tu parais soucieux.

« — Oui, je suis contrarié... Ces diables d'action- « naires m'ont tant tracassé que je leur ai donné un « dividende.

« — Un vrai dividende?

« — Oui, je l'ai tout à fait donné.

« — Que comptes-tu faire?

« — Je vais tâcher de le reprendre. »

« Robert Macaire, qui a essayé de toutes les professions, devient préparateur au baccalauréat.

« Nous avons, dit-il à un jeune homme qui se pré- « sente, deux manières de vous faire recevoir. La pre- « mière, c'est de faire passer votre examen par un « autre; la seconde, c'est de vous le faire passer à « vous-même.

« — Je voudrais le passer moi-même...

« — Bien... savez-vous le grec?

« — Non.

« — Le latin?

« — Pas davantage.
« — Très-bien... Vous savez les mathématiques?
« — Pas le moins du monde.
« — Que savez-vous donc?
« — Rien du tout.
« — Mais vous avez 200 francs?
« — Certainement...
« — A merveille... Vous serez reçu jeudi prochain. »

Baudelaire a écrit, pour un médaillon d'Honoré Daumier par Michel Pascal, les vers suivants, qui sont, eux aussi, un véritable portrait :

Honoré Daumier.

Celui dont nous t'offrons l'image
Et dont l'art, subtil entre tous,
Nous enseigne à rire de nous,
Celui-là, lecteur, est un sage.

C'est un satirique, un moqueur;
Mais l'énergie avec laquelle
Il peint le mal et sa séquelle
Prouve la bonté de son cœur.

Son rire n'est pas la grimace
De Melmoth ou de Mephisto,
Sous la torche d'un Alecto
Qui les brûle, mais qui nous glace.

Leur rire, hélas! de la gaîté

N'est que la monstrueuse charge;
Le sien rayonne franc et large,
Comme un signe de sa bonté.

Bibliographie. — *Le Bric-à-brac de l'amour.* — Tel est le titre étrange d'un petit volume humoristique et coquet que vient de publier M. Octave Uzanne à la librairie Rouveyre, avec une lettre-préface de M. Barbey d'Aurévilly, et une eau-forte allégorique de Lalauze. Ce livre, dont les mères feront bien de ne pas permettre la lecture à leurs filles, c'est, dit M. d'Aurévilly, « un livre fringant et brûlant... C'est le livre de Chérubin, mais un Chérubin grandi, qui embrasserait encore Marceline, mais à qui le mollet a poussé et qui est devenu lieutenant, et qui sait? peut-être capitaine dans le régiment de l'amour! » Le fait est que dans ce livre, rempli d'aimables et libres fantaisies, il est question de tout ce qui a trait à l'amour, entrevu sous ses diverses faces et par ses grands et petits côtés. L'auteur nous y promène surtout dans les boudoirs et dans les alcôves; mais, s'il est souvent licencieux, il se montre aussi parfois philosophe. Sa philosophie, peu difficile d'ailleurs, il l'a résumée en plusieurs maximes, dont voici quelques-unes. La Rochefoucauld les eût désavouées à son époque, sans doute, mais il les eût peut-être signées s'il avait vécu de nos jours.

— Un homme de bon sens se garde bien de prendre

une maîtresse légitime, c'est-à-dire attitrée; il y a tant d'imbéciles qui en auront pour lui !

— La beauté conspire contre la vertu, que la laideur protège.

— L'argent est le nerf de la guerre : on voit bien que Mars entretient Vénus !

— Je conçois trois façons de comprendre la beauté : en dégustateur, en consommateur... en ivrogne.

— Le respect fait peur à l'amour, comme le pédant fait peur à l'écolier.

— Une femme qu'on a dû avoir est souvent plus aimable qu'une femme qu'on a eue.

— Il faut être bien habile pour distinguer une femme qui se livre d'une femme qui se donne.

— Il y a des femmes qui ont trop d'amoureux pour avoir un amant, tandis que d'autres ont trop d'amants pour avoir un amoureux.

— Les « filles » sont des saintes; elles exaucent les vœux de tout le monde.

— On ne prise jamais mieux l'amour à sa juste valeur que lorsqu'il est trompé, de même que l'on ne peut connaître la solidité réelle d'une maison qu'en y portant la pioche du démolisseur.

— L'infidélité de la femme est utile à l'homme lorsqu'il en souffre; s'il en pleure, il est sauvé. Les pleurs trempent un homme *qui est homme,* comme l'eau trempe l'acier qui est fort.

VARIA. — *Les Journaux en* 1878. — La librairie Brunox (successeur de Paul Daffis) vient de publier, pour 1878, son catalogue annuel des journaux qui paraissent à Paris. Les chiffres suivants sont curieux à conserver. L'auteur du catalogue, M. Victor Gébé, nous signale ce fait, que nous devons tout d'abord faire ressortir, c'est que de 1875 à 1877 le nombre des journaux politiques s'est accru dans une forte proportion, tandis qu'il est resté stationnaire de 1877 à 1879. En revanche, les journaux financiers, industriels et purement littéraires ont paru en plus grand nombre. L'auteur attribue ce mouvement des esprits à ce qu'il appelle justement la grande lutte pacifique de 1878 : l'Exposition universelle.

En somme, 1,190 feuilles quotidiennes, hebdomadaires, etc., se publient à Paris, dont 71 journaux religieux, 104 de jurisprudence et administration, 153 de commerce et finances, 23 de géographie et d'histoire, 139 de lecture récréative, 31 d'instruction, 90 de littérature, philologie et bibliographie, 18 de beaux-arts, 4 de photographie, 8 d'architecture, 15 de musique et 17 de théâtre, 70 de modes (dont 3 de coiffure), 134 de technologie et industries diverses, 80 de médecine et pharmacie, 48 de sciences, 29 d'art militaire et marine, 38 de sciences agricoles, 23 de sport et 27 divers.

Le nombre des journaux politiques quotidiens est de 49, celui des revues politiques de 14; enfin

11 publications périodiques ont été spécialement consacrées à l'Exposition universelle.

Ajoutons ici que, si nous ne faisons erreur, M. Gébé, l'auteur de l'ouvrage en question, n'est autre que Gustave Brunet, qui s'est construit un pseudonyme avec ses deux initiales G et B. C'est ainsi qu'il a déjà publié, avec M. Octave Delapierre, des ouvrages de bibliographie signés des frères *Gébéodé*, nom qui représente les initiales des deux collaborateurs (G, B, O, D).

La Marseillaise. — Une interpellation à la Chambre vient de remettre ce chant patriotique à l'ordre du jour. La musique de nos régiments le jouera désormais, le ministre l'a promis; mais cette fois, ainsi que la discussion l'a parfaitement établi, ce n'est pas le chant révolutionnaire qui a souvent accompagné d'horribles exécutions que nous entendrons. Le sens qu'on lui donne aujourd'hui est tout différent; il est d'ailleurs conforme aux intentions mêmes de son auteur, qui s'exprime ainsi sur cet « hymne des Marseillais » dans l'édition de ses œuvres complètes donnée par lui en 1825

« Je fis les paroles et l'air de ce chant à Strasbourg, dans la nuit qui suivit la proclamation de la guerre (fin d'avril 1792). Intitulé d'abord *Chant de l'armée du Rhin* [1],

1. Voici le titre exact de la première édition du chant dit communément *la Marseillaise*, tel qu'il figure sur la feuille imprimée, en

il parvint à Marseille par la voie d'un journal constitutionnel, rédigé sous les auspices de l'illustre et malheureux Dietrich. Lorsqu'il fit son explosion, quelques mois après, j'étais encore en Alsace, sous le poids d'une destitution encourue à Huningue pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août, et poursuivi par la proscription immédiate qui, l'année suivante, dès le commencement de la Terreur, me jeta dans les prisons de Robespierre, d'où je ne sortis qu'après le 9 thermidor. »

C'est donc le chant national cher à nos soldats, composé par un capitaine d'artillerie à Strasbourg pour l'armée du Rhin, c'est l'hymne patriotique qui conduisait nos armées à la frontière pour la défense du pays, dont on veut se souvenir aujourd'hui.

Généalogie de M. Gambetta. — Un avoué italien, M. Antonio Zanelli, dans une lettre adressée au journal *il Secolo,* de Milan, donne les renseignements suivants sur l'origine du nouveau président de la Chambre des députés :

« Je suis persuadé que vos lecteurs seront heureux de

mai 1792, à Strasbourg, par Ph. J. Daunbach, « imprimeur de la municipalité » : CHANT DE GUERRE POUR L'ARMÉE DU RHIN, *dédié au maréchal Luckner.* Il n'y a rien, comme on voit, de révolutionnaire dans ce titre, et d'ailleurs le roi régnait encore, nominalement il est vrai, en mai 1792.

connaître l'origine précise de M. Léon Gambetta, le nouveau président de l'Assemblée française. Voici les détails que je puis aujourd'hui leur offrir ; je les garantis authentiques.

« M. Léon Gambetta est fils de Joseph Gambetta. Son grand-père s'appelait Jean-Baptiste, et mourut en 1841 à Celle-Ligure (province de Gênes), sa ville natale, après avoir fait son testament, le 27 septembre de la même année, et l'avoir remis entre les mains de son notaire, Riagio Pescetto.

« Jean-Baptiste Gambetta laissa trois fils et deux filles : Joseph, Michel et Paul; Véronique, mariée à Antoine Molinari, et Thérèse, mariée à Sébastien Ghezzi, tous nés à Celle-Ligure.

« Joseph Gambetta vint s'installer avec son frère Michel à Cahors, et se livra au commerce. C'est là que se maria Joseph Gambetta et que vint au monde son fils *Léon*, qui depuis a visité souvent avec son père le pays natal de sa famille, où il possède encore aujourd'hui plusieurs immeubles. Paul Gambetta et Thérèse Gambetta-Ghezzi, frère et sœur de Joseph, habitent encore Celle-Ligure.

« Je puis garantir ces renseignements, parce qu'en ma qualité d'avoué j'ai représenté Joseph, Michel et Thérèse Gambetta devant la Cour de Savone lors du jugement pour le partage de l'héritage paternel. »

Un Goupillon historique. — La nomination de M. Grévy

comme président de la république a été l'occasion de remettre en circulation les anecdotes qui le concernent. En voici une dont *Paris-Journal* nous garantit l'authenticité :

« C'était aux premiers temps de l'Assemblée nationale. Des prières publiques avaient lieu à la chapelle de Versailles, en action de grâces de l'entrée des troupes à Paris. M. Grévy y vint comme président de l'Assemblée nationale, avec M. Thiers, chef du pouvoir exécutif. Les honneurs religieux furent rendus à l'entrée de la chapelle au président de la république ; Mgr l'évêque de Versailles lui présenta, selon le cérémonial, l'eau bénite au bout du goupillon. Peu accoutumé encore aux honneurs présidentiels et fort étranger aux choses de l'Église, M. Thiers, au lieu de prendre l'eau bénite, prit le goupillon, dont il se mit à asperger lestement l'évêque, son clergé et l'assistance : ce que voyant, les jeunes clercs qui accompagnaient le prélat ne purent s'empêcher de sourire à la figure des deux présidents, graves comme à la lecture d'une constitution. Cependant M. Thiers, qui se croyait à un enterrement, après s'être servi du goupillon, le passa à M. Grévy pour qu'il renouvelât la cérémonie; mais celui-ci comprit, aux sourires des voisins, que M. Thiers avait commis une bévue, et, ne sachant que faire à son tour du goupillon, il prit le parti de le dissimuler adroitement sous les pans de son habit.

« Sur le signal de l'évêque, le cortège se rend à l'autel, et les deux présidents viennent se placer aux fauteuils, M. Grévy tenant toujours caché de son mieux le malencontreux objet. Qu'en fit-il ?

« La cérémonie achevée, on chercha vainement le goupillon. Presque personne n'avait remarqué le mouvement de M. Grévy. Mais le lendemain, en rangeant les sièges, le sacristain découvrit enfin le fameux goupillon sous le fauteuil de M. Grévy, où celui-ci, de plus en plus embarrassé de l'instrument, avait fini par le cacher discrètement. »

L'Ancien Foyer de l'Odéon. — C'est du foyer de l'Odéon, sous l'Empire, qu'il s'agit dans le curieux article que nous reproduisons ci-après d'après le journal *le Voltaire* :

« Ah ! comme il était curieux, le foyer de l'Odéon, les soirs de grands succès ! Dès que l'entr'acte commençait, nous montions le grand escalier du péristyle pour voir de près les célébrités du feuilleton, qui tenaient leurs assises sur le grand palier à colonnes.

« A cette époque, les journaux n'étaient pas nombreux comme aujourd'hui, — et pour cause ; — de plus, dans chaque journal, un seul rédacteur avait le droit d'y parler des théâtres : c'était le feuilletoniste du lundi. La fièvre d'informations ne nous avait pas encore dévorés ; le compte rendu au pied levé n'était pas inventé, et le

public attendait patiemment une semaine que la critique eût publié sur les œuvres théâtrales un jugement longuement médité et fortement motivé.

« Nous avons changé tout cela : par un procédé inexpliqué, l'abonné, en ouvrant son journal le matin, lit la critique de la pièce qui s'est terminée dans la nuit ; mais, il faut le reconnaître, le feuilleton y a perdu en importance et en autorité. Aussi approuvons-nous ceux qui suivent les errements de l'ancienne école, qui était la bonne, celle où ont brillé d'un si vif éclat les Jules Janin, les Fiorentino, les Théophile Gautier, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus.

« Fiorentino, avec son masque italien assombri par ses cheveux éternellement noirs, se tenait appuyé contre le grand poêle du milieu ; autour de lui venaient se ranger fort timidement tous les jeunes débutants, auteurs et acteurs, qui avaient besoin de lui : car on lui savait la dent dure, et on essayait de l'attendrir par une cour platonique, ce qui ne suffisait pas toujours. Sur la banquette de droite on voyait s'échouer Jules Janin, la canne entre les jambes et le sourire goguenard aux lèvres ; il était entouré de la rédaction du *Journal des Débats*, à la tête de laquelle brillait Saint-Marc Girardin dans son habit noir légendaire. Là, le groupe était aussi politique que littéraire, et l'on y causait autant de la pièce que du dernier article à allusions de Prévost-Paradol ou de Rigault.

« En face, appuyés à la colonne d'angle comme les deux philosophes du tableau de Couture, se tenaient Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor, causant avec Théodore de Banville, que ses *Odes funambulesques* venaient de lancer dans la célébrité ; puis le cercle s'élargissait et ne tardaient pas à apparaître, suspendus aux lèvres du maître, Leconte de Lisle, Augier, Desnoyers, Champfleury et tant d'autres de talents si divers, mais unanimes dans leur admiration pour le grand poëte qui daignait descendre jusqu'au feuilleton du lundi. Puis, en dehors de ces trois groupes principaux, on apercevait çà et là l'Asiatique Méry, luttant de paradoxes avec le Parisien Roqueplan; Mürger, déjà malade, s'appuyant sur le bras de Barrière ; Lambert Thiboust, courant de droite et de gauche, lançant à chacun les fusées de sa belle humeur ; enfin, on distinguait dans la foule un tout jeune homme à l'œil malin, perpétuellement en mouvement, accostant celui-ci, celui-là, disant un bon mot ou une méchanceté, et fuyant sans attendre la réplique : c'était Edmond About, qui n'était encore que Valentin de Quevilly, de même que son éternel acolyte, à la démarche beaucoup moins pétulante, n'était que Francisque de Suttière, chrysalide qui devait donner naissance au brillant papillon Francisque Sarcey. »

Une Lettre rectificative. — Nous recevons de notre con-

frère Victor Fournel la lettre suivante, relative à un article de notre dernier numéro sur Berryer et Bossuet. Nous avions emprunté textuellement cet article, avec le commentaire qui l'accompagne, à un de nos confrères des grands journaux : c'est là notre seule excuse.

En vous remerciant de l'aimable mention que vous m'accordez dans le dernier numéro de la *Gazette anecdotique*, voulez-vous me permettre d'ajouter que l'anecdote sur Berryer et Bossuet, que vous citez à la page 88 comme extraite du discours de Me Nicolet, ne se trouve pas du tout dans ce discours, comme il vous sera facile de vous en assurer, mais qu'elle est empruntée *textuellement* à une chronique de votre serviteur Bernadille (*Français* du 24 janvier, 3e page, 1re colonne). Je ne m'explique pas trop par suite de quelle confusion cette anecdote, que je n'ai prise à personne, que je tiens d'un ami de Berryer, que j'avais déjà racontée en termes un peu différents, au moment de sa mort, dans mon courrier du *Journal de Bruxelles*, et qui ne se trouve pas ailleurs à ma connaissance, peut avoir été transférée à Me Nicolet, qui n'en a pas soufflé mot. J'attache assurément fort peu d'importance à un si petit fait, et ne vous adresse cette rectification, monsieur et cher confrère, que parce que vous êtes un esprit exact, et pour vous donner un exemple, curieux dans sa petitesse, des singulières transformations et pérégrinations que de journal en journal peut subir la citation d'un écrivain, et dont, en ce qui concerne des extraits de mes chroniques, j'ai déjà recueilli plus de trente exemples semblables à celui-ci.

La confusion que je vous signale vient probablement de ce que, dans le passage de ma chronique où je cite cette anecdote, je rappelle d'abord le rapprochement fait par Me Nicolet entre Bossuet et Berryer.

A la liste des biographies de Jacques Richard, vous pou-

vez ajouter la notice importante que lui a consacrée le *Grand Dictionnaire* de Larousse : on y trouve en grande partie sa pièce au *Prince Jérôme* et des extraits de *Spartacus* et de *la Mort de Caton*.

VARIÉTÉS

Nous publierons encore deux morceaux de poésie de Jacques Richard ; aujourd'hui nous donnerons une importante pièce de vers adressée à Victor Hugo, proscrit, par le jeune poète, encore sur les bancs du collège, et qui n'a jamais été imprimée en France, au moins intégralement, ainsi que nous l'assure M. Jules Claretie, qui nous en communique la copie. Un ami de J. Richard, M. Alfred M..., à qui notre *Gazette* doit déjà d'intéressants envois, va encore plus loin en nous confirmant cette assertion de notre confrère : « Je connais, nous dit-il, et j'ai lu ou entendu lire toutes les poésies de Richard, et je crois pouvoir vous affirmer que les vers à Victor Hugo sont complètement inédits. » Cette reproduction est donc une curiosité d'un véritable intérêt littéraire, et cela d'autant mieux que le projet de réimpression des œuvres de Richard, qu'un de nos confrères, M. Jacques Grancey,

voulait entreprendre, est aujourd'hui abandonné. Enfin, nous donnerons, dans notre prochain numéro, une dernière pièce adressée à Mlle Pierson.

GUERNESEY

A Victor Hugo proscrit.

Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie.
V. H.

Guernesey! Guernesey! rocher blanchi d'écume
Qui de loin, grave et morne, apparaît dans la brume
Au rêveur soucieux;
Roc que le Seigneur a jeté sur un abîme
Comme une station pour lui... l'homme sublime,
Du brouillard à l'azur et de la terre aux cieux.

Puisque Dieu, roc muet, voulut qu'en votre enceinte
La poésie en fleur, la proscription sainte,
Cherchassent un abri,
Pour que le vent du moins à son âme attendrie,
Comme un doux souvenir des jours de la patrie,
Pût parfois en passant jeter son nom chéri;

Pour que de temps en temps le beau soleil de France
Allât dorer son front d'un rayon d'espérance,
Que, voyant à ses pieds l'Océan endormi,
Au milieu des baisers de l'onde et de la rive,

Il entendît gémir comme une voix plaintive
L'adieu de quelque ami.

Sois fier, sombre rocher, de ton ombre splendide !
Sois fier des cris impurs, de l'insulte livide
Du pieux pharisien !
Entre tous les grands noms que proclame la terre,
Que le culte du peuple entoure avec mystère,
Le plus grand, c'est le tien !

Guernesey, c'est l'autel où la noble victime
Offre de son grand cœur l'holocauste sublime,
Où, doux et résigné,
Le poète rayonne en la nuit où nous sommes,
Où contemplant le ciel, la nature, les hommes,
Il nous plaint, tout pensif, de l'avoir dédaigné !

Guernesey, c'est l'exil, c'est l'outrage et la haine,
C'est le bûcher de Rouen, c'est l'âpre Sainte-Hélène,
Où l'aigle agonisant faisait trembler les rois ;
C'est l'îlot que la brume entoure d'un suaire ;
C'est le saint Golgotha, c'est l'auguste calvaire ;
Guernesey, c'est la croix !

S'il n'avait point gémi des troubles de nos villes,
Si, pour calmer enfin nos discordes civiles,
Il n'avait point quitté son lumineux chemin,
Il pourrait vivre au sein de sa chère famille,
Aller pleurer en paix au tombeau de sa fille,
La tristesse dans l'âme et des fleurs dans la main.

Mais non : il a voulu combattre avec ses pères ;
Il a voulu guider nos fureurs populaires.
En efforts impuissants son cœur s'est consumé,
Et maintenant, hélas! vers l'abîme il se penche,
Et l'espérance au loin, comme une voile blanche,
S'efface ! Il est proscrit pour avoir trop aimé.

Ainsi bonheur, ainsi patrie,
En silence il a tout quitté.
Dans notre mémoire attendrie
Son souvenir est seul resté.
L'espoir, doux oiseau de passage,
S'est enfui vers une autre plage
Par delà l'horizon obscur.
Il n'est plus de joie en son âme,
En son cœur il n'est plus de flamme,
En son ciel il n'est plus d'azur.

Quoi ! votre main était remplie
De lumière et de vérités !
Dans l'ombre de notre folie
Vous faisiez luire vos clartés !
Sur votre lyre fatidique,
Pareil à l'Apollon antique,
Vous prophétisiez l'avenir !...
De ces projets si près d'éclore,
De cette rayonnante aurore,
Que reste-t-il? Un souvenir !

Ah ! de cette foule enivrée

Acclamant votre nom vainqueur,
Buvant la parole inspirée
Qui venait féconder son cœur,
De cette fiévreuse jeunesse,
De ces transports pleins d'allégresse,
Que reste-t-il? que reste-t-il?
Un proscrit dont la lèvre ardente
Presse la coupe où but le Dante :
La coupe amère de l'exil.
. . . .
Multitude ingrate et muette,
Sans regrets tu l'as vu partir!
Il joint au laurier du poète
La palme verte du martyr.

Malgré leur bruit, malgré leur haine,
Oh! les envieux sont petits.
Silence à l'insulte hautaine!
Silence aux clameurs des partis!
A la perfide calomnie,
Qui va semant l'ignominie!
A la rampante ambition!
Dieu prononcera la sentence;
Mais maintenant faites silence,
Respect à la proscription!

Respect, respect au saint prophète!
Son nom dans nos cœurs est inscrit.
Oh! des fleurs pour le grand poète,
Des larmes pour le grand proscrit!

Dans son impétueux délire,
On entend vibrer sur sa lyre
La voix grave de l'infini,
Et l'éternité, radieuse,
Couronne d'une main pieuse
Le front incliné du banni.

Va, rêveur, suis ta route ! Il est encore en France,
Il est encor des cœurs qui palpitent pour toi,
Il est encor des cœurs qui souffrent ta souffrance,
Des cœurs qui conservent ta foi.
L'auréole des saints brillera sur ta tête ;
Les plus grands ici-bas sont les plus désolés.
Va, marche jusqu'au bout ! Loin de notre poète,
C'est nous qui sommes exilés.

S'il est au paradis un ange qui console,
Qu'il veille à tes côtés, ô vaincu triomphant !
Et vous, et vous, Seigneur, écoutez ma parole,
Écoutez la voix d'un enfant.
Seigneur, vous le savez, j'aspire à vous connaître ;
Toujours des affligés mon âme fut la sœur ;
J'ai du respect pour vous, du mépris pour les traîtres,
De la haine pour l'oppresseur.

Seigneur, écoutez-le, quand il se désespère
De voir son doux passé perdu, sacrifié ;
Prenez pitié de lui, prenez pitié d'un père,
Père du grand crucifié !
Ce qu'il regrette, hélas ! ce n'est pas la fortune,

Les applaudissements, les triomphes, les cris ;
Ce n'est pas la clameur de la foule importune,
Ce n'est pas l'oublieux Paris !

Non, quand son œil voilé dans les larmes se noie,
Quand son cœur à l'écart se déchire en lambeaux,
Ce qu'il regrette, hélas ! c'est l'âpre et douce joie
D'aller pleurer sur les tombeaux ;
C'est cette pierre chaste et de mousse couverte,
Où venait tous les ans s'épancher sa douleur,
Au pied du coteau vert ; c'est la tombe humble et verte,
La chaste tombe de Harfleur !

O vaincu rayonnant ! ô sublime rebelle !
Si ton pied se déchire aux ronces du chemin,
Lève les yeux là-haut : ta cause est noble et belle !
C'est la cause du genre humain.
Lève les yeux là-haut : après les noirs orages,
Le proscrit face à face y voit la vérité.
Tu marches à travers la haine et les outrages,
Mais c'est à l'immortalité !

Jacques RICHARD.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 5 — 15 MARS 1879

SOMMAIRE.

HISTOIRE D'UNE CHANSON. — Tout le monde la connaît, cette chanson! Elle a été, elle est encore populaire dans tout le quartier de la rive gauche, aux alentours de l'Odéon et des Écoles de médecine et de droit : *Non, il n'est plus, mon vieux quartier latin!* Chanson

très inspirée, suffisamment poétique, et que nous avons tous chantée, dans notre jeunesse d'étudiant, sur l'air fameux *T'en souviens-tu?...* Mais de qui était cette chanson? Aucun de nous, aucun de ceux qui l'ont chantée n'aurait pu le dire à coup sûr. Or, à propos de son origine, *le Figaro* vient d'exhumer d'un journal depuis longtemps disparu, et qui fut fondé et dirigé par Jules Vallès en 1867, *la Rue,* une lettre des plus curieuses adressée à ce journal par un homme qui ne prévoyait certainement pas ce jour-là ses grandeurs futures : M. Charles Lepère, aujourd'hui ministre de l'intérieur.

Cette lettre, qui constitue un petit document intéressant pour notre histoire littéraire, — car la susdite chanson est assez jolie pour être destinée à vivre de longues années, — a trop d'étendue pour que nous la reproduisions intégralement ici; mais nous avons tenu à en donner les parties essentielles :

« Hélas! oui, Monsieur, c'est moi qui suis l'auteur de la chanson du *Vieux Quartier Latin,* et c'est vous dire qu'il y a vingt ans j'étais jeune! Je ne suis pas de ceux qui, ne pouvant plus l'être, veulent ne l'avoir jamais été. En vous confessant ce péché de jeunesse, je ne fais même aucune difficulté de vous avouer que je l'ai commis à la suite d'une de ces soirées du quartier Latin que de mon temps on appelait des *noces*, et dont on n'a jamais été tenté de dire que *la mère sans danger...,* etc.

« ...Le lendemain, mes amis, qui conservaient un vague souvenir de mes couplets, m'engagèrent à les retoucher et à les faire suivre de quelques autres. Je repassais alors mon second examen de droit, que j'avais, quatre mois avant, subi avec un succès négatif; je m'étais volontairement mis aux arrêts dans une petite chambre que j'occupais alors en face du passage du Commerce, à l'entresol du nº 78 de la rue Saint-André-des-Arts. Là, quand le Code de procédure me sortait par les yeux, j'allumais une pipe et j'écrivais, tant bien que mal, un nouveau couplet. J'en commis douze. C'est ainsi que je perpétrai cette chanson, qui, dans ma pensée, ne devait pas sortir du cercle de ma camaraderie, mais que bientôt j'entendis chanter dans les rues du quartier. Je n'en réclamai ni n'en désavouai la paternité, la chose me paraissant sans aucune espèce d'intérêt.

« Je ne m'inquiétai oncques depuis de cette *œuvre*, que je vis un beau jour à l'étalage d'un marchand de chansons, éditée par un sieur *Choux*, avec quelques corrections plus ou moins malheureuses. Je n'avais jamais eu la prétention de faire une œuvre littéraire; mais, telle qu'elle était imprimée, la chanson du *Vieux Quartier Latin* était moins que jamais de nature à flatter l'amour-propre de son auteur.

« A quelque temps de là, il parut un petit volume sous le titre : *Chants et chansons de la Bohème*. J'y re-

trouvai ma chanson, ou du moins sept à huit couplets de ma chanson. Les corrections étaient plus intelligentes que celles du sieur Choux, et mon couplet final était remplacé par un couplet tout nouveau, fort bien tourné, et suivi de la signature *Antonio Watripon.* Je supposai que ce dernier couplet valait à lui seul tous ceux qui le précédaient, et que je devais me tenir pour honoré de voir, grâce à lui, mes pauvres rimes au soleil de la publicité sous le nom d'un homme de lettres! Je savourai silencieusement ma petite gloire pseudonyme.

« J'avais depuis longtemps oublié et ma chanson, et M. Choux, et M. Watripon, quand, il y a deux ou trois ans, je lus dans le *Droit* le compte rendu d'un procès en contrefaçon entre l'éditeur de M. Choux et l'éditeur de M. Watripon. Ces messieurs plaidaient sur la propriété de ma chanson. Chaque éditeur avait cité *son auteur* comme témoin; chacun d'eux déclara, sous la foi du serment qu'il était le seul auteur du *Vieux Quartier Latin.* Je crois cependant que M. Choux fut moins affirmatif que M. Watripon, qui alla jusqu'à préciser, comme date de *sa* chanson, l'année 1845. Il faut croire que Watripon avait fini par se figurer que la chanson était tout entière de lui, car assurément Watripon a fait de meilleurs vers que ceux qu'il m'a fait l'honneur de signer de son nom.

« Le compte rendu du procès Choux-Watripon a fait quelque sensation à Auxerre, où l'on n'ignorait pas de

qui était véritablement *le Vieux Quartier Latin*. Quelques-uns de mes amis prenaient la chose assez au sérieux pour me pousser à une intervention judiciaire, ou tout au moins à une réclamation par la voie des journaux. La chose en eût valu la peine que je me serais bien gardé de le faire.

« ... Tout ne finit pas par des chansons. De ceux de nos amis d'autrefois qui pourraient encore me servir de témoins, les uns sont magistrats de l'ordre judiciaire, les autres de l'ordre administratif, tous cravatés de blanc et peu curieux, sans doute, de répondre à l'appel que je pourrais faire à leur souvenir sur un sujet qui manque de gravité. Je me contente de la satisfaction que m'a donnée le jugement du tribunal de la Seine dans l'affaire Choux-Watripon. Les juges, qui ne sont pas aussi myopes que nous autres avocats voulons bien le dire quand nous perdons nos procès, les juges de Paris y ont vu clair : ils ont décidé que la propriété du *Vieux Quartier Latin* était une propriété incertaine, et les deux pères adoptifs de ma chanson en ont été pour leurs frais de serment ! »

Lettres inédites de Vermorel. — Nous continuons la publication de ces lettres, dont la première a paru dans notre dernier numéro. Dans celle qui suit, Vermorel expose d'une manière bien curieuse ses théories personnelles en fait d'art purement dramatique.

A. M. A... M...

Prison des Madelonnettes, 11 janvier 1862.

Mon cher ami, dans le doute, le sage s'abstiendrait. Moi, plus téméraire, je vous écris, espérant que cette lettre vous arrivera bien toujours quelque part et quelque jour, soit qu'on vous l'envoie à F..., soit que vous la trouviez à votre retour à Paris, soit même ce dont, au fond, je me flatte, que vous n'ayez pas quitté Paris.

Le lieu où je suis est peu propice au travail; mais enfin, sentant de plus en plus le besoin d'être fort et surtout de le paraître, je travaille quand même, mais je me prépare surtout à travailler quand je serai en liberté. J'ai bien mon roman, mais cela ne me satisfait nullement. Toute réflexion faite, j'ai bien envie d'intituler cela *les Amours vulgaires*[1], et de faire deux ou trois nouvelles pour compléter le volume, *Célia* restant la pièce capitale. Mais ce ne sera après tout qu'une œuvre assez pauvre, assez médiocre, incapable même d'étayer une réputation quelconque, à plus forte raison d'en établir une. Je compte davantage sur mes *Contes*, auxquels je travaille un peu ; je viens d'en ébaucher un, et je vais l'achever pour ensuite me mettre à *l'Homme qui a vendu sa mort*. Mais il faut au moins un an avant d'en avoir fait assez pour pouvoir les réunir, car une qualité essentielle, c'est la brièveté.

L'annonce que me fait N... des bonnes dispositions de la Rounat m'a stimulé. Il y a longtemps que je vous le disais, tout l'avenir est au théâtre. Mais ici encore il faut débuter par une œuvre nécessairement forte, dont le fond soutienne les irrégularités de la forme. Au théâtre, la première œuvre surtout doit être une bataille, non une calme et sereine démon-

1. Ce volume a paru l'année suivante à la Librairie Nouvelle (in-12).

stration. C'est un fort à enlever d'assaut, et il faut des bombes, du canon, de la mitraille : éblouir ceux qu'on ne peut persuader. Il n'est rien de pire pour débuter qu'un succès d'estime ; c'est un linceul à enterrer les morts. Ma première pièce, celle que vous savez, est trop simple, trop difficile à réussir, et même, réussie, ne frapperait pas assez la foule peut-être. Je cherche un large cadre, qui soit toute une ère et tout un monde, dans lequel on puisse faire mugir tous les orages qui grondent dans nos âmes : la passion, l'ambition, la soif insatiable de la vie, et aussi l'amertume et la vanité de la vie, quelque chose qu'il faut improviser tout d'un trait, avec furie, sans craindre l'effort, ne redoutant que la faiblesse, et qui rende le spectateur haletant ; qui puisse être démoli seulement par la lente et froide critique, — il n'y a que les œuvres vraiment fortes qui sont solides, — mais qui emporte d'assaut la première soirée : une trombe de passion ! Je crois avoir trouvé ; en tout cas, je veux m'y mettre tout entier. Cela pourra être factice, mais il faudra que cela soit ; et ce sera une tâche que je m'imposerai, et j'irai, j'irai toujours, me relevant à chaque faux pas, sans m'arrêter, dussé-je succomber en route. Quand l'inspiration manquera, la volonté sera là. C'est l'affaire de trois ou quatre mois, mais il faut que cela soit. Qu'en pensez-vous ? Ce sera au moins une suprême tentative. Il faut connaître sa force une fois pour toutes, ne fût-ce que pour sentir son impuissance. Et puis, c'est l'heure ou jamais. « Il faut débuter plusieurs fois », disait fort justement Malot, l'autre jour. Le moment est venu de mon second début et il faut que celui-là emporte la situation. Ce n'est qu'à cette condition que je puis faire les *Amours vulgaires* ; car sans cela ils me tueraient, ou du moins ils me repousseraient dans un monde humide d'éternelle végétation. Je vous ajourne à un an, au plus tard. Nous verrons ensuite. En même temps, j'étudierai Schiller, cela me soutiendra.

N'enviez pas ma prison cependant, ami : ce n'est pas la so-

titude, pas plus que la liberté, et les deux sont indispensables pour travailler. Sans doute Balzac était un fort bougre. Mais il nous faut prendre des résolutions et être forts, nous aussi; travailler solitaires, avec une réunion toutes les semaines pour nous encourager et échanger quelques idées.

J'écris à A... et à R... Écrivez-moi. J'ai écrit aussi à T..., et j'écris à N... Croyez-moi votre ami, qui aurait bien envie de vous donner une bonne poignée de main.

Auguste VERMOREL.

LETTRES D'ALBERT GLATIGNY. — Tout le monde a connu, au moins de nom et de réputation, ce poète de talent, qui fut aussi comédien, mais comédien des plus médiocres, et qui est mort en 1873, à la suite de privations de toutes sortes et dans une effroyable misère. Un de ses amis, M. Kahn, vient de nous donner la biographie complète de ce véritable bohème de lettres, qui avait cependant écrit de si jolies choses! Cette biographie intéressante est signée par M. Kahn du pseudonyme *Job Lazare*, double allusion sans doute à l'état de pénurie misérable au milieu de laquelle avait toujours vécu et s'était débattu le pauvre Glatigny.

En rendant compte de cette biographie dans son feuilleton de *la Presse*, M. Jules Claretie reproduit quelques curieux fragments de lettres à lui adressées par Glatigny, et qui n'avaient pas encore été publiées. Voici ces extraits, qui se rapportent à la carrière de Glatigny, aussi bien littéraire qu'artistique, et qui contiennent de

bien tristes révélations sur les déboires et les désillusions de cette existence pénible, remplie de luttes inutiles et en somme manquée :

« Dans une lettre du 27 mars 1872, il m'écrit :

... Je travaille à une comédie en trois actes, en vers. *Briacier* moisit toujours au Théâtre-Français, attendant qu'on le renvoie de l'antichambre, où il s'ennuie.

« Du 21 janvier 1872 :

... Je souffre toujours, grâce à ce maudit temps ! Mon four du *Bois* n'a pas payé les frais de courses et de copie. A-t-on besoin d'un garçon de bureau dans votre journal ? Proposez-moi. Quelle bêtise j'ai faite en quittant le théâtre ! Pardonnez-moi la tristesse de cette lettre. Il fait sombre, il pleut, et je souffre d'une manière atroce.

« Avant ces lettres, d'autres lettres encore m'arrivaient, plaintives :

Après avoir été obligé de *traîner* mon directeur devant les tribunaux pour contraindre cet être bizarre à me payer, j'ai lâché le théâtre comme comédien, et je vais parcourir la France à la manière des anciens trouvères et essayer de vivre au moyen de la poésie lyrique. En termes moins ambitieux, je donne des séances d'improvisation. Amour-propre à part, j'exécute de vrais tours de force comme rapidité. Ce n'est pas tout à fait la *Légende des Siècles* que j'improvise, mais c'est convenable. Tâchez de parler de ces séances à droite et à gauche : ça me fera un bien énorme dans les villes où j'irai. Il y a champ, étendez-vous, si vous voulez, sur les agréments de ma maigreur, que fait ressortir l'habit noir obligé.

« Et encore :

... J'aurais déjà votre livre si un pauvre comédien engagé dans un théâtre dont le directeur est dentiste et porte en compte les dents qu'il arrache violemment à ses pensionnaires, mal pensionnés, pouvait dépenser trois francs pour acheter un tome.

« Ailleurs, Glatigny espère :

Vacquerie me parle d'une place au *Rappel;* mais, hélas ! il faudrait être à Paris, et pour cela il faut une passe. Le voyage est au-dessus des proportions d'une bourse humaine. Je vais, au moyen de quelques sous que j'attends cette semaine, aller à Lyon à pied. Là je pourrai donner quelques séances qui me renverront à Paris.

« Une autre fois, c'est un désastre de sa vie de comédien qu'il me raconte :

... Vous enregistrez un succès apocryphe de moi le lendemain d'un jour où j'ai été sifflé. Je jouais le Scapin des *Fourberies de Nérine* à Louvain, et l'exaspération des étudiants de cette université s'est montrée telle qu'au baisser du rideau l'un d'eux m'a appelé *jésuite!* Je ne sais pas en quoi le costume rayé de Scapin peut rappeler la robe de la Compagnie de Jésus : je constate le fait. Je vous envoie mon engagement de Tournay, où vous pourrez trouver quelques bizarreries. Je suis à Lille, par suite d'une débâcle arrivée au théâtre de Tournay. J'ai perdu la moitié d'un mois, ce qui est raide : aussi je suis dans un état de pauvreté corsé.

Les Attaques nocturnes. — Elles étaient devenues, depuis quelque temps, un peu plus fréquentes que de

coutume, et elles ont été une bonne fortune pour les journaux, à qui elles ont fourni de la copie pendant une quinzaine de jours. On a fait là-dessus de très sérieux articles, concluant tous, par des motifs différents, à la nécessité de réformes radicales dans l'administration de la police. On n'a rien réformé du tout, et le fleuve des attaques nocturnes est rentré dans son lit : il a suffi de deux ou trois personnes qui ont fait feu sur leurs agresseurs pour faire réfléchir les rôdeurs de nuit aux inconvénients du métier.

A propos de ces attaques, et du règlement de police qui défend de porter des armes sans autorisation, M. Clément Caraguel vient de raconter l'anecdote suivante dans la *Revue politique et littéraire :*

« Je me souviens d'un fait encore plus extraordinaire, et dont les journaux s'égayèrent beaucoup il y a une vingtaine d'années. Un monsieur fut arrêté vers minuit par un voleur, dans le haut du faubourg du Temple, tout près du canal. Il tira tranquillement un pistolet de sa poche, força son homme à marcher devant lui et le conduisit au poste de police le plus voisin.

Justement un officier de paix faisait sa ronde en ce moment. Le monsieur raconta son histoire tout au long. L'officier de paix, après l'avoir écouté froidement :

« Voilà qui est bien, lui dit-il ; mais avez-vous l'autorisation de porter des armes ?

— Non, Monsieur.

— En ce cas, vous êtes en contravention, et je vous dresse procès-verbal.

— Mais, répondit le monsieur, sans cette arme dont j'étais muni, j'aurais été probablement assassiné.

— C'est possible; que voulez-vous? il y a une ordonnance de police, elle doit être exécutée. »

C'était pourtant le cas, ou jamais, de laisser dormir cette fameuse ordonnance.

« Soit, reprit le monsieur; mais est-il interdit de porter des armes hors de service?

— Non, assurément.

— Eh bien, regardez mon pistolet; il n'a pas de chien: je m'étais chargé, pour obliger un ami, de le porter chez un armurier.

— Ah! si je l'avais su! » s'écria avec un rugissement le bandit en se débattant entre les mains des sergents de ville.

L'officier de paix était consterné : son procès-verbal lui échappait. »

La Réclame et les Annonces. — Il paraît que les anciens pratiquaient aussi bien que nous la réclame, et que le système des annonces n'a pas une origine beaucoup plus moderne qu'un grand nombre d'autres inventions que nous pouvions croire nées d'hier. Voici, à ce sujet, un curieux extrait d'un article de *la Liberté* :

« Nous autres modernes, nous croyons avoir tout

inventé : c'est un tort; nous n'avons même pas inventé le chèque et le billet de banque : on a découvert dans les ruines de Ninive des briques qui portaient en caractères cunéiformes des billets à ordre et des lettres de crédit. *Nil sub sole novum!* Eh bien! l'annonce, la réclame, ne sont pas nouvelles. Nous nous souvenons avoir lu dans les rues de Pompéi les inscriptions les plus variées pour avertir le public des bons endroits :

Si vis potare nectare melius
Ad Hirtium Pansam
Festivissimum omnium cauponum
Matura;

ce qui, traduit en français, dit exacetment : « Si vous voulez boire un vin meilleur que du nectar, adressez-vous vite à Hirtius Pansa, le plus joyeux de tous les taverniers! » Comme cette réclame, pour être âgée de deux mille ans, est encore jeune et souriante! Ne vous semble-t-il pas voir ce brave Hirtius devant sa boutique? A coup sûr, il buvait son fonds avec sa clientèle, et on se l'imagine volontiers très pansu, ce Pansa!

« Quand atteindrons-nous à la hauteur de nos voisins d'outre-Manche? Voilà des gens qui comprennent l'annonce!

« Ouvrez le *Times*. Quel que soit l'objet dont vous avez besoin, vous n'avez qu'à parcourir ses colonnes compactes, et à la rubrique convenue vous trouvez plutôt

mille adresses que cent. Quel est l'Anglais qui n'a pas mis une annonce dans le *Times?* Qu'on nous montre ce phénomène! L'Anglais met tout dans les annonces : non seulement il prévient le public de la mise en vente de ses produits, de l'agrandissement de ses magasins, de ses intentions d'avenir, de ses idées commerciales et industrielles ; mais il met aux annonces les naissances, les mariages, les décès de sa famille; il invite à dîner, il communique, par le moyen du journal, avec ses plus lointains amis. Un Anglais qui prend le thé avec sa famille au haut de l'Himalaya n'est pas étonné, en déployant le *Times* d'il y a trois mois, de trouver des nouvelles de ses amis et de ses parents. »

« Les Américains ont encore poussé plus loin le système de la réclame et de l'annonce : ils s'en servent même dans les circonstances de la vie où l'annonce semblerait devoir le moins se montrer, témoin la suivante que nous empruntons au journal *the Sun :*

J'ai l'honneur de faire part à mes amis et connaissances qu'hier la mort m'a enlevé ma chère femme au moment même où elle m'a rempli de joie par la naissance d'un gros garçon, pour lequel je cherche une bonne nourrice, jusqu'à ce que je réussisse à trouver comme compagne de ma vie une dame aimable, riche, capable de diriger provisoirement mon commerce de lingerie très renommé, où toutes les commandes sont exécutées au mieux dans l'espace de douze heures. J'ai l'intention d'engager une directrice expérimentée, aux appointements de 260 dollars par an, dès que la *vente à tout prix* que

je fais en ce moment sera terminée, et que mes magasins seront transférés dans la Grande-Rue, n° 11, où je pourrai céder un étage à raison de 500 dollars.

Bibliographie. — *La Pitié suprême.* — Tel est le titre du dernier ouvrage de Victor Hugo, poème un peu mystique et nuageux, mais d'une philosophie très élevée, et qui, à l'encontre de ce que son titre et le moment où il a paru auraient pu faire supposer, s'adresse non aux amnistiés, mais aux « amnistieurs ». Ce ne sont pas les humbles, cette fois, dont Victor Hugo vient plaider les droits : ce qu'il demande aujourd'hui, c'est la pitié suprême pour les bourreaux. On voit que c'est l'inverse des thèses humanitaires généralement soutenues et développées par l'illustre poète. Les bourreaux sont ici les rois de tous les temps et de tous les pays, que l'auteur de *la Légende des Siècles* explique, excuse ou flétrit tour à tour, mais sans finir par les amnistier pour cela!... En somme, ils doivent au hasard d'être nés sur les marches d'un trône, et il faut leur en tenir compte :

Sait-on pourquoi l'on vient et d'où l'on est venu ?
Le fœtus choisit-il son destin ? est-on maître
D'indiquer son endroit et son heure pour naître ?
Ah ! vous voulez qu'on soit responsable ? De quoi ?
D'être homme de tel siècle ou bien fils de tel roi ?
D'être l'atome errant la nuit dans telle zone ?
D'avoir été jeté tout petit sur un trône ?
D'être sorti sultan du mystère infini ?

Est-on donc accusable et sera-t-on puni
De la place où vous met l'obscure destinée,
Quand, semence de vie au vent abandonnée,
On éclôt sur la terre, humble esprit frémissant ?

Ajoutons que Victor Hugo, qui a toujours eu le culte des anniversaires, soit pour les siens, soit pour lui-même, a fait paraître son livre le 26 février dernier, le jour même où il est entré dans sa soixante-dix-neuvième année.

THÉATRES. — *Les Faux Bonshommes.* — Le Vaudeville vient de reprendre avec une certaine solennité cette belle comédie, la meilleure certainement de tout le théâtre du regretté Barrière. De la distribution première il ne reste plus que deux artistes encore aujourd'hui sur la brèche : Delannoy et Parade. Félix, qui avait créé le rôle d'Edgar, où il avait retrouvé une nouvelle et excellente incarnation de son fameux personnage de Desgenais des *Filles de marbre*, est remplacé maintenant par Dieudonné, qui a eu le bon esprit de ne pas copier son prédécesseur et de demeurer lui-même. Ce rôle important se représente donc à nous sous une autre physionomie également curieuse, très personnelle, et partant des plus intéressantes.

A propos de cette reprise heureuse, — car le Vaudeville lui doit de fort belles recettes, — M. Alph. Daudet a tracé, dans son feuilleton du *Journal officiel,* un fort

piquant portrait de Félix, et si exact et si original que nous avons cru devoir le conserver ici :

« ... Étrange figure que celle de ce Félix! En écrivant son nom, il vient de nous apparaître, fat et balourd, l'œil arrondi, le front bas, carré, têtu, toujours plissé d'un effort de comprendre, le meilleur des hommes, mais d'une sottise, d'une vanité de coq d'Inde! Il faut avoir travaillé avec lui à l'avant-scène pour s'imaginer cela. D'abord, règle générale, sitôt après la lecture au foyer de la pièce nouvelle, Félix montait chez le dirccteur pour rendre le rôle qu'on venait de lui distribuer et qui ne lui convenait pas. Tous les autres lui semblaient bons dans l'ouvrage, excepté celui-là! Il eût été bien empêché de dire pourquoi, par exemple. Non, c'était une manie, un besoin de se faire prier, d'amener les auteurs à son quatrième étage de la rue Geoffroy-Marie, dans ce petit intérieur de province, propret, douillet, minutieux, qu'on aurait pu prendre pour un appartement de chanoine ou d'archiprêtre, sans l'innombrable quantité de portraits, de médaillons, de photographies rappelant à l'artiste chacune de ses créations. Il fallait s'asseoir, accepter un petit verre de « quelque chose de doux », et tâcher de fléchir à force d'éloquence, de compliments, d'enguirlandements, cette exaspérante coquetterie.

« A cette première visite, Félix ne s'engageait pas, ne promettait rien. Il verrait, il réfléchirait. Quelquefois,

quand le rôle lui faisait très envie, il vous disait d'un air détaché, indifférent : « Laissez-moi la pièce... Je « vais lire encore. » Et Dieu sait ce qu'il y comprenait, le pauvre homme ! Huit jours, quinze jours, il gardait le manuscrit, ne parlait plus de rien ; dans le théâtre on chuchotait : « Il jouera ! Il ne jouera pas ! » Puis, lorsque, las d'attendre, de voir tout entravé par le caprice d'un seul, vous vous disposiez à envoyer le grand comédien au diable, il arrivait à la répétition, dispos, souriant, sachant déjà son rôle par cœur et faisant flamber les planches rien que de poser le pied dessus. Mais vous n'en aviez pas fini avec ses fantaisies, et jusqu'au jour de la représentation il fallait s'attendre à de terribles secousses. Ce jour-là, il est vrai, la verve incomparable de ce singulier artiste, qui se transfigurait dans la lumière de la rampe, ses effets inconscients, toujours sûrs, toujours compris, son action irrésistible sur le public, vous payaient bien de toutes vos misères. »

NÉCROLOGIE. — *Saint-René Taillandier.* — Cet écrivain distingué vient de mourir subitement, âgé d'à peine soixante-deux ans. On sait qu'il appartenait depuis 1873 à l'Académie française, où il avait remplacé le P. Gratry. Voici, sur ce regrettable immortel, quelques détails intéressants que nous trouvons dans *Paris-Journal :*

« A peine reçu docteur ès lettres, en 1843, M. Saint-

René Taillandier fut appelé comme professeur titulaire de littérature française à la Faculté des lettres de Montpellier. Cette même année, il fit ses débuts à la *Revue des Deux-Mondes*, dont il devint bientôt un des collaborateurs les plus féconds et les plus solides. Que de travaux remarquables n'a-t-il point publiés dans ce recueil littéraire! Si l'on rassemblait tous les articles dont il l'a enrichi, on en formerait de nombreux volumes. Il nous suffira de rappeler les livres suivants : *Allemagne et Russie*, *Bohême et Hongrie*, *Dix ans de l'Histoire d'Allemagne*, *Histoire et Philosophie religieuse*, *Écrivains et Poètes modernes*, *la Serbie*, *Drames et romans de la vie littéraire*, *Maurice de Saxe*, *la Comtesse d'Albany*, *Mémoires du comte de Ségur*, *le Roi Léopold et la Reine Victoria*; et nous en omettons.

« M. Saint-René Taillandier occupait à l'Institut le douzième fauteuil, et, pour ceux qui l'ignorent, ce fauteuil est celui de Voltaire.

« Voici d'ailleurs, dans l'ordre chronologique, la nomenclature de tous ceux qui s'y succédèrent, à partir de la fondation de l'illustre compagnie :

« 1634, Voiture; — 1649, Mézeray; — 1683, Barbier d'Aucour; — 1694, de Clermont-Tonnerre, évêque; — 1701, Malézieux; — 1727, J. Bouhier; — 1747, *Voltaire*; — 1779, J. F. Ducis; — 1816, de Sèze; — 1828, de Barante; — 1867, Gratry, et enfin, en 1873, M. Saint-René Taillandier.

« Conteur spirituel et brillant, il était doué d'une mémoire extraordinaire : dans ses cours, il récitait par cœur des fragments de classiques grecs et latins, de poètes anciens ou modernes, sans jamais hésiter un instant. Dans la conversation, il aurait pu citer des volumes entiers de vers français, et il émerveillait par la fidélité de ses souvenirs poétiques ceux-là mêmes qui avaient eu maintes fois l'occasion de l'entendre, au lendemain d'une première représentation, citer fidèlement les longues tirades qu'il avait écoutées la veille. »

Outre ses travaux littéraires publiés en volumes ou dans des recueils, M. Saint-René Taillandier a fait quelques préfaces, dont la plus remarquable est peut-être celle qu'il donna pour la grande édition des *Fables de La Fontaine*, publiée par la Librairie des Bibliophiles, et connue sous le nom d'*édition des douze peintres*. Dans cette préface, écrite sous l'impression des événements de 1870-71, l'auteur s'était attaché à tirer de la sagesse de La Fontaine comme la prédiction des malheurs qui venaient de fondre sur notre pays, ce qui donnait à son travail un caractère tout à fait original.

VARIA. — *Un faux maréchal Ney*. — Le journal anglais *Pall Mall Gazette* réédite une vieille histoire qui semblerait confirmée par les démarches plus récentes d'un reporter américain. Nous voulons parler de la fuite

aux États-Unis du maréchal Ney, qui n'aurait subi qu'un simulacre d'exécution :

« Son supplice n'eut lieu qu'en apparence, et il put s'enfuir en Amérique, où, pendant de longues années, il tint une école assez suivie, fort aimé et respecté de ses élèves, et où il mourut tranquillement à Rowan, dans la Caroline du Nord, le 14 octobre 1846. Il fut inhumé dans le cimetière, près l'église nommée Maison d'assemblée de la troisième crique. Telle est du moins la version très positive de bien des personnes dans la Caroline du Nord. »

Cette légende avait pris assez de consistance. Un rédacteur du *New-York Herald* s'est rendu dans le pays pour faire une enquête auprès des anciens élèves du prétendu maréchal, et tâcher de savoir si, malgré la discrétion qu'il affectait, il ne se serait pas laissé aller à des confidences. Le résultat de ces investigations est très curieux, mais nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que nous le tenons comme absolument suspect, et même invraisemblable :

« Dans une circonstance, après boire, il raconta au colonel Huston toutes les péripéties de son exécution simulée. Les hommes du peloton d'exécution, y compris les officiers et les sous-officiers, étaient d'anciens soldats qui avaient combattu sous ses ordres ; ils avaient reçu la consigne de viser haut. Le maréchal tomba, et les chirurgiens, qui étaient du complot, déclarèrent qu'il était mort. Son corps fut remis alors à ses amis, qui le

firent partir secrètement pour Bordeaux, où il prit passage à bord d'un navire pour l'Amérique. Il débarqua à Charleston le 9 janvier 1816...

Lorsqu'il reçut la nouvelle de « la mort du duc de Reichstadt par une lettre particulière de la Nouvelle-Jersey, c'était l'heure de la classe, et, malgré la présence des élèves, il se livra à des manifestations extraordinaires sous l'influence d'une émotion fort vive. Jetant la lettre à terre, il la foula aux pieds en s'écriant d'une voix étranglée par le chagrin :

« Le prince impérial est mort, et mes espérances s'é-
« vanouissent ! »

« Il renvoya ses élèves, auxquels il donna un congé
« de huit jours.

« Il est mort dans la maison de M. Ford, à Rowan.
« Ses dernières paroles furent :

« Bessières est tombé, et la vieille garde est battue...
« Mourons. »

« Quelques-uns de ses élèves ont élevé sur sa tombe un monument en marbre avec l'inscription suivante :

« A la mémoire de Pierre Ney, un héros français,
« mort le 14 octobre 1846. »

Comment Mgr Dupanloup devint évêque. — Le curieux document qui suit est emprunté à un travail publié par M. de Falloux, dans *le Correspondant,* et que nous avons déjà cité dans un précédent numéro :

« Il paraît que l'abbé Dupanloup, à qui l'évêché d'Orléans fut offert en 1849, après la mort de Mgr Fayet, enlevé par le choléra, refusa d'abord très nettement, et malgré toutes les supplications, de remplacer ce prélat. Et cependant M. de Falloux était alors ministre des cultes, et, de plus, le meilleur ami de M. Dupanloup.

M. de Falloux, ayant échoué, envoya alors à M. Dupanloup le père de Ravignan, qui ne put davantage vaincre ses résistances. Or, à ce moment, le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, revenait de Gaëte, où le pape s'était réfugié après le triomphe de la révolution romaine. Le ministre, en le recevant, lui fit part des refus successifs qu'il avait essuyés de la part de l'abbé Dupanloup.

« Le doux et vénérable cardinal Giraud prit alors une physionomie sévère et me dit : « Je viens de voir de « près les malheurs de l'Église; m'autorisez-vous à en « faire le tableau à l'abbé Dupanloup, et à le faire rou- « gir d'un refus qui ne peut pas durer plus longtemps?

« — Je ne vous y autorise pas, Monseigneur, je vous « en supplie. »

« Et le cardinal allait me quitter pour se rendre chez l'abbé Dupanloup, lorsque je lui dis : « Ne vous con- « tentez pas de quelques paroles respectueusement éva- « sives, qui nous laisseraient retomber dans l'embarras; « exigez une parole écrite, et veuillez la laisser entre « mes mains avant votre départ. »

« On voit jusqu'où je poussais la méfiance. Cette méfiance n'était pas exagérée : le cardinal ne reparut pas chez moi durant quarante-huit heures. Après ce délai, après plusieurs entretiens où il avait dû évoquer tout ce qui peut toucher et vaincre le cœur d'un prêtre, il me rapporta enfin la lettre suivante :

Ce vendredi de Pâques.

Monsieur le ministre,

Le mot qui vous a décidé me décide.

Satius est Dei causa servitutem subire quam, crucis fuga, perfrui libertate.

C'est donc fini : je vous donne ma triste mais certaine parole : Oui.

Malgré la douloureuse influence que vous aurez eue sur la fin de ma vie, vous n'en êtes pas moins très avant dans mon cœur, et vous savez tout ce que Dieu y a mis pour vous de tendresse et de respect.

F. DUPANLOUP.

Voilà comment devint évêque celui qui s'appellera dans l'histoire l'évêque d'Orléans »

Charles Monselet candidat à l'Académie. — Eh bien ! oui, Monselet lui-même pose sa candidature au fauteuil académique que vient de laisser vacant la mort de M. de Sacy ! Monselet, qui a cependant écrit les petits vers satiriques suivants à l'adresse de la docte assemblée :

Si, me mettant le doigt dans l'œil,
Il m'arrivait — sombre folie —
De songer à franchir le seuil
De la française Académie,
Je m'engage, sur mon honneur,
A faire, séance tenante,
Pour me punir de mon erreur,
L'éloge de monsieur Barante !

Et, à ce propos, citons un extrait de la jolie notice poétique que Léon Supersac vient de consacrer au futur académicien dans la *Galerie contemporaine* de Baschet, notice qui accompagne un fort beau portrait photographié de Monselet :

A présent, calme comme un sage,
Grave et correct, de près rasé,
Il a tout l'air, à son passage,
D'un prélat frais et reposé.
Au doigt on cherche l'améthyste,
Et l'on croit voir sur le mollet,
Sous le pantalon noir et triste,
Les mailles du bas violet.
Or cette allure est une force :
Pêcheur d'âmes à sa façon,
L'évêque *in partibus* amorce
Toujours sa ligne et l'hameçon,
Et, contemplant sous ses lunettes,
Avec un regard vif et clair,
Nos nouvelles marionnettes,
Qu'il note sans en avoir l'air,
Il attend gaîment sur parole,

En continuant son chemin,
Les fiers cent ans que Desbarolle
A lus couramment dans sa main.

Citons encore les derniers vers publiés par Monselet lui-même dans un journal du matin, et qui vont augmenter ses titres littéraires au fauteuil qu'il convoite :

Leçon de musique.

DO—cile, enfant, chante ! — A merveille !
RÉ—pète... Ah ! quel charivari !
MI—das (il avait de l'oreille),
FA—vorable à Pan, t'eût souri.
SOL—fie en mesure, avec âme,
LA phrase de cet air nouveau,
SI—non, je te chante ma gamme...
DO—cile enfant, c'est bien. Bravo !

Pie IX et Fanny Elssler. — Nous trouvons, dans un journal de Rome, *la Fanfulla*, une bien piquante anecdote qui met en relief la fine et plaisante tournure d'esprit de Pie IX en certaines circonstances, qui n'exigeaient ni haute gravité ni élévation spéciale de caractère ou d'idées :

« La fameuse danseuse Fanny Elssler s'était rendue à Rome pendant les premières années du pontificat de Pie IX.

« Les admirateurs de la danseuse, désirant lui donner un souvenir, ouvrirent une souscription qui produisit, en quarante-huit heures, environ 12,000 francs.

« On décida d'acheter une couronne qui valait environ cette somme, chez un des meilleurs joailliers. Quand il s'agit de la remettre à la danseuse, les souscripteurs, pris de scrupules, désirèrent consulter le pape, et une audience fut demandée à cette intention au Saint-Père, qui l'accorda volontiers. Le souscripteur qui eut l'honneur d'exposer à Pie IX ses scrupules fit valoir en faveur de la danseuse ses qualités de cœur, qui faisaient d'elle une personne très pieuse et très charitable.

« Pie IX répondit : « Je n'ai pas d'autorisation à vous « donner ou de défense à vous faire à ce sujet. Je ne « veux pas davantage m'opposer à votre projet. Il me « semble toutefois que vous auriez pu être mieux inspi- « rés dans le choix de votre présent. Dans ma simpli- « cité de prêtre, j'avais toujours cru que les couronnes « étaient faites pour les têtes et non pour les jambes. »

« La couronne fut offerte, mais F. Elssler, qui avait eu connaissance de l'épigramme du pape, fit distribuer la valeur du présent qu'elle avait reçu, par l'entremise des prêtres, aux pauvres de Rome.

« Pie IX l'apprit, et, revoyant quelques jours après l'un des membres de la députation des souscripteurs, il lui dit :

« Vous avez très bien fait de donner la couronne à « cette femme ; elle a prouvé qu'elle avait plus de « jugement dans ses jambes qu'il n'y en a dans vos « têtes !... »

Paris coupe-gorge. — C'est là le titre effrayant qui conviendrait assez bien à l'extrait du journal madrilène que nous reproduisons ci-après, et dans lequel il est question des attentats nocturnes et même diurnes dont la ville de Paris a été plus ou moins le théâtre en ces derniers temps. On verra par cet extrait curieux à quel point les faits divers de nos journaux peuvent acquérir, en traversant seulement les hautes montagnes qui nous séparent de nos voisins, des grossissements aussi exagérés qu'invraisemblables. C'est *la Correspondencia de España* qui parle, et c'est dans une soi-disant lettre parisienne adressée à ce journal par un correspondant évidemment fictif ou singulièrement renseigné que se trouve le passage textuel que nous reproduisons :

« Les attentats contre les personnes, y est-il dit, se multiplient de telle façon qu'après dix heures on ne peut plus circuler dans Paris sans être armé jusqu'aux dents. Il y a des personnes qui vont jusqu'à se faire escorter à la sortie du théâtre par deux laquais armés de carabines. L'un se place en éclaireur et examine le terrain avec la plus scrupuleuse attention; un coup de sifflet signale la découverte au loin de quelque chose de suspect. Alors le maître dégaîne un couteau de chasse et prépare son revolver américain, tandis que l'autre laquais exécute la même manœuvre à l'arrière-garde.

« Si vous vous hasardiez à demander à un passant l'heure qu'il est ou dans quelle rue vous vous trouvez,

vous verriez incontinent sortir de sa poche le canon reluisant d'un pistolet. »

Les Mystères au XIVe siècle. — A une des dernières matinées littéraires du théâtre de la Gaîté; on a représenté l'ancien mystère de *Robert le Diable,* adapté aux exigences de la scène moderne par M. Édouard Fournier. Ces mystères sont, comme chacun sait, l'origine même de notre théâtre. La représentation de celui-ci était précédée d'une conférence de notre érudit confrère, dans laquelle il nous a donné les détails les plus intéressants et les plus curieux sur ces premiers essais de notre ancien théâtre. M. Fournier nous a notamment cité le *Mystère des Apôtres,* un des plus célèbres du bon vieux temps, et qui à cette époque ne durait pas moins de quarante jours. « Plus de six cents acteurs ou figurants, nous dit-il, y étaient employés. On s'abonnait pour la représentation d'un mystère comme on s'abonne à l'Opéra pour une année. Cela coûtait *un sou* par jour pendant les deux premiers jours, et *un liard* pour tous les jours suivants. Mais, les représentations ayant lieu en plein air, il suffisait que le temps fût mauvais pour qu'il y eût un entr'acte d'une semaine. Une année, la pluie fut si persistante que les comédiens se rendirent, tout costumés, dans une église, entendirent la messe et firent des prières pour que le ciel fermât ses cataractes.

La chronique ne dit pas si les vœux des comédiens furent exaucés. »

Madame Sand et Chopin. — Nous trouvons dans *le Correspondant* une intéressante et touchante étude sur l'illustre pianiste Chopin, signée M. Audley. Voici, d'après cette étude, le récit de la première rencontre de Chopin et de Mme Sand, rencontre qui devait être pour l'éminent artiste la source de si vives joies et de non moins vives désillusions :

« Grâce à son organisation délicate et nerveuse, à sa nature de sensitive, il souffrait de tous les changements de température, et il était porté à considérer comme des avertissements d'en haut les émotions, les défaillances qu'il en ressentait. Ainsi dans le cas particulier qui nous occupe. Un jour, il avait plu constamment, et lui, qui ne pouvait supporter l'humidité, tomba dans une disposition très sombre. Il n'avait reçu aucune visite, aucun livre nouveau n'était venu le distraire, aucune pensée mélodique ne s'était offerte à lui pour prendre forme.

« Vers dix heures, il se souvint que c'était le jour où la comtesse C... réunissait un cercle de gens agréables et spirituels. En montant l'escalier recouvert de tapis, il lui sembla être suivi d'une ombre d'où s'exhalait un parfum de violettes. Un pressentiment traversa son âme comme si quelque chose de personnel et de mystérieux lui arrivait; il fut sur le point de retourner chez lui;

mais, souriant de sa superstition, il franchit rapidement les dernières marches.

« Après avoir salué la maîtresse de la maison, il s'assit à l'écart, plus disposé ce soir-là à écouter qu'à causer; mais, quand une partie de la société se fut retirée et qu'il ne resta plus que les intimes, il se mit au piano, et, se sentant en verve, improvisa ce qu'il appelait de *petites histoires musicales*. Ses auditeurs l'écoutaient, suspendant leur haleine, tandis que lui, perdu dans ses pensées, les yeux sur son clavier, les oubliait entièrement. Quand il eut fini, relevant la tête, il vit, appuyée sur le piano, une dame, simplement vêtue, qui fixait sur lui des yeux noirs et ardents et qui semblait vouloir lire dans son âme. Tandis qu'il se sentait rougir sous ce regard fascinateur, elle souriait, et, comme il quittait son siège pour se dérober derrière un groupe de camélias, il entendit de nouveau le frôlement d'une robe de soie, et sentit le parfum des violettes : la même dame qui venait de le regarder avec tant d'attention s'approchait de lui, accompagnée de Liszt. Elle lui adressa d'une voix profonde et harmonieuse quelques paroles de louanges sur son jeu et surtout sur son improvisation. L'artiste, ému et flatté, l'écoutait en silence. »

Erratum. — Notre confrère M. Pierre Giffard, qui signe Henri Charlet au *Gaulois*, nous signale une erreur d'impression dans notre numéro du 15 février, où nous

l'avons appelé *Pierre Chiflard* (article bibliographique sur *les Boutiques d'esprit*, de M. Auguste Lepage). Cette erreur n'est pas de notre fait : elle existe dans le volume même auquel nous avons emprunté les pseudonymes des principaux rédacteurs des petits et grands journaux. On nous signale encore une autre erreur que nous avons également reproduite, d'après M. Lepage, dans le même numéro : les articles du *Petit Caporal* rédigés par M. Robert Mitchell sont signés, dans ce journal, D. BRUMAIRE, et non D. BONNAIRE.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 6 — 31 MARS 1879

SOMMAIRE.

LETTRES INÉDITES DE VERMOREL.—Voici la troisième et dernière lettre de Vermorel dont nous avons promis la publication à nos lecteurs. Il y est question d'un roman dû à la plume de la personne à laquelle étaient adressées ces lettres, et qui a désiré, en nous les communiquant,

que nous ne fassions connaître ni son nom ni le titre de l'ouvrage auquel la lettre suivante fait allusion :

A M. A... M...

Sainte-Pélagie, 10 février 1862.

Mon cher ami,

Je viens de lire votre roman, que, grâce aux circonstances dans lesquelles je me trouve, je ne connaissais que de réputation. C'est très bon, tout à fait réussi, d'un véritable intérêt de sentiment et de style ; c'est malsain et maladif comme tout le côté intime de la vie actuelle ; on y sent une âme étouffée dans une réalité humide et fétide : c'est bien cela. Mais il faut continuer : vous avez tout ce qu'il faut, tout, jusqu'à la défiance de vous-même, pour pouvoir faire de très bonnes choses aussitôt que vous voudrez travailler. Dans toutes les œuvres qui méritent ce nom de la génération actuelle, il y a comme un gémissement résigné en même temps qu'une fiévreuse aspiration vers autre chose de plus élevé, qui est le caractère d'une littérature de transition et qui restera certainement comme une caractéristique de notre époque littéraire : c'est une protestation contre la débauche brutale d'imagination et de réalisme, ou contre les efforts d'un dilettantisme acrobatique qui ont précédé et qui nous entourent encore dans leur plus misérable expression. Mais il ne faut pas s'en tenir là ; il faut jeter ce que nous avons sur le cœur dans ces œuvres d'une mélancolie maladive qui ont aussi leur valeur, et puis tâcher de monter plus haut, ou bien mourir. C'est l'aurore ou le crépuscule.

C'est une chose singulière que la facilité avec laquelle tous les hommes les plus distingués par le rang ou par l'intelligence se donnaient la mort durant la décadence romaine.

Qu'ils se contentent de les énumérer ou qu'ils en racontent les détails, les chapitres des *Annales* de Tacite sont pleins de ces suicides. Ces hommes sentaient bien qu'il n'y avait pas de destinée pour eux, et tous ceux qui n'étaient pas arrivés au dernier degré de l'échelle morale avaient le sentiment qu'une telle vie ne valait pas d'être vécue, et que la dernière grandeur qui leur restât était dans la mort. Il y a quelque chose de cela dans le vide et dans l'ennui de notre génération, à moins que ce ne soit le pressentiment maladif de quelque chose de grand. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Quant à moi, je viens de déchirer mon roman. C'est un sacrifice héroïque; il était achevé en brouillon, et près de la moitié était écrite d'une façon à peu près définitive. Mais à quoi bon? Je ferai peut-être encore mes *Contes à devenir fou*, en en étendant le cadre à toutes les maladies morales, à toutes les folies que je me sens capable d'éprouver. Si je les achève, ce sera certainement la dernière chose que je ferai dans ce genre. Si je ne sens rien ensuite qui vaille mieux, j'attendrai patiemment ou impatiemment qu'une fin quelconque, sinon un but, se présente.

Vous avez bien peint, dans votre roman, la fatigue que fait éprouver une femme que l'on n'aime pas, que l'on ne peut aimer, avec laquelle on vit pourtant, par lâcheté, par faiblesse, par je ne sais quoi. Mais il y a un dénouement, et ce n'est qu'une période. Quoique votre dénouement soit trop beau pour être vrai, — il est vrai qu'il n'a que deux lignes, — vous avez ainsi tourné la difficulté de le soutenir. Si elle n'était pas partie, ou si elle était revenue? Avez-vous étudié le malaise de ces unions que vous imposent les circonstances et que l'on aide aux circonstances à vous imposer? Elles sont à charge; il y reste à peine des plaisirs : c'est une source d'ennuis, de contrariétés et de tourments, et pourtant on les éternise, faute de savoir les rompre, ou plutôt faute qu'elles ne se rompent elles-mêmes. On les aime précisément à cause des

vives souffrances qu'elles vous font endurer; elles ont pour vous l'allèchement qu'ont certaines odeurs malsaines, certaines corruptions : c'est une dépravation de sentiment qui a conscience d'elle-même, et que tout ce qu'il y a d'ailleurs d'élevé en nous ne fait que rendre plus puissant. Et puis on se crée des obligations factices, une sorte de devoir qu'on s'applaudit de remplir et qui paraît en quelque sorte vous agrandir, à ce point que si la créature nous laissait nous en serions mortifiés outre mesure, et nous ressentirions au premier moment un vide plus grand encore. Mais ensuite quel soulagement! Il semble que l'on reprenne possession de soi-même, et, malgré la rigueur de la saison, on ouvre ses fenêtres comme si le printemps venait de renaître. Ce n'est là qu'une esquisse au courant de la plume, faite dans la situation la plus éloignée de tous ces courants d'action et de tous ces contacts qui soutiennent l'observation et l'inspiration littéraire, dans une situation où les souvenirs mêmes s'effacent, faute d'un peu d'air pour les raviver, d'un peu de foule et de réalité vivante pour les provoquer. La prison est un mauvais lieu pour un travail quelconque.

Mais il y aurait toute une série à faire; faites-la et ne somnolez pas : que le succès de votre roman, dont il m'est revenu de partout des éloges, voire même de la part de T..., vous soit un stimulant. T... trouve étonnant et il paraît presque piqué que vous ne lui écriviez pas.

Adieu, mon cher ami; croyez à la bien sincère affection d'un ami qui, en pensant à vous, ne regrette que d'être si longtemps privé de vous serrer la main.

Auguste Vermorel.

La Nouvelle Église de M. Loyson.—Le R. P. Hyacinthe, aujourd'hui M. Loyson, vient de fonder, comme chacun sait, une Église nouvelle dans une ancienne

salle de concerts de la rue Rochechouart, Église dont il est à la fois le grand pontife, le prédicateur et le prêtre officiant. Le public, qui a d'abord suivi par curiosité les cérémonies du culte nouveau, est devenu plus rare actuellement : si bien que l'ex-père a voulu réchauffer son zèle, et il a publié, à cet effet, une brochure dans laquelle il expose la doctrine de son Église. Cette brochure se divise en cinq parties, dont les titres exposent suffisamment le but et l'esprit du culte nouveau :

I. — Rejet de l'infaillibilité du pape.

II. — Élection des évêques par le clergé et le peuple fidèle.

III. — Célébration des offices liturgiques et lecture de la Bible dans la langue nationale.

IV. — Liberté du mariage pour les prêtres.

V. — Liberté et moralité de la confession.

« Nous ne voulons point, dit le père Loyson comme préambule, fonder une religion nouvelle ; nous ne voulons point introduire, sous une forme ritualiste, les doctrines protestantes au sein du catholicisme ; nous ne voulons point établir en France une communion dépendante de l'Église grecque ou de l'Église anglicane. Nous demandons seulement à l'Église catholique, dont nous sommes les fils, de se réformer elle-même. »

Quant à la question si délicate du mariage des prêtres, voici de quelle manière l'abbé Loyson cherche à démontrer la nécessité de son adoption :

« La liberté du mariage pour les prêtres est un point central et décisif dans la réforme. Nous respectons le célibat comme une exception légitime, salutaire, sublime, mais à condition qu'il soit réel et non apparent, libre et non forcé, libre non seulement à son début, mais pendant toute sa durée, de telle sorte qu'il soit toujours permis à l'homme, placé par le Christ sous la loi royale de la liberté, de passer du célibat des saints au mariage des saints, sans qu'il soit dit pour cela qu'il recule ou qu'il descend. Saint Paul a dit, en parlant du mariage : « Ce sacrement est grand. » Les apôtres étaient mariés pour la plupart, et saint Pierre tout le premier. Encore aujourd'hui, dans l'Orient, le clergé catholique est marié avec la pleine approbation du pape. Avec le célibat forcé disparaîtraient les abus redoutables d'une institution aussi antique, et, si on la ramène à son véritable esprit, aussi bienfaisante que la confession. D'ailleurs, en rendant au prêtre le foyer sacré de la famille, on le délivrerait de l'asservissement d'une puissance étrangère, et du même coup on le réconcilierait avec la nature humaine en général et avec le patriotisme en particulier. « Permettre aux prêtres de se ma-
« rier, disait le pape Pie IV, c'est réduire le pape à être
« évêque de Rome. »

Théatres. — *Fatinitza.* — Cette opérette du compositeur dalmate Franz de Suppé, que le théâtre des

Nouveautés vient de représenter avec tant de succès, a eu bien des péripéties avant d'être jouée sur cette scène. Notre confrère Léon Kerst nous en raconte très plaisamment l'histoire :

« Si je compare l'auteur de *Fatinitza* à nos plus réputés faiseurs d'opérettes, je n'hésite pas à le placer beaucoup au-dessus de nos Offenbach, de nos Lecocq, de nos Hervé, en ce que la verve chez lui n'apparaît jamais au détriment de la distinction. Il sait donner à ses idées une allure crâne qui ne dégénère pas en flonflon de barrière. Cela s'écoute avec plaisir, ce qui est déjà bien; mais cela s'écoute aussi avec intérêt, ce qui est beaucoup mieux.

« C'est une histoire étrange que celle de *Fatinitza*, et je ne crois pas que jamais opérette ait donné lieu à autant de racontars.

« D'abord la Gaîté, suspendant ses représentations des *Brigands,* annonce les répétitions de *Fatinitza* avec M. Hennequin pour librettiste; puis le théâtre des Nouveautés se prétend seul autorisé à jouer la pièce, pour l'adaptation française de laquelle il s'est entendu avec MM. Delacour et Wilder.

« Remontons plus avant : *Fatinitza*, véritable *Madame Angot* autrichienne, s'étant jouée quatre cents fois à Vienne, l'idée devait venir à quelqu'un de nous faire connaître une partition aussi populaire. M. Humbert, directeur des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles, arriva

bon premier. Il fit faire une traduction française de la pièce allemande, et bientôt la capitale de la Belgique put jouir de cette primeur de haut goût. Le succès s'ensuivit. Raison de plus pour tenter Paris. C'est alors que la famille Scribe intervient; elle argue des droits de défunt l'auteur de cent opéras-comiques, et prétend ne laisser représenter *la Circassienne* à Paris qu'avec la musique d'Auber. En effet, *Fatinitza,* c'est *la Circassienne,* traduite en allemand pour les besoins de M. Suppé, et retraduite en français pour l'adaptation bruxelloise.

Que faire? — MM. Delacour et Wilder s'offrent à écrire sur la musique toute faite de Suppé une pièce nouvelle, d'une invention toute autre, telle enfin que les héritiers de Scribe ne puissent plus la reconnaître. Marché conclu.

En gens d'esprit qu'ils sont, MM. Delacour et Wilder n'ont imaginé que d'autres paroles : le fond est resté le même; seulement ils ont carrément affiché leur auteur, et ont eu le soin de déclarer dans le dialogue même de la pièce qu'ils empruntaient leur intrigue à *Faublas.* Par ainsi, le masque de Scribe est arraché et le visage de Louvet de Couvray apparaît à découvert. Un voleur qui en vole un autre, le public n'en fait que rire.

Mais en voici bien d'une autre! M. Coveliers, traducteur pour la Belgique, interdit à MM. Delacour et Wilder de publier ce livret sous le titre de *Fatinitza,*

sous prétexte qu'il a reconnu dans l'intention des deux auteurs parisiens plus d'une ressemblance avec sa pièce.

« Vous verrez que l'ombre de Louvet de Couvray sera obligée d'intervenir devant un tribunal et de déclarer sous la foi du serment que *la Circassienne* n'est pas de Scribe, pas plus que *Fatinitza* n'est de MM. Zell et Genée, mais bien de lui, Louvet de Couvray, auteur du seul *Faublas.* »

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Fils de Coralie.* — M. Albert Delpit vient de publier sous ce titre, dans la *Revue des Deux-Mondes*, puis en volume à la librairie Ollendorff, un roman qui fait en ce moment grand bruit, et qui est à coup sûr le meilleur qu'ait écrit jusqu'à ce jour son sympathique auteur. Nous ne voulons pas d'ailleurs nous étendre davantage sur la valeur même de ce récit si éloquemment dramatique, et nous en parlons surtout pour signaler un fait assez curieux à son endroit.

Le Fils de Coralie — toute la critique l'a constaté — pourrait fournir au théâtre l'occasion d'un drame des plus intéressants, et il semble même des plus faciles à transporter à la scène, tant son auteur l'a habilement combiné et disposé, et tant le récit, fortement gradué, se prête à ces émotions successives qu'exige l'optique du théâtre. Notre confrère a dû sans doute recevoir déjà bien des lettres d'auteurs dramatiques, éprouvés ou même simplement en herbe, qui lui ont proposé ou demandé l'au-

torisation de transformer, avec lui ou sans lui, *le Fils de Coralie* en œuvre théâtrale. C'est généralement ce qui arrive pour les romans à succès ; mais on sait que presque toujours ces sortes de transformations ne sont pas heureuses, car il est bien difficile et souvent impossible de faire entrer dans la pièce qu'on tire d'un livre les parties délicates et de détails qui lui avaient précisément valu le meilleur de son succès. Notre ami Delpit, qui lui aussi est auteur dramatique, savait cela aussi bien que personne. Il a donc voulu agir autrement, et il s'est dit que le mieux, pour extraire d'un seul sujet à la fois un drame et un roman, c'était de commencer par le drame, sauf à écrire le roman ensuite. *Le Fils de Coralie* existait donc, comme pièce de théâtre absolument terminée et prête pour la mise en scène, avant qu'une ligne du roman fût écrite. Il est résulté de cette curieuse initiative de notre ingénieux confrère que la trame de son roman est aussi dramatique que la pièce qui lui a servi de point de départ, laquelle à son tour n'a point à craindre le manque d'intérêt et l'obscurité par lesquels se signalent presque toujours les romans mis au théâtre. Delpit avait donc pensé avant tout le monde au drame si humain et si palpitant que *le Fils de Coralie* nous promet, pour un de ces soirs, sur la scène du Vaudeville et peut-être même sur celle de la Comédie française.

VARIA. — *Un Billet inédit de Baudelaire.* — M. Henry

d'Ideville vient de retrouver dans ses papiers un curieux autographe du poète Baudelaire. Le nom du destinataire n'étant point indiqué sur le billet, notre confrère s'est enquis auprès de M. Théodore de Banville, le plus intime ami de Baudelaire, afin de savoir à qui ces lignes avaient pu être adressées.

Voici d'abord le singulier billet de l'auteur des *Fleurs du mal,* puis la lettre de M. de Banville :

(Sans date.)

Cher lyrique,

J'ai appris hier, par Asselineau, que vous étiez venu me chercher pour voir les Anglais. Vous ne sauriez croire combien j'ai été sensible à cette preuve que vous ne m'oubliez pas.

J'étais venu ce matin vous présenter mes excuses pour mon éternelle pauvreté, qui est d'ailleurs, ce mois-ci, comme vous l'avez deviné, la conséquence de ma brouille complète avec Dutacq et Cohen. Mais je suis bravement retombé sur mes pieds, et j'utiliserai mon Salon. Enfin, j'en suis réduit à attaquer le bon Buloz, et cela n'est pas, par bonheur, fort difficile !...

C. B.

P. S. — Le *Poë* va être vendu. Enfin !... — Ah ! je vous préviens que je vais demander du beurre et du vin à Mme Thierry. — Je prévois, depuis plusieurs jours, que je vais peut-être avoir besoin de vous pour un grand article à propos des tendances des théâtres. Vous savez que je ne suis pas ferré sur les répertoires !...

A M. Henry d'Ideville.

Paris, le 20 janvier 1879.

Mon cher d'Ideville,

L'autographe que vous avez bien voulu me communiquer est bien et incontestablement de Baudelaire. Ce n'est pas à moi qu'il a été adressé : ce n'est pas non plus à Théophile Gautier, et j'en suis plus sûr que si je le savais, car Baudelaire ne se fût jamais permis d'écrire à Gautier : « Cher lyrique ». Il y avait entre ces deux grands écrivains une lutte des plus touchantes : Baudelaire traitait Gautier avec le respect dû à un maître, et Gautier voulait voir dans Baudelaire son égal. Ils avaient raison tous les deux. Il ne me paraît donc pas que le billet en question ait pu être adressé à un autre qu'à Philoxène Boyer lui-même. Voilà, mon cher ami, ma petite consultation.

Je suis très cordialement votre dévoué.

Théodore de Banville.

Le Tombeau des Richelieu. — On sait qu'en sa qualité de fondateur de l'église de la Sorbonne, dont il posa la première pierre en 1635, le cardinal de Richelieu eut l'honneur et le privilège, exclusif à sa maison, d'être inhumé dans l'église même. En échange de cette concession, la famille a la charge de l'entretien de la chapelle. Tout le monde connaît le magnifique mausolée du cardinal, ainsi que l'histoire de la violation de la sépulture en 1793, et la disparition du crâne du grand homme, qui, retrouvé seulement en 1866, a été solennellement, à cette époque, restitué au tombeau. Ce tom-

beau, en marbre blanc, œuvre de François Girardon, est situé dans la chapelle de droite. Richelieu est représenté couché, la tête appuyée sur le coude droit. Au-dessus de sa tête a été suspendu à la voûte son chapeau de cardinal. Derrière le mausolée, on voit un magnifique tableau représentant les grands personnages du christianisme : Bossuet, Fénelon, saint Jérôme, etc.

Or un descendant de l'illustre cardinal, Odet-Armand-François-Marie Chapelle de Jumilhac, duc de Richelieu, neveu de l'ancien ministre des affaires étrangères de Louis XVIII, et par conséquent arrière-petit-neveu du grand Richelieu, est mort à Nice, le 24 février dernier, à l'âge de 75 ans. On a donc ouvert, à cette occasion, le caveau de la Sorbonne pour y descendre le cercueil du défunt. Ce caveau se trouve à droite du maître-autel, du côté de la rue Gerson. Il contient déjà, indépendamment des ossements qu'on a pu y rassembler après la violation de 1793, trois cercueils posés sur des tréteaux et sur un entablement. Trois plaques de métal, clouées sur les cercueils, dont le bois commence à pourrir, en dépit d'un revêtement de plomb à l'intérieur, portent les noms suivants :

ARMANDE-MARIE-ANTOINETTE

DU PLESSIS DE RICHELIEU

MARQUISE DE MONTCALM-GOZON

Née à Paris le 27 juin 1777, morte le 17 avril 1832

MARIE-ANTOINETTE DE GALIFFET
DUCHESSE DE RICHELIEU
Décédée le 19 *avril* 1814

MARQUISE DE JUMILHAC
NÉE DE RICHELIEU
Morte à Rome le 20 *mai* 1840

Ces trois cercueils sont en effet très endommagés ; les ouvriers ont même aperçu, à certains intervalles, des gouttelettes provenant de l'embaumement des corps et qui suintaient à travers le plomb.

Ajoutons que le titre de duc de Richelieu passe aujourd'hui à M. le marquis de Jumilhac, neveu du susdit défunt. Ce neveu est âgé d'une trentaine d'années et a un fils de quatre ans environ, à qui sont destinés dans l'avenir ce même titre et ce même nom, illustrés par le grand cardinal.

L'Établissement d'une bibliothèque. — M. Édouard Rouveyre, l'éditeur bien connu des amateurs de beaux livres, vient de publier la troisième édition de son traité des *Connaissances nécessaires à un bibliophile.* L'auteur aurait pu dire « connaissances indispensables », car il n'est pas de bibliophile qui ne puisse trouver quelque précieux renseignement pratique dans le livre de M. Rouveyre, qui est en quelque sorte le code même de la

bibliophilie. Nos lecteurs en jugeront par l'extrait suivant, qui contient les prescriptions relatives à l'établissement d'une bibliothèque :

« Une chose essentielle à considérer dans l'établissement d'une bibliothèque, ont dit Peignot, Caillot et Nodier, c'est son exposition et son emplacement. Il est urgent de la mettre dans une salle qui se trouve du côté du soleil levant, l'aspect du midi favorisant la naissance et le développement des insectes, l'aspect du couchant rendant la bibliothèque humide et exposant les livres à la moisissure. L'humidité, en attaquant peu à peu les feuillets, finit par gâter le livre entièrement. Ce sont là de graves inconvénients qu'il faut éviter à tout prix.

« Le local dans lequel on veut placer une bibliothèque doit jouir d'un beau jour, être exempt de toute humidité et tenu très proprement. Il faut éviter que la bibliothèque soit exposée aux ardeurs du soleil et que le local dans lequel elle est placée soit voisin d'un réservoir. Un premier, ou même un étage plus élevé, est préférable à un rez-de-chaussée [1].

---

1. Sur un exemplaire de l'*Amour des Livres* (vente Benzon) se trouve le quatrain ci-dessous, autographe de Jules Janin :

Pour peu qu'il soit tenu loin du chaud et du frais,
Qu'on y porte une main blanche et respectueuse,
Que le lecteur soit calme et la lectrice heureuse...
Un livre est un ami qui ne change jamais.

« On préserve une bibliothèque de l'humidité, toujours à craindre en un certain temps de l'année, en en garnissant le fond d'un bon parquet de lambris parfaitement joints, ensuite en ayant soin de la tenir à une distance plus ou moins grande du mur, selon que ce mur est plus ou moins sec, et, si l'on veut éviter toute crainte à cet égard, en faisant donner au mur deux ou trois couches à l'huile bouillante, ce qui l'empêche de suer.

« Il faut donner de l'air à la pièce aussi souvent que le temps est beau, et alors ouvrir les battants de la bibliothèque pour que l'air puisse se renouveler; mais il faut éviter de les laisser ouverts le soir, parce que les papillons pourraient s'y introduire et y déposer leurs œufs.

« On doit épousseter les livres, les tablettes et la bibliothèque une fois par trimestre, et chercher à garantir les livres de la poussière, parce que non seulement elle ternit les reliures et enlève leur fraîcheur, mais encore elle favorise le développement des insectes. Il faut aussi battre les volumes une ou deux fois par an en les frappant fortement l'un contre l'autre, ensuite les essuyer avec un linge bien doux... »

A propos de la peste. — Nous empruntons les curieux renseignements et documents qui suivent à un article intitulé *la Peste de* 1720 *et le Languedoc,* publié dans le dernier numéro des *Chroniques du Languedoc,* revue que

dirige à Montpellier notre érudit confrère de La Pijardière (Louis Lacour) :

« Au moment où la peste réapparaît aux portes du vieux monde, il n'est pas sans intérêt de rappeler que Marseille, principale victime du fléau de 1720, couvait cette épidémie avant l'invasion officielle. De Laforêt, annaliste provençal auquel on doit un ouvrage intéressant sur ces événements, rapporte, à la date du 2 mai : « Il est tombé quelques malades qu'on craint que ce soit « du mal contagieux. » Le capitaine Chataud, qui passe pour avoir apporté le mal, n'arriva à Marseille que le 25 mai. La misère et l'état malpropre de la ville étaient donc les véritables causes de l'infection ; mais l'attribution de celle-ci à la désobéissance d'un capitaine de navire fut, de la part des autorités marseillaises, un acte de la plus vulgaire prudence.

« M. de Laforêt dit qu'on n'appelait pas l'épidémie la *peste,* mais le *mal contagieux,* le *mal.* Cependant un médecin de religieuses écrit : *C'est la peste.*

« Au 10 août, il mourait cinq cents personnes par « jour ; en septembre, mille. Il mourut cinquante mille « personnes sur une population de quatre-vingt-quinze « à cent mille. » L'abbaye de Saint-Victor fut fermée et épargnée. L'auteur ajoute « qu'un contrat obligeait « le médecin de l'abbaye à s'y enfermer ». M. de Matignon était l'abbé... « Comme les hauts ecclésiastiques, « on leur appliquait trois adjectifs : *mox, longe, tarde.* »

« André Delort dit dans ses *Mémoires*, publiés en 1876, à propos de la petite peste de Montpellier de 1640 : « On appliqua l'ancien proverbe, qu'il faut quitter la « ville avec le plus de diligence qu'on peut (*mox*), aller « loin (*longe*) et revenir tard (*tardè*). »

Voici maintenant, empruntée au même article, une bien curieuse lettre adressée par un sieur Chycoineau, au mois de septembre 1720, à M. Rameau, maître chirurgien de Montpellier, dans laquelle il lui fait une relation fort exacte de la contagion et de ses terribles effets dans la ville de Marseille :

Monsieur, après vous avoir rendu mille grâces de toutes vos honnêtetés et pour l'interest que vous prenés à ma conservation, j'auray l'honneur de vous expliquer ce qui concerne les maladies de Marseille et vous dire qu'il n'y a pas encore grand amandement, et qu'il n'est ny rue ny quartier de ceste grande ville où nous ne trouvions sur nos pas nombre de malades attaqués de bubons et de charbons, et où on ne nous arreste à tout moment pour nous prier de monter à des troisièmes et quatrièmes étages pour y voir des malades, qui outre les symptômes sont dans un abbatement prodigieux avec une face terne et cadavéreuse, des yeux égarés, des délires, des assoupissemens, une langue seiche, des maux de cœur, des oppressions, des envies de vomir, un pouls déprimé et inégal, très fréquent, et autres accidens, qui marquent la plus grande malignité, en sorte qu'ils périssent ordinairement dans les vingt-quatre heures, le second et le troisième jour. Rarement vont-ils au delà, quelques fois sont-ils enlevés subitement dans quelques momens, ou dans trois ou quatre heures, chancelans dans les rues comme s'ils estoient saouls, et meurent

ensuite dans les tremblemens et convulsions, quelques fois sur-le-champ, sans autre signe manifeste qu'un grand mal au cœur.

De ceux qui périssent dans l'espace de trois ou quatre jours avec les symptômes de la malignité marqués cy devant, il en est plusieurs qui ont de très bons intervalles, en sorte qu'ils nous donnent esperence de salut par la cessation du symptôme, et cependant ils perissent ensuite subitement. Le nombre des morts est à present de deux ou trois cens par jour. Il a esté beaucoup plus grand. On compte qu'il a peri depuis le commencement du mal quarante à cinquante mille personnes. Il est vrai que le desordre, la confusion, le defaut de nourriture, des remèdes, du service, et l'abbandon général, ont beaucoup contribué; mais nous avons veu et voyons tous les jours mourir également des personnes auxquelles rien ne manque. Il est vray que la terreur et la consternation y ont beaucoup de part; mais aussi la violence du mal en est la principale cause. Nous nous sommes déjà tournés de bien des costés, aiant essayé les saignées, les émetiques, les purgatifs, les sudorifiques, les cordiaux, les delayans et rafraischissans. La saignée est toujours suivie de très mauvais effects, et nous ne l'ordonnons que très rarement. Les émetiques, purgatifs et sudorifiques, s'ils sont forts, causent des superpurgations suivies de funestes abbatemens; les delayans, rafraischissans, dieuretiques et doux cordiaux sont les seuls remèdes qui ont quelque succès et qui, prolongeant le mal, donnent le loisir de cauteriser, d'ouvrir et faire suppurer les bubons et charbons, et par consequent de sauver quelqu'un de ces malades : en sorte que nous en sommes reduits à rafraischir, purger doucement, aux doux vomitifs, aux pierres à cautère, aux incisions, aux suppuratifs et aux cataplasmes adoucissans, entremeslant à propos quelque doux cordiaque. En un mot, nous avons observé que quand le levain de la malignité se cantonne dans les bubons, charbons, parotides, et que les tumeurs suppurent bien, les malades échappent; au lieu que, si le mesme levain se

repand dans toute la masse, il n'y a aucun espoir de salut. Pour ce qui nous regarde, nous esperons de nous preserver par la sobriété, grands exercices et la fermeté, d'autant mieux que le bon ordre commence à se retablir sous le commendement de M. Langeron, et que les termes de *peste* et de *contagion* ne nous étonnent pas.

Peinture en gros et en détail. — Notre confrère de *l'Événement* a retrouvé à la bibliothèque Sainte-Geneviève un état des travaux exécutés en 1759, par le peintre Jacques Casquin, dans l'église d'un monastère. La somme de 78 florins qu'il demandait ayant paru exagérée, il dut en donner le détail suivant :

Corrigé et verni les dix commandements de Dieu.	5 florins
Embelli Ponce Pilate et mis un nouveau ruban à son bonnet	3 —
Remis une queue neuve au coq de saint Pierre et raccommodé sa crête.	2 —
Rattaché le bon larron à sa croix et remis un doigt neuf.	4 —
Remplacé et doré l'aile gauche de l'ange Gabriel.	4 —
Lavé la servante du grand prêtre Caïphe et mis du cramoisi sur ses joues	5 —
Renouvelé le ciel, ajouté deux étoiles, doré le soleil et nettoyé la lune.	7 —
Ranimé les flammes du purgatoire et restauré quelques âmes	6 —
Remis une queue neuve à Lucifer, raccommodé sa griffe gauche et fait plusieurs choses neuves pour les damnés	4 —
A reporter.	40 florins

Report.	40 florins
Rebordé la robe d'Hérode, lui avoir remis les dents et rajusté sa perruque	2 —
Rapiécé la culotte en cuir d'Anne et mis deux boutons à sa veste	6 —
Mis des guêtres neuves à Tobie fils, voyageant avec l'ange Raphaël, et une courroie neuve à son sac de voyage	6 —
Nettoyé les oreilles de l'âne de Balaam et l'avoir referré.	5 —
Remis des pendants d'oreilles à Sarah.	2 —
Mis un caillou dans la fronde de David, grossi la tête de Goliath et reculé ses jambes.	3 —
Remis des dents à la mâchoire d'âne de Samson.	3 —
Goudronné l'arche de Noé et donné à cet homme juste une nouvelle paire de manches.	6 —
Rapiécé la chemise de l'enfant prodigue, lavé les porcs et mis de l'eau dans leur bac	3 —
Remis une anse à la cruche de la Samaritaine . .	2 —
Total.	78 florins

Ce menu a son éloquence; une note ne ferait qu'en gâter la trop naïve explication.

Une Lettre de Pierre Lanfrey. — On sait que cet écrivain de talent est mort le 16 novembre 1877, étant sénateur inamovible. Une amie de sa famille, qui lui était tout personnellement dévouée et qui avait pour lui une particulière affection, Mme C. J..., vient de consacrer à sa mémoire une étude intéressante qui a paru dans la *Revue de France*. Cette étude, entre autres ren-

seignements curieux, contient un certain nombre de lettres de l'auteur de l'*Histoire de Napoléon Ier*, ouvrage de haute valeur que Lanfrey n'a malheureusement pas eu le temps d'achever. Nous citerons le début d'une de ces lettres, à la fois navrante et comique, et dans laquelle Lanfrey raconte à sa mère toutes les difficultés qu'il éprouva pour faire éditer son premier ouvrage, *l'Église et les philosophes au XVIIIe siècle* :

Paris, décembre 1853.

Chère et bonne mère,

Mon livre est fini depuis quinze jours, et depuis quinze jours je fais le métier le plus infernal auquel un homme qui se respecte puisse être soumis : celui de solliciteur. Je sue tout le sang que je tiens de mon père et de vous — sang indépendant et généreux s'il en fut, et qui s'indigne de cette humiliation, nouvelle pour lui. Malgré ma bonne volonté, je suis si peu taillé pour cette besogne que je n'ai réussi jusqu'à présent qu'à me faire un ennemi, et cela d'un homme à qui j'étais recommandé et qui était plein de bienveillance pour moi.

Voici le commerce récréatif auquel je me livre. Je me présente en grande tenue chez un éditeur, c'est-à-dire la plupart du temps un butor sans instinct ou sans éducation, poli tout juste ; puis je déclare l'objet de ma visite. Il regarde ma mine, et, comme j'ai l'air beaucoup plus jeune encore que je ne suis, il sourit d'un air obligeant, puis me répond qu'il serait extrêmement flatté de publier mon ouvrage s'il n'imprimait pas dans ce moment même un travail de M... sur le même sujet et dans un sens tout à fait contraire au mien. Là-dessus je lui tire ma révérence d'un air aussi impertinent que possible, et lui me reconduit jusqu'à la porte avec de grandes salutations roniques...

Une Dédicace inédite de Louis Ulbach. — Tout le monde se souvient du premier volume publié par Louis Ulbach. Ce n'était pas un roman, mais bien un recueil de poésies, ces premières poésies de jeunesse que tout écrivain, à quelque genre qu'il appartienne, a toujours commis au début de sa carrière. Ce premier volume d'Ulbach, dont les exemplaires sont devenus rares aujourd'hui, et se vendent jusqu'à 30 francs pièce quand on en trouve, avait pour titre *Gloriana*, et avait été publié en 1844, en 1 vol. in-8°, chez l'éditeur Coquebert. Nous venons d'en voir un exemplaire richement relié chez le libraire Lefilleul, et cet exemplaire emprunte une certaine valeur à la dédicace manuscrite suivante, que l'auteur a improvisée sur son premier feuillet :

A MADAME ROSE DECAN

Hommage respectueux de l'auteur.

Les rêves les plus beaux, on les garde en son âme,
Et les vers les plus doux sont ceux qu'on n'écrit pas.
Les noms qu'on dit tout haut, on y tient moins, Madame,
Qu'aux noms bénis qu'on dit tout bas !

Ne m'en veuillez donc point d'avoir tourné la page
Sans y laisser de vers trop indignes de vous !
Puis vous eussiez porté malheur à mon ouvrage
En me suscitant des jaloux !

Mes rimes n'ont d'ailleurs que peu de jours à vivre :

Elles mourront demain sous le rire moqueur,
Et plutôt qu'une fleur éphémère en mon livre
J'aime mieux vous offrir mon cœur !

Juin 1844.

Les Débuts d'un grand poète. — C'est notre confrère Clément Caraguel qui raconte, dans le *Journal des Débats*, la curieuse anecdote qui suit. Il est clair que l'éditeur qu'il met en cause a, dans l'espèce, agi contre ses intérêts en refusant le premier volume de Victor Hugo; mais il ne faudrait pas en conclure que tous les libraires devraient éditer tous les vers que les poètes nouveaux et inconnus pourraient leur présenter, dans l'espoir de trouver un Victor Hugo parmi eux. Si l'anecdote est authentique, elle est piquante, et voilà tout; elle ne peut toutefois servir de leçon pour personne. Il n'y a eu, en effet, que trois grands poètes en ce siècle, contre un millier de rimeurs plus ou moins habiles, et dont les soi-disant poésies ne se sont jamais vendues !

« Un poète, alors tout jeune et absolument inconnu, alla proposer à un éditeur un volume de vers. Il en reçut la réponse d'usage : le moment était mal choisi, les vers ne se vendaient pas. On devine le reste.

« Vous avez tort, dit le jeune homme; j'aurais signé avec vous un traité qui vous aurait assuré la propriété des autres œuvres que je ferai plus tard. C'est votre fortune que vous refusez.

« — Vous êtes bien bon, Monsieur, répondit l'éditeur avec un sourire ironique.

« — Plus peut-être que vous ne pensez, reprit le « poète, car il y a en moi un homme de génie quoique « vous n'ayez pas l'air de le croire, et c'est ce qu'on verra « plus tard. »

« Là-dessus le jeune homme serra le manuscrit dans sa poche et sortit. L'éditeur, frappé de ce ton d'assurance, réfléchit un instant ; puis il courut après son inconnu. Mais celui-ci était déjà loin, et il ne put le retrouver. C'est de l'éditeur lui-même, dont il est inutile de dire le nom, et qui est mort aujourd'hui, que je tiens cette petite histoire. Il est facile d'en déduire la moralité. A la vérité, tout le monde ne peut pas parler comme notre poète inédit, car tout le monde ne s'appelle pas Victor Hugo ! »

La Maison natale de Victor Hugo. — Le grand poète est né, le 26 février 1802, à Besançon, dans une maison d'assez belle construction, qui porte aujourd'hui le n° 140 de la Grande-Rue et appartient à M. Arthaud. Cette maison donne sur la place Saint-Quentin, et fait face à la rue du Rondot-Saint-Quentin. L'appartement alors occupé par le commandant Hugo était au premier étage. Il a conservé presque entièrement son caractère de l'époque.

Le salon était éclairé par trois fenêtres, la chambre à

coucher par deux fenêtres sur la place Saint-Quentin. Les boiseries de cette chambre, sauf quelques réparations plus récentes, avec sa glace à deux feuilles et son cadre étroit en bois sculpté, sont intactes. La construction de la maison remonte au commencement du XVIII[e] siècle. Les héritiers Calf la vendirent en 1754 à Joseph Baratte, apothicaire, originaire du Lac-des-Rouges-Truites, qui y organisa l'officine encore exploitée de nos jours, où l'on retrouve une collection de vieux vases de faïence, de sculptures sur bois, et dans l'arrière-boutique une très belle cheminée de marbre rouge avec les attributs de l'art du pharmacien. Les enfants Baratte la revendirent en l'an XI, au sieur Arthaud, négociant, dont le petit-fils la détient encore.

Or, le 3 mars dernier, le sénateur-maire de Besançon a soumis au Conseil municipal de cette ville une proposition pour qu'une plaque commémorative en marbre noir soit placée sur la façade de la maison dans laquelle est né Victor Hugo, et que la rue du Rondot-Saint-Quentin porte à l'avenir le nom de rue Victor Hugo. Le Conseil ayant unanimement accueilli ce vœu, le maire a obtenu du susdit M. Arthaud, par acte régulier, le droit de placer et d'entretenir contre la façade de cette maison, désormais historique, une plaque commémorative de la naissance de Victor Hugo. Le maire expédia ensuite à l'auteur des *Châtiments* une copie de la délibéra-

tion du Conseil municipal de Besançon, et reçut en réponse la lettre suivante :

Paris, 12 mars 1879.

Monsieur le maire et cher collègue,

Je reçois ce noble envoi; il me touche profondément. J'adresse à vous, au Conseil municipal, à toute la ville de Besançon, mon remerciement et mon émotion.

VICTOR HUGO.

Alexandre Dumas et François Coppée. — L'auteur du *Passant* vient de faire à la salle des Capucines une causerie des plus attrayantes. Il ne s'est pas borné à nous donner la lecture de quelques-unes de ses œuvres, mais il a encore raconté avec un réel talent de causeur plusieurs épisodes de sa vie littéraire qui nous ont fort intéressé. Voici un de ces épisodes, qui était demeuré jusqu'à ce jour inédit :

« Au lendemain du *Passant*, je reçus de bien doux et bien précieux témoignages de sympathie; mais aucun ne revêtit une forme plus singulière que celui du fécond et merveilleux conteur, de l'incomparable inventeur dramatique qui s'appelait Alexandre Dumas père. Je venais de lui être présenté, et, jeune homme très timide encore, je regardais, tout ému, ce colosse bon enfant, dont la large figure bistrée me souriait sous sa chevelure de laine grise. J'allais essayer de lui balbutier

un compliment plein de respectueuse admiration, lorsque l'auteur des *Trois Mousquetaires* me prit brusquement par la tête, m'embrassa sur les deux joues, et me cria de sa voix chaude et vibrante :

« Tutoie-moi, homme de talent ! »

« Tutoyer Dumas père ! prendre une telle familiarité avec un écrivain illustre, un maître admiré ! Cela m'était tout à fait impossible. D'autre part, comment refuser d'obéir à cet ordre amical, qui m'était donné avec une rondeur presque impérieuse ? Heureusement, je ne perdis pas la tête ; je sautai au cou de l'excellent homme, je lui rendis son accolade, et je lui répondis avec émotion :

« Je n'oserai jamais, homme de génie ! »

« Il éclata de rire... Et voilà comment j'ai eu le bonheur de faire plaisir à Alexandre Dumas père, sans lui manquer de respect. »

VARIÉTÉS

La pièce de vers qui suit est la dernière de Jacques Richard que nous désirions publier pour le moment. Elle est particulièrement curieuse en ce qu'elle contraste d'une manière absolue avec le genre lyrique si élevé des autres pièces que nous avons citées ou reproduites dans nos trois derniers numéros.

Ces jolis vers, dédiés à Mlle Blanche P... (lisez Blanche Pierson), rappellent les stances célèbres de Musset à Ninon :

> Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime,
> Qui sait, belle Ninon, ce que vous en diriez ?...

dont ils sont une imitation évidente. Ils ont été publiés pour la première fois dans le troisième numéro du journal *le Mouvement* (1862); mais ils seront sans doute tout à fait nouveaux pour beaucoup de nos lecteurs.

A MADEMOISELLE BLANCHE P...

Comme l'on doit souffrir, Blanche, quand on vous aime,
Quand on sent son cœur battre à chacun de vos pas !
Ce doit être une peine, une douleur extrême.
Je pourrais, croyez-vous, en juger par moi-même?
— Oh ! non, — car, Dieu merci ! je ne vous aime pas.

Comme l'on doit souffrir ! Dans le bruit, la lumière,
Au milieu des bravos, vous avoir vue un soir ;
Puis vous offrir de loin, dans une humble prière,
Un cœur où vous seriez maîtresse la première !
— Vouloir toujours vous fuir, et ne jamais pouvoir !

Demander au Seigneur, en des transports étranges,
Pourquoi tant de fierté chez les filles du Ciel,
Pourquoi, dans les splendeurs des célestes phalanges,

Avoir si bien choisi le plus beau de ses anges
Pour tendre à notre soif cette coupe de fiel !

Oh ! l'horrible torture ! et qu'il est bien plus sage
De mettre de côté ce solennel fatras !
Aimer — de souvenir — votre charmant visage,
Ce serait trop affreux, bel oiseau de passage,
Et l'oubli pour toujours nous tire d'embarras.

Ma foi, l'ivresse est douce, et douce la folie !
Les soupirs, en juillet, ne sont pas de saison...
Au diable la tristesse et la mélancolie !
Quand on sort d'un beau rêve, au réveil on l'oublie.
Don César, et Musset, et Falstaff, ont raison !

Foin d'un serment naïf de tendresse éternelle !
Foin des divinités au hautain piédestal !
Ma liberté d'abord... — C'est dit, Mademoiselle,
Je ne vous aime pas, et je ne me rappelle
Ni tes longs cheveux d'or, ni ta voix de cristal,

Ni tes chers petits pieds mignons, ni tes mains blanches,
Ni le tendre parler de ta lèvre de miel,
Ni tes bras s'échappant nus de tes larges manches,
Ni ton front enchanté, ni tes yeux, ces pervenches
Qu'Amour cueillit un jour dans les jardins du Ciel !

Le chaste et frais éclat de ton épaule ronde,
Ton cœur par un fil d'or à tous les cœurs lié,
Ce charme qui soudain vous saisit, vous inonde ;
Ton regard enivrant, ton auréole blonde,
Un autre *y* songerait... — Moi, j'ai tout oublié !

Je ne me souviens plus de ton sein qui s'agite,
Ce sein de marbre pâle, au suave contour,
Où la rose fleurit, où la neige palpite,
Et que dans la dentelle on voit battre plus vite
Quand ta bouche s'entr'ouvre et va parler d'amour.

Je ne me souviens plus, rieuse jeune fille,
De t'avoir vue un soir, comme un songe adoré...
— Est-ce qu'on se souvient d'un oiseau qui babille,
D'un corset séducteur, d'une fine cheville,
D'un escarpin coquet et d'un bas bien tiré ?

Nous sommes en juillet .. Le temps est beau, Madame ;
L'azur n'est point voilé, l'horizon n'est point noir.
Non, non, je n'irai pas mettre à vos pieds mon âme,
Vous parler de mourir, de fer, de cœur, de flamme,
Et chanter au ciel bleu l'hymne du désespoir !

Je veux rester en paix et jouir de la vie.
J'adore le champagne, et je n'ai pas vingt ans.

Je veux abdiquer haine, amour, regrets, envie,
Promener dans les fleurs ma jeunesse ravie,
Et faire au grand soleil reluire mon printemps !

Vous me demanderez, il est vrai, tout à l'heure,
Blanche, pourquoi je tremble à chacun de vos pas,
Pourquoi je reste là muet, pourquoi je pleure...
— Vraiment, si je le sais, Madame, que je meure !
Car, pour moi, Dieu merci ! je ne vous aime pas !

Jacques RICHARD.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 7 — 15 AVRIL 1879

SOMMAIRE.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — *Réception de M. Renan.* — C'est le jeudi 3 avril qu'a eu lieu cette solennité littéraire, plusieurs fois remise et toujours retardée par une maladie persistante de M. Renan. Enfin le célèbre auteur de la *Vie de Jésus* est, comme on dit académiquement, « venu prendre séance », ayant pour parrains MM. Vic-

tor Hugo et Jules Simon. Encore très souffrant, M. Renan a été autorisé à lire son discours assis. Ce discours était attendu avec impatience, car on espérait que l'ancien sulpicien allait enfin s'expliquer, une bonne fois pour toutes, sur les contradictions apparentes survenues dans ses opinions religieuses; mais M. Renan n'a, sur ce point, satisfait qu'à moitié son auditoire, en abordant ce sujet brûlant comme d'une manière détournée et en entourant ses explications de commentaires qui n'ont guère dû être compréhensibles pour les bonnes âmes dont la foi est le principal guide.

« J'estime, nous dit M. Renan, qu'il est des sujets sur lesquels il est bon de se contredire : car aucune vue partielle n'en saurait épuiser les intimes replis. Les vérités de la conscience sont des phares à feux changeants. A certaines heures, ces vérités paraissent évidentes; puis on s'étonne qu'on ait pu y croire. Ce sont choses que l'on aperçoit furtivement, et qu'on ne peut plus revoir telles qu'on les a entrevues. Vingt fois l'humanité les a niées et affirmées, vingt fois l'humanité les niera et les affirmera encore. La vraie religion de l'âme est-elle ébranlée par ces alternatives? Non, Messieurs. Elle réside dans un empyrée où le mouvement de tous les autres cercles ne saurait l'atteindre.

« Le culte le plus pur de la divinité se cache parfois derrière d'apparentes négations; le plus parfait idéaliste est souvent celui qui croit devoir à une certaine fran-

chise de se dire matérialiste. Combien de saints sous l'apparence de l'irréligion! Combien, parmi ceux qui nient l'immortalité, mériteraient une belle déception! »

M. Renan succédait à Claude Bernard, et il nous a donné de son illustre prédécesseur un portrait des plus séduisants et des plus fins. M. Renan est, en effet, un enchanteur par le style, par la ciselure habile de la phrase, par la poésie merveilleuse dont il sait parer ses idées. Toute cette partie de son discours relative à Claude Bernard est, à ce point de vue, d'un excessif intérêt. Nous en détacherons le rapide récit des débuts de ce grand savant, qui commença par la pure littérature une carrière qui fut ensuite si glorieusement remplie par des études absolument contraires :

« Il était jeune, et sa voie était encore obscure devant lui. Il essayait toute chose, eut un petit succès sur un théâtre de Lyon avec un vaudeville dont il ne voulait jamais dire le titre, vint à Paris ayant dans sa valise une tragédie en cinq actes et une lettre. Il tenait naturellement plus à la tragédie qu'à la lettre; mais le fait est que la lettre valut pour lui mille fois plus que la tragédie. Elle était adressée à notre regretté confrère M. Saint-Marc Girardin. L'honnête homme que nous avons connu se montra bien dans cette circonstance. Il lut la tragédie, fut très net et conseilla au jeune homme d'apprendre un métier pour vivre, quitte à faire ensuite de la poésie à ses heures. Claude Bernard suivit cette

précieuse indication, et combien cela fut heureux, Messieurs! Auteur dramatique, il eût ajouté quelques tragédies de plus au tas énorme de celles qui attendent à l'Odéon les réparations de la postérité; il est douteux qu'il fût devenu votre confrère. Ainsi, en tournant le dos à la littérature, il prit le droit chemin qui devait le mener parmi vous. En réalité, sa vocation était scientifique. La médecine, qui est à la fois le plus honorable des états et la plus passionnante des sciences, fut l'occupation de son choix. »

C'est M. Mézières qui était chargé de répondre à M. Renan. Il l'a fait avec beaucoup d'esprit, de finesse, et quelquefois avec une pointe malicieuse et piquante qui était de bonne guerre, et qui d'ailleurs n'a jamais dépassé les bornes de la courtoisie académique. En somme, journée littéraire des plus complètes et bonne pour l'Académie, qui vient de consacrer définitivement l'admission dans son immortelle compagnie de l'un des écrivains qui font le plus d'honneur aux lettres françaises.

Mais c'est l'ombre de feu Mgr Dupanloup qui n'a pas dû être contente!...

HUGO ET ZOLA. — Voici deux noms qui, certes, jurent d'être accouplés ensemble, le divin et triomphant prêtre de l'idéal et le chef de cette école naturaliste qui aura bien de la peine, nous l'espérons du moins, à s'acclimater définitivement parmi nous.

Donc, voici M. Zola, que la gloire persistante de M. Hugo empêche de dormir, qui vient, dans une suite d'articles que le journal *le Voltaire* a reproduits avec l'espoir du bruit qu'ils devaient faire, de rééditer contre le maître une série de lieux communs injurieux, dont l'exagération même diminue singulièrement la portée. M. Zola en veut surtout, dans cette affaire, à la critique en général, dont il blâme « l'aplatissement » dans son appréciation des dernières œuvres de M. Hugo, que, pour lui, il déclare « absolument vidé ». Et c'est au moment même du grand succès de *Ruy-Blas* que l'auteur de *l'Assommoir* a cru devoir publier son factum !... « Il y a toujours des oiseaux pour crotter les statues, » dit le vieil adage, et M. Hugo, quelles que soient les réserves qu'on puisse faire à l'endroit de certains de ses ouvrages et de bon nombre de ses théories, est, surtout en comparaison de M. Zola, véritablement une statue.

Cette rage de M. Zola a donné lieu à un grand nombre d'articles de journaux qui ont tous été unanimes pour lui reprocher l'inutilité et l'injustice de sa grande colère : les uns ont pris la chose au sérieux et ont discuté longuement le pour et le contre des articles de M. Zola ; les autres, au contraire, ont tourné en plaisanterie ceux de ses arguments qui devaient lui paraître les plus forts et les meilleurs. L'un de ces derniers, M. Abraham Dreyfus, un écrivain bourré de verve et d'esprit, a été plus loin. Il a imaginé, dans *le XIXe Siècle*

(8 avril), un Victor Hugo complètement converti par les articles de son contradicteur naturaliste, et lui faisant même plus que des concessions. C'est en effet *Ruy-Blas* tout entier que le maître va récrire à nouveau pour plaire à M. Zola et à sa clientèle :

« ... Et Victor Hugo s'est mis tout de suite au travail.

« Le grand poète a commencé par changer le lieu et le moment de l'action. *Ruy-Blas* se passant à Madrid, en 169..., c'est-à-dire à une époque insuffisamment désignée, ne pouvait pas lui convenir. Il a décidé que le drame irait du 21 mars au 4 avril 1879, c'est-à-dire qu'il serait taillé en pleine chair moderne, et à Paris naturellement, les personnages devant être de ceux que nous coudoyons tous les jours.

« Quant à l'action, elle était toute indiquée... Maria de Neubourg, la femme d'un brave bourgeois qui a la manie de passer ses journées à la chasse, « a eu des mots » avec un vieux rentier demeurant sur le même carré, don Salluste. Pour se venger, don Salluste prend à son service le domestique du premier, Ruy-Blas, un beau gaillard qui ne déplaît pas à Maria de Neubourg. Don Salluste profite d'un jour où Maria est seule pour lui envoyer son domestique, sous prétexte de l'aider à nettoyer des cuivres; et, pendant que Maria et Ruy-Blas font ce nettoyage, don Salluste va chercher le mari. Celui-ci revient de la chasse avec son fusil tout chargé (il ne tire jamais), et tue l'innocente Maria de

Neubourg. Ruy-Blas, désespéré, s'empoisonne avec l'eau de cuivre qu'il tient encore à la main. »

L'auteur de cette amusante fantaisie nous montre ensuite M. Hugo passant plusieurs journées dans un bureau de placement, où il voit défiler un grand nombre de domestiques, « documents humains » d'après lesquels il veut tailler son héros.

« C'est ainsi qu'il a pu composer une scène qui manque absolument dans l'ancien *Ruy-Blas*, la scène entre don Salluste et Ruy-Blas, lorsque celui-ci s'engage comme domestique.

« J'en citerai un fragment :

« RUY-BLAS.— .. Et j'aurai droit à six bouteilles par « semaine ?

« DON SALLUSTE. — Cinq bouteilles... C'est bien assez.

« RUY-BLAS.—J'en demande bien pardon à Monsieur, « mais dans la maison où j'étais avant d'entrer chez « Monsieur j'avais droit à six bouteilles.

« DON SALLUSTE. — Chaque maison a ses usages.

« RUY-BLAS. — Oui, Monsieur, mais n'empêche que, « quand un domestique a beaucoup à peiner...

« DON SALLUSTE. — Enfin, c'est bien ! vous aurez « vos six bouteilles... Je n'ai pas l'habitude de discuter « avec mes gens.

« RUY-BLAS, *à part*. — Dis plutôt que tu ne peux « pas faire autrement, vieux grigou ! »

« Etc., etc.

« Je n'ai pas besoin de faire remarquer l'accent de vérité intense qui caractérise ce dialogue. Quelle différence avec la scène pompeuse et vide où Ruy-Blas entretient don Salluste du salut de l'Espagne ! »

L'Album de la Comédie française. — Voici une curieuse primeur artistique, qui rentre tout à fait dans le cadre de notre *Gazette*. Il s'agit d'une prochaine publication dont l'initiative appartient à l'un des plus éminents sociétaires de la Comédie française, M. Frédéric Febvre.

On sait que la Comédie doit se rendre à Londres, pendant les mois de juin et de juillet, pour y représenter les principales pièces de son illustre répertoire. Pendant ce temps on réparera intérieurement le grand immeuble de la rue de Richelieu ; tout sera remis à neuf, peintures, décorations, fauteuils, etc. ; on ajoutera même au pourtour du parterre une série de baignoires dont les amateurs de ces sortes de loges discrètes ont souvent réclamé l'installation. La Comédie donnera ses représentations à Londres devant le public le plus choisi, et composé avant tout des personnages en relief à la cour et dans la haute aristocratie. Le prince de Galles sera naturellement l'hôte assidu de ces représentations. Or M. Febvre a eu tout dernièrement l'honneur de servir de guide au prince dans les couloirs et les foyers de la Comédie française, et ce dernier, en remerciement de ce

bon office, a daigné offrir au comédien la canne de jonc à pomme d'or qu'il tenait à la main. Cette canne avait même une précieuse valeur pour le prince, et par suite pour l'artiste à qui il voulait bien la donner : c'était la canne qui lui avait constamment servi pendant tout son voyage dans les Indes.

M. Febvre désira à son tour, en souvenir de la royale visite du prince de Galles et de sa courtoisie pour la Comédie tout entière, lui offrir, à l'occasion du prochain voyage de Londres, un présent digne de lui et qui lui rappelât toujours les artistes sociétaires qu'il veut bien honorer de sa sympathie. Il a en conséquence obtenu de ses camarades qu'ils consentissent tous à poser pour un portrait qui serait accompagné d'une courte notice et d'un autographe. La collection de ces portraits, richement reliée, formerait un album dont l'original serait offert directement au prince, qui en a déjà accepté la dédicace. Enfin, comme il fallait précisément en tête de l'album cette dédicace même, et surtout qu'elle fût signée d'un nom illustre dans les lettres pour être digne d'être mise sous ses yeux, M. Febvre a obtenu de M. Alexandre Dumas fils, — mais non sans peine, — qu'il voulût bien se charger de l'écrire.

Nous venons de dire « non sans peine. » En effet, le répertoire tout entier de M. Alexandre Dumas fils, depuis *la Dame aux camélias* jusqu'à *l'Étrangère,* est interdit en Angleterre comme immoral. Il était donc curieux que

ce fût précisément à l'auteur même de ce théâtre, si célèbre et si en vogue chez nous, que M. Febvre demandât une dédicace à l'adresse du futur roi d'Angleterre. Aussi M. Dumas n'a-t-il accepté qu'à la condition d'avoir ses coudées franches, et de faire sentir au prince, avec toutes les formes de la plus respectueuse déférence, l'injustice d'un aussi dur ostracisme. Et voici, en effet, comment se termine, — ou à peu près, — la dédicace de M. Dumas, laquelle sera reliée manuscrite au commencement du susdit album : « Et maintenant, Monseigneur, je ne puis que remercier mon ami Febvre de l'honneur qu'il m'a fait en présentant à Votre Altesse Royale l'auteur dramatique français le moins représenté dans votre pays... »

Ajoutons encore que l'album de la Comédie française sera mis dans le commerce, mais tiré à très petit nombre ; que les portraits représenteront seulement la tête et la naissance du corps de l'artiste, qu'ils seront gravés à l'eau-forte et que chaque exemplaire de cet album merveilleux coûtera pour le moins une centaine de francs.

UNE LETTRE DE CAMILLE DESMOULINS. — Le drame assez incolore de M. Émile Moreau que vient de représenter le Théâtre-Historique, qui prend à dater de ce jour le nom de *Théâtre des Nations*, drame qui prétend nous raconter la vie politique, publique et privée de Camille

Desmoulins, vient de remettre en lumière cet écrivain brillant qui eut finalement le courage de contredire ses premiers écrits pour défendre la vérité. Le beau livre que M. Claretie a publié il y a quelques années chez Plon, et dans lequel il nous raconte si éloquemment et avec tant de détails curieux et la plupart inédits la vie de Desmoulins et celle de sa malheureuse femme, Lucile Duplessis, vient d'être encore remis en lumière par le drame nouveau, que l'auteur des *Derniers Montagnards* avait été d'abord invité à écrire. M. Claretie nous envoie, à ce propos, une lettre inédite de Camille Desmoulins, qu'il n'avait pas utilisée dans son travail. Nous reproduisons cette lettre, en la faisant précéder du billet explicatif qui accompagnait son envoi.

A M. Georges d'Heylli.

Paris, 2 avril 1879.

Mon cher ami,

Voici une lettre inédite de Camille à un ministre innomé, et qui doit être ou peut être Danton, « un vieux Cordelier ». Elle a trait à une démarche bien radicale faite par Anacharsis Clootz, dont Georges Avenel a parlé longuement.

Et à ce propos il y aurait à faire aussi une biographie du fils de Camille, de ce petit Horace encore au berceau lors de la mort de son père. M. le baron de Girardot, l'un des collectionneurs les plus érudits de notre temps, m'a écrit qu'il possédait, à ce sujet, une lettre de Fourcroy, avec imprimé officiel : *Le conseiller d'Etat chargé de la direction et de la surveillance de l'instruction publique*, où il est dit :

« Je m'empresse de calmer vos inquiétudes en vous annonçant que le jeune Camille Desmoulins restera au Collége de Paris, où il est en ce moment. Cette faveur est bien due, Madame, au fils d'une des plus intéressantes victimes de la liberté.

« Je vous salue,

« FOURCROY. »

Cette lettre, datée du 15 frimaire an XI, est sans nul doute adressée à Mme Duplessis, la mère de Lucile.

Votre ami dévoué,

Jules CLARETIE.

(1792.)

Citoyen ministre,

Ce n'est pas moi qui aurois fait la démarche prématurée de Clootz chez l'évêque de Paris; mais, puisque le vin est versé, il faut le boire, et il ne me reste plus qu'à mettre tout en œuvre pour que la motion de Clootz tourne au bien de la république et pour consommer l'œuvre de la déprêtrisation universelle; l'ouvrage du citoyen Peyrard, excellent patriote et membre du département, est ce qu'il y à de mieux à mettre en circulation, et tu ne peux pas faire un meilleur usage des fonds publics destinés à propager la raison et la philosophie, dont on a fait le fondement de notre république, que de les employer à faire pleuvoir cet imprimé dans toutes les communes; et tu feras bien.

Je te salue et embrasse un de nos vieux Cordeliers.

Camille DESMOULINS.

Ce livre est un objet de première nécessité dans ce moment.

Théatres. — *Ruy-Blas*. — La Comédie française vient de reprendre (4 avril), avec un grand éclat de mise en scène et d'interprétation, le meilleur et le plus intéressant des grands drames romantiques de Victor Hugo, *Ruy-Blas*. C'est aussi l'œuvre la plus populaire que le maître ait donnée au théâtre. Elle n'eut cependant pas un grand succès à l'origine. *Ruy-Blas* fut, comme on sait, composé par Victor Hugo pour l'inauguration d'un théâtre nouveau dont Anténor Joly venait, à sa recommandation, d'obtenir le privilège. Ce théâtre, qui s'appelait la Renaissance, fut installé dans la salle Ventadour, celle-là même où a ensuite régné si longtemps le Théâtre-Italien et qu'on démolit aujourd'hui. On devait y jouer à la fois le drame et l'opéra, et c'est là que furent données pour la première fois à Paris *Lucie de Lammermoor* et *l'Eau merveilleuse*.

L'ouverture du théâtre de la Renaissance eut lieu, le 8 novembre 1838, par cette première représentation du nouveau drame d'Hugo. L'interprétation en était fort remarquable. La pièce ne compte pas moins de vingt-trois personnages, dont quatre seulement sont importants, deux secondaires et les autres à peu près nuls. Voici quelle était la distribution de 1838 pour les principaux rôles :

Ruy-Blas,	MM.	Fréd. Lemaître.
Don Salluste,		Alex. Mauzin.
Don César de Bazan,		Saint-Firmin.
Don Guritan,		Ferréol.

La Reine,	Mmes	Louise Baudouin.
Casilda,		Mareuil.

Le drame, malgré sa grande valeur littéraire, n'eut alors qu'un succès fort contesté. Il fut joué une trentaine de fois seulement, et à de longs intervalles, le plus souvent accompagné de petites pièces nouvelles pour le renforcer, et enfin il fut presque toujours — c'est Mme Hugo elle-même qui l'affirme dans les deux volumes de mémoires qu'elle a publiés sur son mari — égayé dans ses deux derniers actes par des rires moqueurs et même par des sifflets.

Trois ans plus tard, le 11 août 1841, *Ruy-Blas* fut repris à la Porte-Saint-Martin, sous la direction Cogniard, avec un meilleur succès, mais cependant sans recevoir l'accueil triomphal qui l'attendait par la suite à l'Odéon et au Théâtre-Français. Voici la distribution de 1841 pour les cinq principaux rôles :

Ruy-Blas,	MM.	Fréd. Lemaître.
Don Salluste,		Jemma.
Don César,		Raucourt.
Don Guritan,		Nestor.
La Reine,	Mme	Jourdain-Rey.

C'est seulement en 1872, le 19 février, — le répertoire d'Hugo ayant été interdit pendant presque toute la durée de l'Empire, — que *Ruy-Blas* reprit pour la troisième fois la scène. Ce beau drame eut alors un succès éclatant, dû aussi à une distribution supérieure :

Ruy-Blas,	MM.	Lafontaine.
Don Salluste,		Geffroy.
Don César,		Mélingue.
Don Guritan,		Tallien.
La Reine,	Mmes	Sarah-Bernhardt.
Casilda,		Émilie Broizat.
La Camerara-Mayor,		Ramelli.
Une Duègne (4e acte),		Lambquin.

M. de Chilly, l'ancien acteur célèbre qui avait créé à l'Ambigu le Rodin des *Mystères de Paris,* était alors directeur de l'Odéon, et il avait monté l'œuvre d'Hugo avec un soin, un luxe et un goût tout particuliers. Le succès, un succès énorme, récompensa les efforts de ce directeur expérimenté et habile; mais, hélas! il mourut comme enseveli dans son triomphe : le 14 juin 1872, au milieu d'un banquet offert par le grand poète aux interprètes de son drame, M. de Chilly fut frappé d'une attaque d'apoplexie et succomba le soir même. Il était directeur de l'Odéon depuis 1866.

La reprise actuelle de *Ruy-Blas* a été préparée par M. Émile Perrin avec une sollicitude et un goût artistique qu'on ne saurait assez louer. La distribution de l'œuvre est, surtout comme ensemble, des plus intéressantes et des plus complètes :

Ruy-Blas,	MM.	Mounet-Sully.
Don Salluste,		Febvre.
Don César,		Coquelin.
Don Guritan,		Martel.

La Reine, Mmes Sarah-Bernhardt.
Casilda, Barretta.

Quant aux autres petits rôles, ils ont été distribués également à des premiers sujets. C'est seulement à la Comédie française, en effet, qu'on parvient à atteindre à des résultats aussi satisfaisants au point de vue de l'interprétation, par cette bonne raison que les moindres personnages sont toujours confiés à des artistes de premier ordre, et parfois à des sociétaires. Ainsi Mlle Jouassain joue la Camerara-Mayor, dont le rôle n'a pas dix vers, et M. Coquelin cadet a tenu à honneur de paraître dans le drame d'Hugo, bien qu'il n'y ait pour lui qu'une seule petite scène. Et que dire de comédiens tels que MM. Dupont-Vernon, Reney, Garraud, Boucher, Joliet, Davrigny, Sylvain, Villain, Mme Thénard, qui se bornent à paraître pendant cinq minutes en scène et qui n'ont pas vingt vers à dire à eux tous? Et Mlle Frémaux, récente lauréat du Conservatoire, qui vient de débuter si gentiment dans *l'Épreuve*, et à qui on a donné à jouer pour second rôle, à la Comédie française, le page même de Ruy-Blas, dont le personnage tout entier se compose d'un vers et demi!...

Bibliographie. — *Le Drapeau*. — Quel éloquent et patriotique récit et quel luxueux et artistique volume M. Jules Claretie vient de publier sous ce titre! Ce récit n'est qu'une nouvelle, mais comme elle est touchante, et

comme il faut que nous en recommandions la lecture à nos fils ! C'est à Potsdam même que la vue de nos drapeaux de Sedan et de Metz, inclinés devant la statue victorieuse de Frédéric II, inspira à Claretie cette nouvelle, que nous n'avons pu lire sans qu'une larme se fît jour sous notre paupière. Il l'écrivit d'une traite et la plume pour ainsi dire toute fiévreuse; puis il s'en fut la porter à la *Revue des Deux-Mondes*, qui, paraît-il, n'osa pas l'insérer. Elle parut alors dans le *Musée universel* de Georges Decaux, avec un beau dessin de Férat; puis enfin l'auteur la plaça définitivement, — il le croyait du moins, — dans un recueil de divers articles qui fut publié chez Dentu sous le titre général de : *les Belles Folies*. La nouvelle était alors intitulée : *Fougerel et Malapeyre*, noms de ses deux héros.

Georges Decaux eut ensuite l'idée, en voyant le grand succès qui venait d'accueillir l'édition illustrée du livre de Quatrelles *A coups de fusil*, de publier de nouveau la nouvelle de Claretie dans les mêmes conditions artistiques. Comme pour le livre de Quatrelles, on demanda à A. de Neuville de grandes illustrations pour *le Drapeau* et des vignettes à Edmond Morin; enfin on entoura chaque page du livre d'un filet tricolore qui rappelle sans cesse au lecteur son titre et son esprit. Cet encadrement, le premier de ce genre qui ait été imaginé, est un tour de force typographique qui n'a pu être réalisé par les moyens dont se sert actuellement l'imprimerie, et

que nous croyons curieux de signaler à nos lecteurs. En effet, chaque feuille ayant dû être tirée en trois couleurs et à trois reprises différentes, il a fallu recourir à la vieille presse à bras, qui est toujours la même depuis Gutenberg, les presses mécaniques ne pouvant donner un repérage assez régulier.

NÉCROLOGIE. — *Couture.* — Ce peintre, qu'une toile de valeur, *les Romains de la décadence* (Salon de 1847), a suffi à rendre célèbre, vient de mourir à l'âge de 64 ans. Il s'était depuis longtemps retiré des expositions publiques et vendait ses tableaux à l'étranger. On sait qu'il était d'un caractère difficile, rempli d'orgueil, détestant et dénigrant sans cesse ses confrères, en un mot un misanthrope désagréable.

Un artiste célèbre du crayon, M. Bertall, vient de publier, dans le *Paris-Journal,* un curieux portrait dont nous citerons le passage suivant, qui établit entre Courbet et Couture un parallèle intéressant :

« Depuis le grand succès des *Romains de la décadence* et du *Fauconnier* (Exposition universelle de 1855), qui valurent à Thomas Couture toutes les récompenses désirables et affirmèrent sa réputation, il ne parut que bien rarement aux expositions.

« Couture était d'un caractère ombrageux et inquiet : les critiques plus ou moins jalouses qui se mêlaient à ses triomphes le blessaient profondément. Il y avait

dans cette croyance en sa valeur, pardonnable à un certain degré, quelque chose de cette énorme vanité qui signalait Courbet. Mais la vanité de Courbet avait quelque chose de naïf et de bon enfant qui désarmait et lui faisait une joyeuse galerie; celle de Couture avait quelque chose de rogue et de douloureux qui éloignait au lieu d'attirer.

« Tous deux s'intitulaient maîtres peintres.

« Thomas Couture, blessé au cœur des petites attaques dont il était l'objet, se retira sous sa tente; on l'apercevait rarement; il conservait invariablement son air un peu maussade et bourru, tout prêt à distribuer les coups de boutoir sur son passage.

« Des deux maîtres, Courbet fit certainement le plus de bruit, tandis que Couture est mort un peu oublié; mais certainement celui des deux qui a laissé quelque chose de valeur pour l'avenir n'est point Gustave Courbet. Couture avait un sentiment élevé, un goût original, l'amour de la recherche et de la pensée : il était à la fois un artiste et un peintre. »

Varia. — *Toute la lyre.* — Ce n'est point du prochain volume de Victor Hugo que nous voulons parler, mais de la lutte à *rimes plates* qui s'est engagée, il y a quelques jours, entre M. Laroche-Joubert, le terrible Arpin de l'assemblée de Versailles, et M. Millaud (Albert), le Rempart du *Figaro.* A propos d'une interpellation du

premier dans la séance du 24 mars, le second, rappelant ses souvenirs classiques et s'inspirant du *Bon roi Dagobert,* avait décoché contre le représentant du peuple ces deux strophes meurtrières :

C'est Laroche-Joubert
Qui met tout Versaille à l'envers.
Il veut questionner
Monsieur Le Royer
Sur un fait affreux
Et très scandaleux.
— C'est bien, lui dit le Roy-
Er, allez, questionnez-moi.

C'est Laroche-Joubert
Qui se plaint d'un ton très amer
D'un petit journal
Qui traite fort mal
Plusieurs magistrats
Des plus délicats.
— C'est vrai, lui dit le Roy-
Er, c'est l'*Patriot*' de la Savoie.

Ceci n'était pas fait pour mettre le journaliste dans les petits papiers du papetier. Aussi la réponse du berger Laroche à la bergère Millaud ne s'est pas fait attendre, et le député, qui voulait avoir la seconde manche, a riposté par cinq strophes empoisonnées, dont nous ne donnerons ici que les deux premières, n'étant pas, en cette occasion, partisan, comme lui, du plus grand nombre.

I

Le jeune Millaud Albert
Un jour mit sa plume à l'envers,
Pour qu'elle fût tournée
Comme sa tête bornée.
Lors il discutait
De ce qu'il ignorait,
Maladroitement
Et grotesquement...
« Mais bast! dit Milleraud,
C'est bien bon pour *le Figaro.* »

II

Le jeune Albert Millaud
Comme un perroquet très en haut,
Parmi les reporters
Montrait son grand bec entr'ouvert.
Comme il savait bien
Qu'il ne savait rien,
Il prit *a parte*
Un vieux député,
Se disant *in petto :*
« Faisons rire *le Figaro.* »

Nos lecteurs nous en voudraient sûrement si nous ne donnions, nous aussi, notre couplet, qui sera la *moralité* de cette histoire :

Millaud, Laroche-Joubert,
Se lancent à la tête des petits vers.
Ces deux combattants
N' paraissent pas bien méchants,

Et chacun leur dit :
« Ah ! Messieurs, finis-
Sez-en, car ce n'est pas bien
D'ameuter ainsi l' public pour rien. »

Et voilà !

Du haut du ciel, ta demeure dernière,
O Béranger, tu dois être content !

L'Invention des omnibus. — Notre confrère M. Prosper Blanchemain nous adresse sur ce sujet la curieuse lettre suivante :

Monsieur et cher confrère,

Je lis dans un de nos meilleurs recueils provinciaux, la *Revue de Bretagne et de Vendée*, qui paraît tous les mois à Nantes, sous la direction de MM. A. de la Borderie et Émile Grimaud (livr. de février 1879), une note qui me paraît excellente à reproduire. Elle raconte l'invention des omnibus, qui semble peu connue et mérite de l'être. Je copie en abrégeant :

« En 1826 ou 1827, un industriel nantais, M. Baudry, exploitait, en face de la grande gare actuelle, une minoterie à vapeur connue sous le nom de *Pompe à feu de Richebourg*. L'idée lui vint d'utiliser l'excédent d'eau chaude de sa machine pour alimenter un établissement de bains. Cela fait, M. Baudry pensa que ses baignoires demeureraient vides s'il n'allait pas recruter des clients loin de son quartier excentrique. Il imagina d'envoyer à certaines heures, au centre de la ville, une voiture longue munie de deux banquettes sur lesquelles les baigneurs prenaient place. Ce véhicule était connu sous le nom de *Voiture des bains de Richebourg ;* mais un ami de

M. Baudry lui conseilla de le baptiser d'un nom plus court et plus expressif que lui avait suggéré l'enseigne d'un épicier de la ville nommé *Omnès*, qui avait fait peindre sur sa porte ce jeu de mots : OMNÈS OMNIBUS.

« Ainsi fut créé le substantif *Omnibus*. Quant à la chose, elle fut créée au même moment, car l'inventeur, avec l'aide d'une société nantaise, établit à Bordeaux un service d'omnibus; puis presque aussitôt il transporta son invention à Paris. Les actionnaires venaient en foule, les voitures marchaient comme sur des roulettes, quand, par malheur pour le pauvre M. Baudry, survint le rigoureux hiver de 1829. La neige et le verglas encombrèrent les rues de la capitale; les fourrages montèrent à un prix excessif. D'un autre côté, une concurrence se leva, sous le nom de *Dames blanches*. Bref, M. Baudry, tourmenté par la crainte d'une ruine imminente, mourut de chagrin, ne se doutant pas de l'immense développement qu'allait prendre son idée... », qu'il avait, sans le savoir, empruntée à Pascal.

Je pense, Monsieur, que vous partagerez mon avis sur ce fait intéressant de l'histoire, toujours la même, des inventions et des inventeurs, et je vous prie d'agréer la nouvelle assurance de mes meilleurs sentiments d'estime et de confraternité.

Prosper BLANCHEMAIN.

31 mars 1879.

L'École naturaliste. — On sait que c'est M. Zola qui en est le grand prêtre. On lui adresse de toutes parts, paraît-il, des lettres dans lesquelles on le félicite de l'exactitude minutieuse de ses descriptions. Un correspondant s'extasie, par exemple, sur les détails si parfaits et si complets de la célébration de la messe dans le

roman de Zola *la Faute de l'abbé Mouret*, et ce correspondant démontre que le romancier s'est, pour ce chapitre, absolument conformé à un livre du R. P. Levavasseur, le *Cérémonial à l'usage des petites églises de paroisse selon le rite romain.*

A cela, M. Scholl, qui a la répartie toujours originale et prompte, répond dans *l'Événement* que ce n'est pas cette exactitude même des détails qui fait, selon lui, le grand mérite de Zola. Quelle difficulté, en effet, peut-il y avoir dans ce naturalisme à outrance? Un manuel quelconque pourrait en tenir lieu, et même servir textuellement dans certains cas, comme le suivant, que M. Scholl nous donne pour exemple :

« Je mets en scène, dit-il, une cuisinière, nommée Jacqueline, à laquelle ses maîtres ont commandé un civet de lièvre. Je prends *la Cuisinière bourgeoise*, et me voici au travail :

ROMAN	CUISINIÈRE BOURGEOISE
Jacqueline fit fondre du beurre dans une casserole; elle y fit revenir du petit lard coupé en dés, et le retira dès qu'il fut roux.	Faites fondre du beurre dans une casserole; faites-y revenir du petit lard coupé en dés; retirez-le quand il est roux.
Elle passa au beurre ses morceaux de lièvre, ajouta une forte pincée de farine, fit un roux et mouilla avec un peu de bouillon.	Passez au beurre vos morceaux de lièvre; ajoutez une forte pincée de farine; faites un roux; mouillez avec un peu de bouillon.

Après cela, Jacqueline remit son lard, ses oignons et ses champignons, un panais coupé en morceaux et un bouquet garni.	Remettez votre lard, vos oignons et vos champignons, un panais coupé en morceaux et un bouquet garni.
Elle mouilla avec bouillon et vin rouge, fit bouillir à grand feu, goûta la sauce, et, la trouvant fade, ajouta un peu de poivre et de sel.	Mouillez avec bouillon et vin rouge; faites bouillir à grand feu; goûtez la sauce; ajoutez, s'il le faut, poivre et sel.
Une fois terminées ces premières opérations, Jacqueline écrasa le foie dans un peu de sauce, y mêla le sang, versa le tout dans une casserole, ajouta un morceau de beurre manié de farine... et servit.	Écrasez le foie dans un peu de sauce; mêlez-y le sang; versez le tout dans la casserole; ajoutez, avant de servir, un morceau de beurre manié de farine, et servez.

« Et maintenant, ajoute très plaisamment M. Scholl, je me livre à l'admiration de mes contemporains! »

Il est évident que le procédé Zola, poussé à l'extrême et mis en usage par des écrivains de son école, mais inférieurs à lui, pourrait bien produire parfois le résultat que M. Scholl se borne à nous donner ici comme un simple amusement littéraire!..

Un Sonnet à la Vierge. — Ce sonnet est célèbre, non qu'il ait une grande valeur poétique, mais parce que son trop fameux auteur a dû regretter bien souvent de l'avoir jadis écrit : c'est le sonnet qui mérita à M. Henri Rochefort le « souci d'or » de Clémence Isaure, au concours

des Jeux floraux, en l'année 1855. On se souvient encore que, lors de la première candidature politique de Rochefort, qui faisait dans ses manifestes électoraux profession de foi libre penseuse, ses adversaires ne furent pas fâchés de le prendre publiquement en contradiction avec ses anciennes opinions religieuses en faisant insérer dans les journaux ce sonnet, œuvre de jeunesse, qui en somme est médiocre, et que nous ne reproduisons qu'à titre de curiosité littéraire :

Sonnet à la Vierge.

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour,

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime :
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton fils fut ton divin baptême,
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière :
Le genre humain courbé t'invoque la première;
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs;

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
Tout te chante, ô Marie!... et pourtant quelle femme,
Même au prix de ta gloire, eût bravé tes douleurs?

Conférences et conférenciers. — Notre ami François Coppée vient de remporter un vif succès comme con-

férencier à la salle du boulevard des Capucines, où le public ne se lasse pas de venir l'entendre causer sur lui-même et sur ses œuvres, à ce point que le sympathique et brillant auteur du *Passant* a dû donner coup sur coup et promettre pour la suite un grand nombre de « représentations ». A ce propos, M. Alphonse Daudet passe en revue, dans le *Journal officiel,* le personnel nouveau des conférenciers, et indique ceux qui pourraient exercer plus personnellement sur la foule une attraction spéciale, comme vient de le faire si heureusement M. Coppée :

« Quelques-uns des poètes actuels sont des « diseurs » de premier ordre, comme M. Jean Aicard, qui débite ses jolis poèmes aussi savamment que Samson lisait les siens ; d'autres, d'étincelants causeurs, comme Théodore de Banville, un Henri Heine né à Paris, auquel il faudrait demander de nous faire en deux ou trois conférences la chronique théâtrale de l'ancien boulevard du Temple ou un historique familier et fantaisiste de la bohème de Mürger et de Fauchery. Sully-Prudhomme parle bien et dit ses vers admirablement. L'auteur de *la Belle Saïnara,* Ernest d'Hervilly, plairait fort aussi avec sa gaieté de pince-sans-rire et sa grâce inventive et bizarre. Combien encore auxquels on pourrait d'avance prédire le succès ! Pour les romanciers, c'est une autre affaire. Les orateurs, les causeurs, les simples liseurs même, sont rares parmi eux. Sans doute, si Edmond About con-

sentait à lire un chapitre de *Madelon* et à s'égayer librement autour pendant une heure, on aurait un vrai régal de style et de malice. Paul Féval, avant d'entrer dans les ordres, a montré plusieurs fois ce que peuvent sur le public sa gouaillerie nasillarde et ses airs naïfs si adorablement joués. Il reste encore l'auteur de *la Vieille Maîtresse* et des *Diaboliques,* J. Barbey d'Aurevilly, qui parle comme il écrit, avec une verve hautaine, effarouchante, et des encres de toutes les couleurs. Celui-là, si on le décidait à monter sur l'estrade, à se draper publiquement dans sa phrase d'écarlate et d'or, pourrait irriter, déplaire, mais à coup sûr ferait un grand effet. En dehors de ces trois romanciers, — de ceux qui comptent, cela s'entend, — nous ne voyons guère à qui l'administration des conférences pourrait s'adresser. — Quoi ! pas même pour une lecture ? — Eh ! c'est justement ce qu'il y a de plus difficile au monde, une lecture !

« Émile Zola nous racontait un jour le mal qu'il avait eu à aller jusqu'au bout d'une lecture faite par lui dans un concert de charité et devant un public pourtant bien enthousiaste : toute la colonie russe venue pour entendre son auteur favori. « Je m'ennuyais moi-même, » nous disait le romancier ; et deux ou trois fois il fut sur le point de laisser là son livre et son auditoire. L'épreuve lui a suffi : il ne la recommencerait pas volontiers. Gustave Flaubert, lui, lit superbement, avec l'emphase

lyrique et les gestes ondulés d'un Frédérick ; mais tous ceux qui ont vu de près l'auteur de *Salammbô* connaissent son horreur pour les manifestations personnelles, et savent bien qu'il n'existe pas de force humaine, ni même divine, capable de l'asseoir dans le fauteuil du conférencier.

« C'est encore, croyons-nous, parmi les auteurs dramatiques, que la salle du boulevard des Capucines recruterait le plus aisément son personnel... Il suffit, par exemple, d'avoir vu Alexandre Dumas fils cambrer sa taille au milieu d'un salon, l'œil narquois, un peu voilé, la parole hardie et facile, et toujours la raquette au poing, prêt à renvoyer la balle, de quelque côté qu'elle arrive; il suffit de l'avoir entendu filer une anecdote, ménager, graduer ses effets avec un art sans pareil, pour savoir quelle admirable conférence on pourrait attendre de lui. La verve un peu sèche de Victorien Sardou, son érudition vivace et brillante, seraient aussi bien précieuses; seulement, avec lui, ni table ni fauteuil, l'estrade dans toute sa largeur, pour que l'auteur de *la Famille Benoiton* puisse bondir, gesticuler, comme à l'avant-scène pendant une de ses répétitions. Dumas, Sardou, voilà des noms à recettes sûres pour l'affiche de la Salle des conférences, comme pour toutes les affiches, du reste. »

Les Lettres de Sainte-Beuve. — On en découvre tous les

jours d'inédites et de nouvelles, dont la *Correspondance* publiée par M. Troubat pourra faire bon profit pour son troisième volume. Cette fois, c'est M. Jouvin qui publie dans *le Figaro* quelques-unes de celles qui lui ont été personnellement adressées. En voici une fort curieuse, dont nous donnons ci-après les principaux passages :

2 novembre 1867.

... Je me rappelle qu'il y a plus de trente ans, le matin d'une de ces terribles émeutes qui ensanglantèrent Paris dans les premières années de Louis-Philippe, mon ami Ampère me vint prendre, et nous allâmes tout émus, pour savoir des nouvelles, jusque dans la rue du Croissant, qui était alors un quartier général de journaux; puis, tout à coup, Ampère, regardant à sa montre, me dit : « Il est deux heures et demie; je n'ai que le temps d'aller à l'École normale, où je dois faire une conférence... Et sur quoi ? ajouta-t-il; imaginez que c'est sur le cavalier Marini!... » Je lui répondis : Eh bien ! vous n'aurez pas tort : il viendra un jour où l'on ne se souviendra plus de cette émeute, et où on la confondra avec d'autres, sans plus bien savoir de laquelle il s'agit; mais on connaîtra toujours le cavalier Marini, qui est un homme de talent, sinon un grand homme, et il aura sa page dans une histoire littéraire. » Tâchons à notre tour, cher confrère, d'être comme le cavalier Marini, un peu plus ou un peu moins.

... Je reconnais à la fois l'ami et le critique. Ce dernier me plaît autant que l'autre. Vous avez mis le doigt, en effet, sur les deux points délicats. Au fond, je le sais bien, Musset a la passion, et Théo ne l'a pas, et l'on n'échauffe son monde qu'en ayant soi-même la flamme. Et puis Balzac, avec des défauts que je sens trop, — étant d'une tout autre famille, — avait

la puissance, et Gavarni n'a eu qu'infiniment d'esprit, d'élégance et d'observation.

Cela dit, j'ai mon idée intérieure : c'est qu'on porte trop l'eau à la rivière, on pousse trop à l'admiration quand même; on ne juge plus : une fois le mot de *génie* prononcé, tout est accepté, proclamé. Les plus mauvais vers de Musset sont cités comme des proverbes... Ainsi pour le « grand romancier ». Il semble qu'il n'y a eu que lui d'observateur, et qu'Eugène Sue, Frédéric Soulié, tous ces gros compagnons, n'existent plus et soient absorbés par lui ».

... Mais surtout, s'il s'agit des grands hommes du passé, je ne puis accepter le numéro de génie où on les place. *Ceci est le fond de ma pensée* et me juge sans doute moi-même : je suis plus sensible à certains défauts qu'à certain ordre de qualités.

Ce que je vous dis là vous montre que j'aimerais quelquefois à causer et même à disputer avec vous. C'est un bon exercice pour l'esprit que ces sortes de contradictions entre gens faits pour se comprendre. Les préventions tombent; on apprend à s'y mieux connaître, à s'y mieux estimer.

Les Serments de Talleyrand. — La curieuse nomenclature qui suit prouve que ce n'est pas sans raison que l'on dit « prêter » serment. Voici en effet, d'après une publication récente, le nombre des serments prêtés par le prince de Talleyrand pendant sa longue carrière, soit ecclésiastique, soit politique.

Ces serments sont au nombre de treize :

1. A Clément XIII, lorsqu'il fut ordonné prêtre.

2. A Clément XIV, lors de son élévation à l'évêché d'Autun.

3. A Louis XVI, en 1789 (convocation des États généraux).

4. Au roi et à la Constitution (fédération du Champ de Mars).

5. Au Directoire, en 1795.

6. A ce même Directoire, en 1796, comme ministre des relations extérieures.

7. Aux trois consuls Bonaparte, Sieyès et Ducos.

8. A Napoléon, seul consul.

9. A Napoléon, empereur.

10. A Louis XVIII, en 1814.

11. A Louis XVIII, lors de la second restauration, en 1815.

12. A Charles X, en 1824.

13. A Louis-Philippe, en 1830.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 8 — 30 AVRIL 1879

SOMMAIRE.

LETTRES DU MARÉCHAL BOSQUET. — Nous avons donné à nos lecteurs des extraits de cette curieuse correspondance chaque fois qu'un nouveau volume en a été publié. On sait que les lettres du maréchal à sa mère sont éditées aux frais de la Société des bibliophiles du Béarn, et qu'aucun exemplaire n'en est mis en vente.

Les seuls membres de cette société reçoivent les volumes publiés. Il en résulte que les lettres que nous citons peuvent être considérées comme inédites.

Le quatrième volume de ces lettres vient de paraître; il est certainement le plus intéressant de la collection, en raison de l'époque à laquelle il se rapporte. La première lettre est en effet datée du 2 janvier 1852, presque au lendemain du coup d'État, et la dernière du 2 février 1858. Pendant ces six années, l'empire a été rétabli, la guerre de Crimée a eu lieu, et Bosquet, de général de brigade et de commandeur de la légion d'honneur qu'il était, est devenu successivement général de division, grand officier et grand-croix, et enfin maréchal de France et sénateur.

Bosquet ne fut pas cependant tout d'abord favorable au régime impérial ni au coup de force qui l'avait précédé. Il commença par se tenir sur la réserve.

« J'ai su, écrit-il de Sétif à sa mère, le 3 avril 1852, que M. le président de la république a exprimé, en présence d'officiers qui l'entouraient, qu'il avait regret aux idées républicaines que je conservais comme un Romain, et regret aussi de ne pouvoir trouver dans ma vie que des sujets d'estime et de considération. Tu verras dans les journaux un ordre de l'armée très honorable pour les miens. Eh bien ! tout cela ne signifie qu'une chose : c'est qu'on me voudrait mettre dans mon tort, qu'on se gare

vis-à-vis du public, qu'on cherche à faire bonne figure à ceux qui restent dans leurs convictions, afin de pouvoir dire, certain cas échéant : « C'est leur faute, et non la nôtre. » J'aime mieux, du reste, ce système qu'un autre plus rude : il est *poli*. Seulement le fond de rancune reste chez eux, comme ils savent bien qu'il reste chez nous. »

A ce moment, il est en effet très dominé par les idées républicaines, et paraît alors bien loin de vouloir se rallier.

« ...Je me rappelle, bonne mère, écrit-il encore de Sétif, le 3 août 1852, que j'ai pu quelquefois, dans le courant d'une année, t'adresser comme bouquet, pour ta fête, un souvenir de France, grade ou décoration. Je n'ai aujourd'hui que l'affection et la confiance de mes soldats, que tu ne peux voir de loin. Il est tout simple que « l'ami des exilés » soit au moins déshérité par les « puissants du jour ». Depuis que, loyalement, je les ai repoussés avec mépris, l'an passé, quand ils m'offraient le commandement de la province de Constantine sous la forme d'un marché tacite, nous nous sommes compris, et ils m'ont fait l'honneur de me compter parmi leurs ennemis. Dans les premiers jours de leur triomphe, ils ont refusé de me rayer des cadres de l'armée, et même de me mettre à part, en disponibilité. J'ai dû céder devant le vote de la France et rester dans le rang. Qu'ad-

viendra-t-il aujourd'hui qu'ils semblent ne plus redouter une réaction ? Je me tiens prêt, et très calme et très sûr de moi, *non sans haine,* mais avec un grand fonds de conscience qui fait vivre et attendre tant qu'on voudra. »

Deux mois plus tard, ses idées sont encore les mêmes, ainsi que le démontre le passage suivant d'une de ses plus belles lettres, datée de Sétif, 18 octobre 1852 :

« Je pense, ma bonne mère, que l'esprit et le cœur ont, comme le corps, leurs maladies, la fièvre ; seulement il n'y a point de quinine pour cette fièvre, qui se calme comme et quand il plaît à Dieu. J'avais cette fièvre, sans doute, la dernière fois que je t'ai écrit, et je ne devrais jamais écrire pendant ces crises. Si le principe du mal dure, ce n'est pas à dire que la crise dure sans relâche, et il ne faut pas t'en préoccuper. Mon esprit reste libre, mon cœur très à l'aise, à travers ces épreuves que Dieu m'envoie dans sa sagesse et dans ses desseins cachés. Sois assurée que je les accepte avec soumission, malgré quelques accès d'indignation contre les hommes, accès qui témoignent contre l'irritabilité du sang, mais non contre la loyauté du cœur. Sois aussi sans inquiétude sur le résultat de tout cela : un intérêt personnel ne m'a jamais guidé, et la perte ou la négation momentanée des droits que m'ont donnés mes services ne me pousseront jamais à la colère. Je me sens assez de fierté pour

ne pas m'occuper de moi, assez de fierté pour être sûr de moi.

« L'exil de mes amis, l'affaissement de la France entière, le mépris que je ne puis chasser de mon cœur pour quelques-uns des puissants du jour, tout cela donne à mes idées un fond presque sombre. Fais-en la part en lisant mes lettres ; mais sois d'ailleurs tranquille sur la hauteur de mon caractère, qui ne me permettrait jamais de m'associer à rien qui ressemble à un mystère. Je ne suis et ne veux être qu'un soldat qui dit ce qu'il fait et fait ce qu'il dit. »

L'année suivante, Bosquet vient à Paris. Comme tant d'autres, il va subir l'influence en quelque sorte fascinatrice qu'exerçait, dit-on, Napoléon III sur tous ceux qu'il voulait attirer et attacher à lui, quand il lui semblait utile de s'en donner la peine :

« ... Le 16, l'empereur me fit appeler, à deux heures après midi, en audience particulière. Il a été gentilhomme, très bienveillant : pas un mot de politique ou du passé, beaucoup de la question d'Afrique, et toujours de l'intérêt dans sa parole, et sur sa physionomie l'impression favorable que m'avaient fait remarquer ses manières et son désir de bienveillance.

«... Hier, j'ai dîné aux Tuileries. Cette soirée a été marquée par plus de bienveillance encore. A table, l'empereur avait à sa gauche l'impératrice, à sa droite la

mère de l'impératrice; j'étais à la droite de cette dame. J'ai causé beaucoup avec elle d'Espagne et de Navarre. Elle m'a témoigné quelque affection, au point de me prier de ne pas l'oublier si j'allais en Espagne — elle part aujourd'hui pour Madrid, — ou si je la retrouvais en France. Après le dîner, l'empereur m'a pris à part, et pendant une heure et demie au moins il a causé avec moi de l'Afrique, cela au grand ébahissement de ceux qui enviaient une conversation de cette longueur. Il est rentré un instant dans « son chez lui », et, comme il en ressortait, il est venu droit à moi, à travers les empressés, pour me montrer deux journaux ayant trait à notre conversation.

« Enfin les autres ont eu leur tour.

« Mais alors l'impératrice s'est dirigée vers moi, et, ayant appris que j'étais Béarnais, m'a beaucoup parlé du Béarn, qu'elle aime fort. La conversation a pris une tournure très intéressante. Je me sentais d'humeur gaie : Ses beaux yeux m'inspiraient peut-être. Nous avons causé longtemps, et, comme elle s'étonnait que l'on pût mener ma rude vie pendant dix-neuf ans, je lui expliquai les émotions de la guerre, les compensations, le regard du soldat après la bataille, les joies du bivouac quand la fierté et la conscience sont satisfaites. Ses yeux brillaient. « Oh! je comprends maintenant, dit-elle; « j'aime beaucoup les militaires. » L'empereur s'est montré en riant. « Vous avez entendu? vous étiez là? —

— Parbleu ! » répondit l'empereur. L'impératrice a un peu rougi, comme une enfant qui ne calcule pas toutes ses paroles. Nous avons continué quelques mots, et elle s'est éloignée au bras de l'empereur. » (19 mars 1853.)

Les lettres qui suivent se rapportent presque toutes à la campagne de Crimée. Ce sont des lettres de soldat, mais assez indépendantes pour un homme qui vient d'accepter un commandement de la main de l'empereur; lettres dans lesquelles Bosquet ne ménage en effet ni la critique ni même le blâme sévère quand il le juge opportun. D'ailleurs, la guerre de Crimée n'inspirait pas à Bosquet une grande confiance au point de vue de ses résultats, car voici le jugement prophétique qu'il en a alors porté :

« La France ne recueillera que peu de gloire de cette guerre de Crimée, où elle peut perdre ses meilleurs soldats, et par conséquent ses chances de résister un jour à une invasion russo-allemande quand elle restera seule, abandonnée par l'Angleterre, dont les intérêts sont déjà différents des nôtres, malgré l'alliance. Pauvre France ! toujours l'épée à la main, se battant pour Dieu et le droit, et toujours seule à la fin des luttes, payant les progrès du monde civilisé du plus pur de son sang et du dernier écu de ses épargnes ! »

Ce n'est pas en Crimée que Bosquet recueillit, au len-

demain de la prise de Sébastopol, comme il l'avait un moment espéré[1], la récompense militaire suprême, qui ne lui fut en effet octroyée qu'à son retour en France. Voici comment il apprit son élévation au maréchalat, qui lui fut conféré en même temps qu'au général Canrobert :

« Ma bonne mère, il y a eu hier soir fête de famille aux Tuileries, et tu y manquais. L'empereur me fit envoyer à cinq heures un ordre pour aller dîner chez Sa Majesté, le soir même. C'était comme un indice ; mais, selon mon habitude, je ne sus pas attendre, et je compris que le chambellan de service m'avait oublié et cherchait à réparer une erreur.

« J'y trouvai Canrobert, et pas d'autres que des officiers de service. L'empereur arriva dans le salon d'attente le plus simplement du monde, et nous amena dîner, Canrobert à droite, moi à gauche de Sa Majesté.

« Pendant le dîner, l'empereur parla beaucoup d'a-

---

1. « Mes soldats, écrit-il à sa mère le 22 septembre 1855, après la prise de Sébastopol, où il a été grièvement blessé, avaient bien songé aussi qu'après l'assaut de Sébastopol il fallait un bâton pour soutenir ceux qui étaient blessés, et ils criaient : « Vive le maréchal Bosquet ! » Mais c'eût été de bien mauvais exemple : nommer des hommes jeunes et dont tous les grades ont été gagnés sur les champs de bataille, ce serait admettre une règle trop rigoureuse, et j'ai été exclu. Il y a aussi, — je me flatte qu'on m'aura fait cet honneur, — il y a dans ce refus un peu de souvenir de mes premières et toujours saintes amitiés avec Cavaignac et Lamoricière. »

coustique et de phénomènes relatifs à cette branche de la physique ; et puis, il dit : « Messieurs, faites donc remplir vos verres de champagne ; je veux porter un toast aujourd'hui à deux bons amis que j'ai près de moi : *Au maréchal Canrobert ! au maréchal Bosquet !* » Et nous voilà tous deux surpris, à peu près sans voix, cherchant la main de Sa Majesté, qui nous l'a tendue avec la plus grande simplicité de manière.

« En sortant de table, l'empereur est allé dans les appartements de l'impératrice, et nous, nous sommes descendus dans le cabinet des aides de camp de service, où je t'ai écrit deux mots par le télégraphe. J'aurais voulu te serrer dans mes bras, bonne mère, en te souhaitant un bon sommeil avec les rêves les plus doux à ton cœur.

« Chacun ici me parle de toi ; chacun salue la mère d'un maréchal de France, et sait bien qu'à elle en revient le mérite et aussi la gloire. Béni soit Dieu, qui est juste et bon, puisqu'il a permis au fils d'honorer sa mère, et de la rendre l'objet des félicitations de toutes les mères de notre pays de France !

« J'irai te rejoindre à la saison des eaux : Darralde répond absolument de moi. Ce cher Darralde au cœur d'or ! il était chez moi à une heure du matin, accourant et pleurant de joie, comme, quelques heures après, Édouard, qui n'avait pu rien apprendre que par *le Moniteur*.

« Je m'attends un peu à des compliments de mon petit état-major de congé, qui se voit monter d'un échelon. Il lui serait impossible de monter dans mon affection.

« Amitiés et souvenirs autour de toi, ma bonne mère; n'oublie point Victoire « petite maman », pas plus que ce brave et excellent Manes, tous les siens, Léonce, Marie, leur Marguerite de Navarre, et, mon Dieu ! tous ceux qui me reviennent au cœur.

« A toi, bonne mère, un de ces moments où l'on ne parle pas, mais où la tête est sur l'épaule... » (Paris, 19 mars 1856.)

A PROPOS DE M. RENAN. — La réception de cet éminent écrivain à l'Académie française a été l'occasion d'un grand nombre d'articles biographiques, dont quelques-uns ne brillaient pas par une exactitude absolument rigoureuse. La plupart de ces articles, se copiant sans doute l'un l'autre, ont d'abord donné à M. Renan une origine autre que celle qu'il a eue réellement. Le père de M. Renan n'était ni « armateur » ni « marin », ainsi que nous l'avons lu dans presque toutes ces notices hâtives. Nous avons reproduit jadis, dans cette *Gazette* même (numéro du 15 janvier 1877), l'acte de naissance authentique de l'auteur de la *Vie de Jésus,* qui est bien un fils de ses œuvres. Son père était, en effet, tout simplement « épicier » à Tréguier (Côtes-du-Nord), où M. Renan est né le 27 février 1823.

Ces mêmes notices contiennent une autre erreur au sujet du mariage de M. Renan, à qui elles ont fait épouser la fille de l'illustre peintre Ary Scheffer. Or l'unique fille de ce dernier est mariée depuis plus de vingt-cinq ans au docteur René Marjolin, fils du médecin de ce nom qui fut en si grande vogue sous le règne de Louis-Philippe. Quant à Mme Renan, née Cornélie Scheffer, elle est la fille du frère cadet de l'auteur de *Françoise de Rimini*, Henri Scheffer, également peintre distingué, surtout peintre de portraits, et dont le musée du Luxembourg possède le meilleur tableau d'histoire : *l'Arrestation de Charlotte Corday*. On sait que les Scheffer étaient trois frères. Le troisième, Arnold, l'un des fondateurs du *National*, s'était plus particulièrement jeté dans la politique, et mourut jeune, laissant un fils qui a été adopté par sa cousine germaine, Mme René Marjolin. Henri Scheffer, le beau-père de M. Renan, avait trois enfants, deux filles et un fils. La seconde fille, Jeanne, qui était un modèle de grâce, de beauté et d'esprit, est morte de la poitrine, âgée d'à peine seize ans ; le fils, Arnold, suivit la carrière paternelle dans l'atelier de la cité Pigalle, où habitait Henri Scheffer, et ayant pour camarades du pinceau les deux frères Léon et Jules Goupil, ce dernier alors tout enfant, et qui nous a donné depuis, à un Salon encore récent (1875), son *Incroyable de* 1795, si originale et si exacte. Arnold Scheffer exposa quelques tableaux plus remplis de pro-

messes que de talent aux derniers salons de l'Empire, et il mourut à Venise en 1871, âgé d'à peine 35 ans. Enfin Mme Henri Scheffer, restée veuve depuis le 15 mars 1862, est morte à son tour au commencement de l'année 1877.

Feuilles nouvelles. — Nous venons de recevoir le premier numéro d'une petite revue spéciale que M. Georges Monval, l'aimable et érudit archiviste de la Comédie française, vient de fonder sous le titre de *le Moliériste*, et qu'il destine, nous dit-il, « à propager la religion de Molière ». Nous aurons sans doute à parler souvent de ce recueil, auquel nous emprunterons au besoin des documents curieux. Citons pour aujourd'hui le sonnet inédit de M. Coppée qui scintille à sa première page :

MOLIÈRE

Vous savez ce que fut cet homme de génie !
Un jour, il sort du peuple, il s'instruit par hasard ;
Mais, pour avoir foulé la scène et mis du fard,
Son père le maudit et son sang le renie.

Il triomphe, un roi l'aime ; oui, mais la calomnie
Le frappe en plein honneur de son lâche poignard,
Et quand il meurt, victime et martyr de son art,
On l'enterre en un coin, avec ignominie.

Sa gloire maintenant plane sur l'univers :
C'est le plus grand Français, et sa prose et ses vers,
Connus du monde entier, le font penser et rire ;

Et vous, dévots du dieu, si vous trouviez demain
Deux lignes seulement écrites de sa main,
Vous seriez honorés par quiconque sait lire !

En même temps que *le Moliériste* paraissait un nouveau recueil qui est tout spécialement destiné à répandre et à vulgariser les doctrines naturalistes de l'école de M. Zola. Ce recueil, créé et dirigé par M. Vast-Ricouard, un des adeptes les plus fameux de cette nouvelle école, a pour titre *Revue réaliste*. Disons, en passant, que ce titre n'est pas si nouveau qu'il veut le paraître, et que le réalisme, ou le naturalisme, comme on voudra, ne date pas d'hier. On l'a un peu combattue jadis, comme à présent, cette école en somme plus bruyante que littéraire, et qu'un écrivain de talent, actuellement disparu, M. Amédée Rolland, a définie, appréciée et critiquée dans un article du journal *le Diogène* (août 1856), qui s'attaquait précisément à une « revue réaliste » de l'époque, et qui est tout à fait d'actualité aujourd'hui.

« Que si l'on me demandait, écrivait Amédée Rolland, ce que c'est que l'école réaliste et où elle gîte, je serais fort empêché de le dire. Il y a une école réaliste (la chose est positive) : voici même tantôt trois ans qu'elle manque tous les trimestres de fonder un organe sérieux sous le titre de *Revue réaliste*; mais, malgré ma bonne volonté, je n'ai jamais pu voir un réaliste. Un jour, je crus me trouver face à face avec l'un d'eux.

« Appelez-moi brouette d'immondices, disait-il, mais « non réaliste ! »

« En présence d'un sentiment aussi honorable, je m'inclinai, et depuis je me suis livré à d'infructueuses recherches sans jamais rencontrer ce chastre. Si je ne me trompe, pourtant, ils sont là, dans le coin d'une brasserie, une demi-douzaine de vaniteux se gargarisant de houblon et d'amour-propre, sonnant à pleine gueulée le dénigrement d'autrui et leur propre gloire. De Hugo, de Musset, de Lamartine, comme de Béranger, ils disent imperturbablement : *Ceci n'existe pas.*

« Et quand ils ont dit cela, tout est dit ; ils se figurent très naïvement qu'ils vont régénérer le monde. Ils sont grotesques, mais ennuyeux, et les casse-carreaux de cette pléiade sont loin d'avoir l'éloquence de Mengin, l'homme au casque. Sous prétexte de réalisme, ils ont inventé la pantomime en vers et les chansons en prose ; ils n'ont d'amis qu'eux-mêmes et se rendent ce qui leur est dû en se déchirant entre eux à belles dents. Mais c'est assez parler d'eux... Tenons notre rire, mes amis, et passons ! »

Une troisième feuille, la *Revue moderne*, gazette littéraire et illustrée, vient également de paraître chez Georges Charpentier, l'éditeur officiel et patenté des naturalistes, feuille qui semble devoir sacrifier de même aux faux dieux, si nous en jugeons par les vers suivants, qui font partie d'une façon de prologue impressionniste,

lequel expose en quelque sorte le programme de la nouvelle revue. L'auteur de ces vers conseille à la *Revue moderne* de s'intéresser à tout ce qui est vivant, à l'homme et à la femme, par exemple :

La femme surtout! Suis de l'œil ces bataillons
De gamines qui vont blanches sous les haillons,
Et qui, montrant leurs dents, croquent de jaunes pommes
De terre frites sous l'œil allumé des hommes!
Peins la svelte maigreur aux méplats séduisants
Et la gracilité des filles de seize ans;
Va, ne dédaigne rien, ni la bourgeoise obèse,
Ni la duchesse au front d'or que le zéphyr baise,
Ni la pierreuse, proie offerte au noir filou,
Qui peigne ses cheveux lourds avec un vieux clou;
Ni la bonne, admirant parmi la transparence
Des bassins le reflet d'un pantalon garance;
Ni la vieille qui, pour implorer un secours,
Se coiffe d'un madras et chante dans les cours;
Ni ces filles de joie aux tragiques allures
Offrant au vent furtif leurs roses chevelures,
Qui poursuivent les soirs leur patient calcul
Devant les Nouveautés et le café Méhul!

Ces vers, qu'on pourrait croire signés de quelque élève de M. Zola, sont de M. Th. de Banville, que nous ne savions cependant pas si naturaliste que cela!...

Nécrologie. — *M. de Villemessant.* — Le journal *le Figaro* vient de faire une grande perte : son rédacteur en chef, M. Hippolyte de Villemessant, est mort le 12 de

ce mois, à l'âge de 67 ans, à sa villa de Monte-Carlo. On peut dire que l'amusant et fortuné journal a subi dès la première heure le contre-coup de ce grave événement, car ses actions, cotées à la Bourse, ont baissé tout d'abord, et ne se sont pas encore relevées à leur taux normal. C'est que l'influence énorme de M. de Villemessant sur la marche et le succès de son journal était incontestable. Elle lui survivra longtemps sans doute, en raison de la force acquise, de la tradition qu'il laisse à ses successeurs et des efforts que feront ceux-ci pour profiter de son exemple et de ses leçons.

On peut dire de M. de Villemessant que, comme journaliste, il a été un homme vraiment considérable. Je ne crois pas qu'à l'exception d'Émile de Girardin, quelqu'un l'ait égalé ou seulement approché dans ce genre. On l'avait spirituellement surnommé « le Warwick de la presse », c'est-à-dire le faiseur de journaux, et on a eu raison. Tous ceux qu'il a créés sont morts aujourd'hui, ou à peu près, et se sont fondus et comme résumés dans ce seul et unique *Figaro* qu'il avait ressuscité en 1854, et qui, d'abord hebdomadaire, a paru ensuite deux fois par semaine, pour devenir, par sa dernière transformation en journal quotidien, la feuille la plus amusante, la mieux informée et aussi la plus décriée, mais la plus lue de toute la France. Le tirage moyen du *Figaro* est aujourd'hui de 80,000 exemplaires par jour, et la dernière situation financière du journal an-

nonçait, pour l'année 1878, un bénéfice net de plus d'un million et demi!...

Voici, comme curiosité rétrospective, la liste de tous les journaux créés par M. de Villemessant de 1840 jusqu'à aujourd'hui :

La Sylphide,
Le Lampion,
La Bouche de fer,
La Chronique de Paris,
Le Figaro hebdomadaire,
Le Figaro-Programme,
La Gazette de Paris,
Le Figaro bi-hebdomadaire,
La Gazette rose,
Le Grand Journal,
Le Paris-Magazine,
L'Autographe,
La Gazette des Abonnés,
L'Événement,
Le Figaro quotidien,
Le Petit Figaro,
La Lanterne,
Le Diable à quatre,
L'Estafette.

Il n'est pas d'homme de qui on ait dit à la fois autant de mal et autant de bien que de M. de Villemessant. Il était bien le véritable type de Beaumarchais, « aimé des uns, décrié par les autres », et cela à l'excès. Il avait, en somme, de grandes qualités de cœur et une générosité prime-sautière qui s'est manifestée en même temps dans sa vie publique et dans sa vie privée, et dont les pauvres de tous les partis ont profité. Les souscriptions immenses que *le Figaro* a ouvertes depuis huit ans sur son initiative demeureront le plus beau titre de gloire de ce journaliste émérite. Nous ne considérerons d'ailleurs ici que ce côté séduisant de sa personnalité et de son ca-

ractère. Quant au journaliste proprement dit, on peut le louer sans restrictions. La grande habileté de M. de Villemessant a surtout consisté à savoir recruter une rédaction de premier ordre et à s'entourer de gens qui avaient tous du talent ; il savait aussi les mener, les diriger, les tenir et même au besoin les briser sans scrupule, alors que leur verve avait diminué et qu'il ne jugeait plus qu'il y eût pour son journal profit dans leurs services. La sorte de brutalité avec laquelle il les remerciait alors est proverbiale. M. Alph. Daudet nous en a cité un curieux exemple dans les souvenirs littéraires qu'il publie dans *l'Illustration*, exemple qui ne constitue pas un fait isolé, mais qui a dû, au contraire, souvent se reproduire :

« ...Ils étaient ce jour-là une demi-douzaine autour de la table verte, en train de dépouiller des journaux, d'écrire. On riait, on causait, on grillait des cigarettes ; la cuisine infernale se faisait gaiement. Parmi eux, un petit homme à figure rouge, sous des cheveux tout blancs relevés qui lui donnaient un air de Riquet à la houppe. Je le reconnus : c'était M. Paul d'Ivoy, le chroniqueur célèbre, enlevé au *Courrier de Paris* à prix d'or, en payant un dédit, comme pour un ténor ; Paul d'Ivoy, enfin, dont les appointements fabuleux (ils étaient fabuleux pour l'époque, mais le paraîtraient moins maintenant) faisaient l'envie et l'admiration des brasseries littéraires. M. Paul d'Ivoy écrivait en souriant, comme

nn homme content de lui-même; les carrés de papier allaient se noircissant sous sa plume. Moi, je regardais écrire et sourire M. Paul d'Ivoy.

« Tout à coup un bruit de pas lourds, une voix joyeusement éraillée : Villemessant! Les plumes grincent, les rires cessent, les cigarettes se dissimulent. M. Paul d'Ivoy seul relève la tête et familièrement ose contempler le dieu. Ecoutons maintenant le dialogue. VILLEMESSANT : « Très bien, mes enfants; je vois qu'on est en train... (*A Paul d'Ivoy, d'un air bon garçon.*) Êtes-vous content de votre chronique? — PAUL d'IVOY : Je la crois réussie. — VILLEMESSANT : Allons, tant mieux; ça se trouve parfaitement, comme ce sera votre dernière... — PAUL d'IVOY (*tout pâle*) : Ma dernière? — Parfaitement! je ne plaisante pas... Votre copie est assommante... Il n'y a qu'un cri sur le boulevard... Voilà assez longtemps que vous nous embêtez. » Paul d'Ivoy s'était levé : « Mais, Monsieur, notre traité? — Notre traité? Elle est bien bonne! Essayez de plaider : ce sera drôle... Je donnerai lecture de vos articles en plein tribunal, et nous verrons s'il y a un traité qui me force à fourrer dans mon journal de pareilles niaiseries! » Villemessant était homme à faire comme il le disait, et Paul d'Ivoy ne plaida point. Mais c'est égal, cette façon de secouer sa rédaction par la fenêtre, comme on fait d'un vieux tapis, me donna froid dans le dos, à moi naïf. »

On a fait à M. de Villemessant des obsèques vraiment

royales. Plus de six mille personnes, appartenant à tous les rangs de la société, suivaient le char funèbre ; tous les partis même s'y trouvaient confondus. Il est à remarquer, en effet, qu'à part quelques exceptions absolument radicales, il y a eu unanimité dans la presse pour louer les qualités brillantes qui distinguaient M. de Villemessant et pour ne pas se prononcer actuellement sur le reste.

VARIA. — *Un Quatrain inédit de Victor Hugo.* — C'est à l'*Indépendance belge* que nous empruntons le récit suivant :

« On sait que M. Bonnat, l'éminent peintre français, vient de terminer un magnifique portrait de Victor Hugo. Ce sera une des œuvres capitales du Salon qui doit s'ouvrir à Paris le 12 mai prochain. A la demande d'une personne qui lui a fait connaître l'usage qu'elle en voulait faire, M. Bonnat a consenti à faire tirer de ce tableau une épreuve photographique spéciale qu'il a signée. De son côté, le grand poète a écrit de sa main, au bas de cette épreuve, les quatre vers suivants, qu'il a également signés :

Peuple, il est deux trésors, l'un clarté, l'autre flamme,
Qu'il ne faut pas laisser décroître dans notre âme,
Et qui sont dans nos cœurs chacun une moitié :
C'est la sainte colère et la sainte pitié.

VICTOR HUGO

« Cette épreuve unique, portant l'autographe et la signature du poète, ainsi que la signature du grand artiste auteur du portrait, richement encadrée, vient d'être donnée à la loterie de la Société de bienfaisance française, qui va la faire figurer dans l'exposition-loterie qu'elle prépare à Bruxelles. »

Mesdames Garibaldi. — Nous trouvons dans les journaux italiens de bien curieux détails sur les successifs ménages de Garibaldi et sur les difficultés que la liquidation de son héritage pourra un jour causer à ses divers et nombreux enfants :

« Garibaldi a six enfants de trois femmes, et il n'est, par le fait, le père d'aucun de ces enfants ; il est, de plus, mari sans femme. Je m'explique.

« Lors de son voyage à la Plata, Garibaldi rencontra Annita, laquelle quitta son mari pour suivre Garibaldi en Europe. Il eut de cette union avec Annita trois enfants : Menotti, Ricciotti et Mme Canzio. Annita mourut dans la forêt de Ravenne, lorsque Garibaldi dut fuir la ville de Rome, en 1849, après l'expédition française. Ces trois enfants sont donc adultérins.

« En 1859, lors de la campagne de Lombardie, Garibaldi rencontra à Côme une jeune demoiselle, la fille du marquis Basmondi, qui, surprise par son père à la suite de l'état-major de Garibaldi, qu'elle suivait à cheval, avoua avoir pour Garibaldi une passion que rien ne pou-

vait dominer. Un mariage suivit cet aveu. La cérémonie accomplie, la jeune mariée confie à son mari que la personne qu'elle aimait était un de ses aides de camp, M. Confrimi, et que c'était pour échapper à la colère de son père, qui n'aurait pas voulu entendre parler de la marier à son amant, dont elle était enceinte, qu'elle avait eu recours à son mensonge. Que faire ? Le mariage était célébré. Garibaldi partit et ne revit jamais sa femme. De cette union, légitime cette fois, naquit un fils qui, en vertu de l'axiome de droit : *Is est pater quem nuptiæ demonstrant*, se trouve être l'unique héritier de Garibaldi.

« Ce n'est pas tout : après la lutte d'Aspromonte, Garibaldi se retira à Caprera, où sa fille, Mme Canzio, alla lui faire compagnie. Mme Canzio venait d'accoucher ; elle emmena avec elle une nourrice nommée Francesca, qui eut pour Garibaldi, malade, les soins les plus affectueux. Une intimité s'ensuivit. Un beau matin, Francesca annonça au général qu'elle était dans une situation intéressante. Garibaldi fit appeler Mme Canzio, et lui dit : « Procurez-vous une autre nourrice pour votre enfant... « Dès ce jour, Francesca fait partie de la famille et man- « gera à table avec nous. »

« De cette liaison Garibaldi a eu trois enfants, dont deux vivent encore, Clelia et Menlio, qui, ainsi que leur mère Francesca, ont accompagné le général à Rome.

« La situation est difficile à régulariser. Les trois pre-

miers enfants sont adultérins, par suite du mariage de leur mère ; le second est adultérin de fait, mais légitime de droit ; les deux derniers sont adultérins, par suite du mariage de Garibaldi avec Mlle Raimondi. Or, en l'état des choses, étant donnée la mort de Garibaldi, son seul héritier serait précisément le seul enfant qui n'est pas de lui. »

Royer-Collard et Alfred de Vigny. — Nous trouvons dans *le Temps* le curieux morceau qui suit, et qui est d'Alfred de Vigny lui-même. Il n'est pas inédit, mais cependant peu de personnes le connaissent, et il mérite vraiment d'être conservé, car il a toute la saveur d'une scène parfaite de haute comédie :

« J'avais fait porter, dit M. de Vigny, ma carte de visite à M. Royer-Collard par une femme qui était seule dans l'antichambre. Presque à l'instant est venu un pauvre vieillard, rouge au nez et au menton, la tête chargée d'une vieille perruque noire et enveloppé de la robe de chambre de Géronte, avec la serviette au col du *Légataire universel.* Voici mot pour mot notre conversation (il était debout et appuyé contre le mur) :

« ROYER-COLLARD. — Monsieur, je vous demande bien pardon ; mais je suis en affaire, et je ne puis avoir l'honneur de vous recevoir. J'ai là mon médecin.

« ALFRED DE VIGNY. — Monsieur, dites-moi un jour où je puisse vous trouver seul, et je reviendrai.

« ROYER-COLLARD. — Monsieur, si c'est seulement la visite obligée, je la tiens comme faite.

« ALFRED DE VIGNY. — Et moi, Monsieur, comme reçue, si vous voulez; mais j'aurais été bien aise de savoir votre opinion sur ma candidature.

« ROYER-COLLARD. — Mon opinion est que vous n'avez pas de chances... (Avec un certain air qu'il veut rendre ironique et insolent.) *Chances!* N'est-ce pas comme cela qu'on parle à présent?

« ALFRED DE VIGNY. — Je ne sais pas comment on parle à présent; je sais seulement comment je parle et comment vous parlez dans ce moment-ci.

« ROYER-COLLARD. — D'ailleurs, j'aurais besoin de savoir de vous-même quels sont vos ouvrages.

« ALFRED DE VIGNY. — Vous ne le saurez jamais de moi-même si vous ne le savez déjà par la voix publique. Ne vous est-il jamais arrivé de lire les journaux?

« ROYER-COLLARD. — Jamais.

« ALFRED DE VIGNY. — Et, comme vous n'allez jamais au théâtre, les pièces jouées un an ou deux ans de suite aux Français et les livres imprimés à sept ou huit éditions vous sont également inconnus?

« ROYER-COLLARD. — Oui, Monsieur; je ne lis rien de ce qui s'écrit depuis trente ans. Je l'ai déjà dit à un autre (il voulait parler de Victor Hugo).

« ALFRED DE VIGNY (en prenant son manteau pour

sortir et le jetant négligemment sur son épaule). — Dès lors, Monsieur, comment pouvez-vous donner votre voix, si ce n'est d'après l'opinion d'un autre?

« ROYER-COLLARD (interdit et s'enveloppant dans sa robe de malade imaginaire). — Je la donne... je la donne... Je vais aux élections; je ne peux pas vous dire comme je la donne, mais je la donne enfin.

« ALFRED DE VIGNY. — L'Académie doit être surprise qu'on donne sa voix sur des œuvres qu'on n'a pas lues.

« ROYER-COLLARD. — Oh! l'Académie, elle est bonne personne, elle, très bonne, très bonne. Je l'ai déjà dit à d'autres, je suis dans un âge où l'on ne lit plus, mais où l'on relit les anciens ouvrages.

« ALFRED DE VIGNY. — Puisque vous ne lisez pas, vous écrivez sans doute beaucoup?

« ROYER-COLLARD. — Je n'écris pas non plus; je relis.

« ALFRED DE VIGNY. — J'en suis fâché; je pourrais vous lire.

« ROYER-COLLARD. — Je relis, je relis.

« ALFRED DE VIGNY. — Mais vous ne savez pas s'il n'y a pas des ouvrages modernes bons à relire, ayant pris cette coutume de ne rien lire.

« ROYER-COLLARD (assez mal à l'aise). — Oh! c'est possible, Monsieur, c'est vraiment très possible.

« ALFRED DE VIGNY (marchant vers la porte et

mettant son manteau). — Monsieur, il fait assez froid dans votre antichambre pour que je ne veuille pas vous y retenir longtemps... J'ai peu l'habitude de cette chambre-là.

« ROYER-COLLARD. — Monsieur, je vous fais mes excuses de vous y recevoir.

« ALFRED DE VIGNY. — N'importe, Monsieur : c'est une fois pour toutes. Vous n'attendez pas, je pense, que je vous fasse connaître mes œuvres ; vous les découvrirez dans votre quartier ou en Russie, dans les traductions russes ou allemandes, sans que je vous dise : « Mes enfants sont charmants », comme le hibou de La Fontaine. (Ici Alfred de Vigny ouvre la porte, Royer-Collard le suivant toujours.)

« ROYER-COLLARD (pour revenir sur ses paroles). — Eh ! mais je crois qu'il y aura deux élections.

« ALFRED DE VIGNY. — Monsieur, je n'en sais absolument rien.

« ROYER-COLLARD. — Si vous ne le savez pas, comment le saurais-je ?

« ALFRED DE VIGNY. — Parce que vous êtes de l'Académie et que je n'en suis pas ; je sais seulement que je me présente au fauteuil de M. de Frayssinous.

« ROYER-COLLARD. — Et quelles autres personnes ?

« ALFRED DE VIGNY. — Je n'en sais rien, Monsieur, et ne dois pas le savoir. »

(Ici il lui tourne le dos, remet son chapeau et sort

sans le saluer, tandis que Royer-Collard reste tenant la porte et disant : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. »)

BIBLIOGRAPHIE. — *Journal intime de la Comédie française* (1852-1871). — Je demande à nos lecteurs la permission de leur signaler le volume que je viens de publier, sous ce titre, chez Dentu, et qui raconte en détail l'histoire même de la Comédie française pendant toute la durée du second Empire. Premières représentations, reprises, débuts, recettes, etc., ce livre donne sur ces divers points des renseignements précis à la fois critiques et anecdotiques. Ce sont les faits présentés et vus en même temps par le grand et le petit côté ; c'est l'histoire d'une époque dramatique et littéraire qui n'a pas été sans gloire, et dont, à ce point de vue, les souvenirs méritaient d'être recueillis.

Georges D'HEYLLI.

VARIÉTÉS

Nous devons à l'obligeance de notre ami l'éditeur Édouard Rouveyre la communication de la curieuse pièce de vers qui suit. Cette pièce est écrite tout entière de la main de Méry, et l'autographe, que nous avons sous les yeux, est en outre illustré de trois dessins à la plume d'Henry Monnier. Nous supposons que les vers sont inédits; les dessins le sont à coup sûr. Nous donnons, à la place qu'elles doivent occuper, la reproduction absolument exacte de ces spirituelles pochades.

L'AIL

A Constantin Joly

Marseille, le 20 janvier 1844.

Je le sais, l'ail, enfant des bastides voisines,
N'est pas en bonne odeur dans vos fades cuisines;
Même au Palais-Royal, tout encadré d'arceaux,
Jamais l'ail n'embauma de ses gousses chéries,
Dans leur beau restaurant ouvert aux galeries,
La trinité des Provençaux!

Vous ne savez donc pas que cette plante est bonne
Entre toutes? Tissot, professeur en Sorbonne,
Ne vous a pas vanté son admirable don,
Lorsque, des grands Romains vantant la grande chère,

Bucoliques aux doigts, il vous explique en chaire
Les vers du « pastor Corydon » ?...

Virgile, homme de goût, a chanté son arome
Dans des vers applaudis par les dames de Rome ;
Et, quand il allait voir Auguste au Palatin,
Thestyllis apprêtait l'ail en gardant ses chèvres,



Et le poète, en cour, exhalait de ses lèvres
Le vrai parfum du vers latin.

Lorsque l'amphithéâtre ouvrait ses vomitoires
Aux antiques héros de toutes les histoires,
Au peuple souverain, au peuple triomphant,
Cent mille spectateurs, pour charmer leur attente,
Achetaient l'ail, vendu sous une fraîche tente,
Entre le tigre et l'éléphant.

Tout ce qui porte un nom dans les livres antiques,
Depuis David, ce roi qui faisait des cantiques,



Jusqu'à Napoléon, l'empereur du Midi,
A dévoré de l'ail, cette plante magique
Qui met la flamme au cœur du héros léthargique
Quand le froid le tient engourdi.



L'ail donne de longs jours. Au Bengale, le bonze
Avec des gousses d'ail se fait un corps de bronze;
Son épiderme prend le tissu de l'airain.
A bord de nos vaisseaux, en montant les gargousses,
L'enfant porte sa lèvre aux mamelles des gousses
Pour sucer le lait du marin.

Ce n'est qu'au prix de l'ail qu'on devient un grand homme.
D'une bibliothèque ouvrez le premier tome,
Vous trouverez un nom qui se parfume d'ail.
Les sultans de Stamboul, privés de cette plante
Qui verse tant de feu sur leur chair indolente,
Dormiraient veufs dans leur sérail.

Et moi, cher Constantin, dont le dîner m'invite,
Si ce soir je t'écris ces faibles vers si vite,
C'est que l'ail dans Marseille a mis son grand bazar,
Que je viens d'en manger pour écrire un volume,
Et qu'au lieu d'encre ici j'avais pris pour ma plume
L'ail de Virgile et de César!...

Méry

Georges d'Heylli.

Le Gérant, D. Jouaust

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 9 — 15 MAI 1879

SOMMAIRE.

BAUDELAIRE CANDIDAT A L'ACADÉMIE. — C'est à une curieuse étude que vient de publier M. Et. Charavay sur les relations académiques qui ont existé entre Baudelaire et Alfred de Vigny que nous empruntons les intéressantes lettres qui suivent.

Lorsque Baudelaire voulut briguer le fauteuil devenu

vacant par la mort de Scribe, ce fut, paraît-il, un cri général de surprise et de désapprobation, même dans le camp des amis de l'auteur. On peut donc juger de ce qu'en dut penser l'Académie elle-même, la candidature de Baudelaire se produisant presque au lendemain du scandale des *Fleurs du mal*. Baudelaire ne se montra cependant point ému de ce tapage, et se mit résolument en campagne. MM. de Sacy et Lamartine lui firent un accueil courtois; M. Villemain le prit sur un ton ironique; Viennet lui adressa une apostrophe devenue légendaire : « Il n'y a que cinq genres, Monsieur! la tragédie, la comédie, la poésie épique, la satire... et la poésie fugitive, qui comprend la fable, où j'excelle ! » Quant à Alfred de Vigny, il avoua franchement à Baudelaire qu'il ne connaissait aucune de ses œuvres, et les *Fleurs du mal* encore moins que toute autre! Mais il demandait au candidat de lui envoyer ses livres, afin qu'il pût se prononcer en parfaite connaissance de cause. Baudelaire s'empressa, comme on le pense bien, de satisfaire à ce désir, et il accompagna son envoi de la lettre suivante :

Monsieur,

Je suis rentré chez moi tout étourdi de votre bonté, et, comme je tiens vivement à être connu de vous, je vous envoie quelque chose de plus que ce que vous m'avez demandé.

Dans les deux brochures (Richard Wagner, Théophile Gautier) vous trouverez quelques pages qui vous plairont.

Voici *les Paradis*, auxquels j'ai la faiblesse d'attacher quelque importance. La première partie est entièrement de moi; la seconde est l'analyse du livre de Quincey, auquel j'ai ajouté par-ci par-là quelques idées qui me sont personnelles, mais avec une grande modestie.

Voici *les Fleurs*, le dernier exemplaire sur bon papier. La vérité est qu'il vous était destiné depuis très longtemps. Tous les anciens poèmes sont remaniés; tous les nouveaux, je les marque au crayon à la table des matières. Le seul éloge que je sollicite pour ce livre est qu'on reconnaisse qu'il n'est pas un pur album et qu'il a un commencement et une fin. Tous les poèmes nouveaux ont été faits pour être adaptés à un cadre singulier que j'avais choisi.

J'ajoute un vieux numéro de revue, et où vous trouverez un commencement de tentative nouvelle qui peut-être vous intéressera. Jules Janin et Sainte-Beuve y ont trouvé quelque ragoût. Quant aux articles sur les beaux-arts et la littérature, je n'en ai pas un seul sous la main.

Si je peux dénicher un exemplaire de la vieille édition des *Fleurs*, je vous l'enverrai.

Enfin, voici les poésies de Poë. Je ne vous recommande rien : tout est également intéressant. Ne me rendez pas ce volume : je possède un second exemplaire.

Monsieur, je vous remercie de nouveau pour la manière charmante dont vous m'avez accueilli. Quelque grande que fût l'idée que je m'étais faite de vous, je ne m'y attendais pas. Vous êtes une preuve nouvelle qu'un vaste talent implique toujours une grande bonté et une exquise indulgence.

CHARLES BAUDELAIRE.

Cette première candidature de Baudelaire ne réussit pas. Il la posa de nouveau en 1862, à la mort du père Lacordaire, ce qui causa un bien autre scandale! Le

père Lacordaire remplacé et loué par l'auteur des *Fleurs du mal!* Ce fut un *tolle* général; mais Baudelaire passa outre, et adressa, en vue de cette nouvelle candidature, la lettre suivante à Alfred de Vigny. Nous en donnons le principal passage :

Je suis bien persuadé que vous ne m'avez pas cru capable d'oublier un instant votre admirable accueil, ni la permission que vous m'avez donnée de compter sur vos conseils. Dans la fin de décembre et au commencement de ce mois, j'ai fait quelques efforts inutiles pour trouver quelques-uns de ces messieurs que je tenais vivement à voir : MM. Sandeau, de Sacy, Ponsard, Saint-Marc Girardin, Legouvé; puis je me suis senti repris par mes névralgies périodiques (mes seuls titres auprès de M. Viennet), puis par une grosse douleur morale, une de celles *qui ne veulent pas être dites* (comme disent les Anglais), puis par un accident physique, puis enfin par l'impérieuse nécessité de travailler. En voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer le découragement dans une tentative aussi paradoxale que la mienne; cependant je vais m'y remettre activement.

Avant de prendre une décision définitive, j'ai voulu avoir votre avis. Selon votre réponse, j'écrirai, avant mercredi, une lettre à M. Villemain, destinée à être communiquée à MM. de l'Académie.

Cette lettre, d'une forme un peu abandonnée, comme peut l'être celle d'un novice, dira en substance qu'à défaut d'une ressemblance complète entre les ouvrages du défunt et ceux du candidat, l'enthousiasme du dernier me paraît une raison suffisante d'option dans le cas de deux fauteuils vacants ;

Que, d'après cette théorie, le candidat le plus parfait qu'on puisse supposer devrait s'abstenir, s'il ne trouvait pas dans la vie et les ouvrages du défunt entre chose que des motifs

d'admiration raisonnée, c'est-à-dire la sympathie et l'enthousiasme ;

Que, le père Lacordaire excitant en moi cette sympathie non seulement par la valeur des choses qu'il a dites, mais aussi par la beauté dont il les a revêtues, et se présentant à l'imagination non seulement avec le caractère chrétien, mais aussi avec la couleur romantique (j'arrangerai cela autrement), je prie M. Villemain d'instruire ses collègues que j'opte pour le fauteuil du père Lacordaire.

Par ce moyen, il me semble que je gagne quelques jours de plus ; que je pourrai peut-être, me trouvant seul en face de M. de Broglie, puisque Philarète Chasles se retire, obtenir quelques voix d'*hommes de lettres*.

Et enfin le sentiment et l'instinct me persuadent qu'il faut toujours se conduire *topiquement*, c'est-à-dire comme si on était sûr d'être élu, quand même on est certain de ne pas l'être... (Janvier 1862.)

Cette fois, Alfred de Vigny se fâcha tout de bon et lui conseilla, dans une lettre moitié miel et moitié vinaigre, de ne pas faire la faute de maintenir sa candidature.

Je vous ai lu et relu, écrit-il, et j'ai besoin de vous dire combien de vos *Fleurs du mal* sont pour moi des *Fleurs du bien* et me charment. Combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet, souvent si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir imposé ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'avoir empoisonné par je ne sais quelles émanations du cimetière d'Hamlet !

Vous m'aviez dit que votre lettre officiellement académique était envoyée... C'était à mes yeux une faute, et je vous l'ai dit ; mais elle était irréparable. Je me résignais à vous voir

égaré dans le labyrinthe. A présent que vous m'écrivez que ce n'est qu'un projet, je vous conseille de ne pas écrire un mot qui ait pour but de vous faire inscrire comme candidat à aucun des fauteuils vacants.

Baudelaire eut le bon esprit de suivre ce conseil sensé, et il adressa en effet à l'Académie une lettre de désistement qui lui valut le billet suivant de Sainte-Beuve :

Mon cher ami, votre lettre a été lue avant-hier. Votre désistement n'a pas déplu ; mais, quand on a lu votre dernière phrase de remerciement, conçue en termes si modestes et si polis, on a dit tout haut : *Très bien !* Ainsi, vous avez laissé de vous une bonne impression. N'est-ce donc rien ?

Ce « très bien ! » plus malicieux, en somme, que nous ne saurions le dire, est la seule satisfaction d'amour-propre que Baudelaire ait jamais recueillie de ses tentatives académiques.

Le Naturalisme au théatre. — M. Zola vient encore de partir en guerre. Cette fois, ce sont les auteurs dramatiques qu'il tente de pourfendre en écrivant contre eux, sous le titre ci-dessus, une préface qui sert d'introduction au quatrième volume des *Annales du théâtre et de la musique*, que MM. Noël et Stoullig viennent de publier chez Charpentier. Le naturalisme dans le roman, c'est quelque chose ; mais, si M. Zola pouvait le voir arriver au théâtre aussi complètement qu'il le rêve, quel triomphe !... L'auteur de *l'Assommoir* a déjà essayé

la chose avec des pièces telles, par exemple, que *Thérèse Raquin*, ou *le Bouton de rose;* mais, hélas ! le public s'est montré rétif et a même un peu sifflé ces beaux essais de naturalisme, à ce point que M. Zola semble ne plus vouloir s'exposer pour son compte ; mais il cherche, en revanche, à séduire ses plus illustres confrères dramatiques et à les pousser dans cette voie, car c'est là, dans le naturalisme, qu'est, selon lui, l'avenir du théâtre !...

Dans cette préface, déjà célèbre, et qui renferme tout d'abord la théorie développée de l'école naturaliste appliquée à la scène, M. Zola prend à partie les trois auteurs dramatiques les plus éminents de l'époque, et il en trace des portraits dont il nous a paru curieux de noter les points principaux :

Dumas fils. — « M. Dumas, qui est avant tout ce qu'on appelle un homme de théâtre, n'hésite jamais entre la réalité et une exigence scénique : il tord le cou à la réalité. Sa théorie est que peu importe le vrai, pourvu qu'on soit logique. Une pièce devient un problème à résoudre; on part d'un point, il faut arriver à un autre point sans que le public se fâche, et la victoire est complète si l'on a été assez adroit et assez fort pour sauter par-dessus les casse-cou, en forçant le public à vous suivre, même malgré lui. Ensuite, les spectateurs peuvent protester, crier à l'invraisemblance, se débattre : ils n'en ont pas moins appartenu à l'auteur pendant une soirée.

« Tout le théâtre de M. Dumas est dans cette théorie, qu'il a constamment mise en pratique. Il triomphe dans le paradoxe, dans l'invraisemblance, dans les thèses les plus inutiles et les plus risquées, à la seule force de ses poignets. Lui qui a été touché par le souffle naturaliste, qui a écrit des scènes d'une observation si nette, ne recule pourtant jamais devant une fiction, quand il en a besoin pour argumenter, ou simplement pour charpenter. C'est le mélange le plus fâcheux de réalité entrevue et d'invention baroque. Pas une de ses pièces n'échappe à ce double courant. »

Émile Augier. — « Émile Augier est le maître actuel de notre scène française... Il est plus humain que Dumas fils. Ce côté humain l'asseoit sur un terrain solide. Avec lui on ne craint pas les sauts dans le vide; il reste pondéré, moins brillant peut-être, mais plus sûr... Mais il n'a pas eu la main assez hardie ni assez vigoureuse pour se débarrasser des conventions qui encombrent la scène. Ses pièces sont trop mélangées : aucune ne s'impose avec l'originalité décisive du génie; il ménage une transaction. Il restera dans notre littérature comme un pionnier d'une intelligence pondérée et solide. »

Victorien Sardou. — « Sa grande qualité est le mouvement; il n'a pas la vie, il a le mouvement, un mouvement endiablé qui emporte les personnages et qui arrive parfois à faire illusion sur eux. On les croirait vivants ; ils ne sont que bien montés, allant et venant comme des

pièces mécaniques parfaites. L'ingéniosité, l'adresse, le flair de l'actualité, une grande science des planches, un talent tout particulier de l'épisode, des menus détails prodigués et vivement enlevés, telles sont les principales qualités de M. Sardou. Mais son observation est superficielle; les documents humains qu'il apporte ont traîné partout et ne sont qu'habilement rafistolés; le monde où il nous mène est un monde de carton, peuplé de pantins. On sent, dans chacune de ses œuvres, le terrain solide se dérober sous lui; il y a toujours là quelque intrigue inacceptable, un sentiment faux poussé à l'extrême, qui sert de pivot à toute la pièce, ou bien une complication extraordinaire de faits qu'un mot magique devra dénouer à la fin. Ce ne sont jamais que des vaudevilles démesurément grossis, dont la force comique est toute caricaturale : je veux dire que le rire ne naît pas de la justesse de l'observation, mais de la grimace du personnage. »

Voici maintenant la conclusion que M. Zola tire de l'étude qu'il vient de faire sur ces trois écrivains célèbres :

« Je les considère simplement (tous trois) comme des ouvriers qui déblayent les voies, et non comme des créateurs, des génies qui fondent un monument. Donc, après eux, j'attends autre chose... J'attends qu'on plante debout au théâtre des hommes en chair et en os, pris dans la réalité et analysés scientifiquement, sans un mensonge. »

CHRISTINE DE SUÈDE ET *le Tartufe*. — M. Chantelauze continue la publication de son admirable et définitive *Histoire du cardinal de Retz*. Le troisième volume, qui vient de paraître chez Didier, nous raconte les *missions diplomatiques à Rome* [1] du célèbre frondeur. Un chapitre de ce volume intéresse particulièrement notre *Gazette*, qui doit s'occuper plus volontiers des petits que des grands côtés de l'histoire : c'est le chapitre consacré aux relations de Retz avec la reine Christine de Suède, qui résidait alors à Rome. Rien de plus curieux et même de plus inattendu que les détails, inédits pour la plupart, que nous donne ici M. Chantelauze sur la conduite, la tenue, la manière de vivre de cette princesse étrange dans la Rome des papes. Nous ne pouvons malheureusement reproduire ici tous ces détails, en raison de leur étendue, et nous ne saurions trop renvoyer le lecteur au volume. Nous nous bornerons à une seule citation.

Dans le palais Farnèse, qu'elle habitait à Rome, Christine avait fait élever un théâtre sur lequel elle faisait surtout représenter nos chefs-d'œuvre. Ayant appris le succès des premières lectures et des représentations particulières du *Tartufe* qui venaient d'avoir lieu en

---

1. L'Académie française vient de donner le prix Gobert à M. Chantelauze pour ce volume. Le même prix avait déjà été attribué à cet historien distingué pour les deux volumes précédents.

France (1664), elle voulut faire représenter sur son théâtre ecett pièce déjà célèbre, et à laquelle l'interdiction dont elle venait d'être l'objet donnait tout l'attrait du fruit défendu. Elle écrivit donc à Lionne, ministre des affaires étrangères de Louis XIV, pour lui demander de lui envoyer une copie de la pièce interdite et de l'autoriser à la faire jouer sur son théâtre. Étrange projet, à coup sûr, que de mettre sur la scène, à Rome même et devant le collège des cardinaux, une telle comédie ! En réponse à cette demande, Lionne adressa à un gentilhomme de la reine, M. d'Alibert, la lettre suivante, demeurée inédite jusqu'à la publication du beau travail de M. Chantelauze :

Versailles, 26 février 1666.

Monsieur, ce que vous me demandez de la part de la reine, touchant la comédie du *Tartufe*, que Molière avait commencée et n'a jamais achevée[1], est absolument impossible et non seulement hors de mon pouvoir, mais de celui du roi même, à moins qu'il usât de grande violence : car Molière ne voudrait pas hasarder de laisser rendre sa pièce publique pour ne se pas priver de l'avantage qu'il se peut promettre, et qui n'irait pas à moins de vingt mille écus pour toute sa troupe, si jamais il obtenait la permission de la représenter. D'un autre côté, le roi ne peut pas employer son autorité à faire voir cette pièce après en avoir lui-même ordonné la suppression avec grand éclat. Je m'estime cependant bien malheureux de n'avoir

1. Lionne était dans l'erreur : *Tartufe* avait été joué en entier, au mois de novembre 1664, au Raincy, devant Condé.

pu procurer cette petite satisfaction à la reine, et j'espère que Sa Majesté me fera la grâce d'être persuadée que pour tout ce qu'elle m'ordonnera, quand il sera en mon pouvoir, elle sera obéie avec ponctualité et chaleur...

THÉATRES. — *Les Comédies grivoises.* — Les pièces grivoises, les comédies à double entente, sont aujourd'hui à la mode, et elles pleuvent de plus en plus dru sur nos scènes de genre, en dépit des circulaires par lesquelles M. Turquet, sous-secrétaire d'État des beaux-arts, a entrepris de régénérer le théâtre en France. Mais, hélas! que peuvent toutes les circulaires du monde, si bien intentionnées qu'elles soient, contre le goût et l'entraînement du public? Aujourd'hui il faut lui servir à tout prix des épices, et Dieu sait si on lui en sert de poivrées!...

Nous ne ferons que citer, pour mémoire, ces œuvres, en somme amusantes, bien que d'une gaieté souvent croustillante et parfois même obscène. Ainsi, le Gymnase nous a donné *Nounou*, vaudeville de MM. Hennequin et de Najac, qui a commencé la série. Le public de la première soirée a bien un peu protesté contre certaines gravelures de la pièce, et la critique les a relevées amèrement; mais il semble que cette attitude a produit un effet absolument contraire à celui qu'on aurait pu en attendre, car la foule accourt au Gymnase, et paraît en somme beaucoup moins scandalisée que la critique.

Au troisième Théâtre-Français, soi-disant conserva-

teur du grand art, nous avons *la Dispense,* comédie en quatre actes de M. de Calonne, dont le point de départ est fort ingénieux, mais dont les développements eussent exigé une plume plus expérimentée et plus délicate. Il s'agit, en effet, de deux jeunes cousins légalement mariés à la mairie, mais qui doivent attendre pendant plus de quinze jours la dispense nécessaire pour qu'il puisse être procédé à la cérémonie religieuse et définitive de leur union. Je vous laisse à penser quel parti un auteur désireux de présenter au public des situations scabreuses a pu tirer d'un tel sujet!...

Très amusante encore la farce-vaudeville de MM. Chaulieu et Fugère, *Lequel?* que M. Montrouge et sa femme jouent avec tant de verve communicative sur la scène de leur Athénée-Comique. Cette fois, c'est une jeune épousée que le maire a mariée, par erreur, à son principal témoin, et qui se trouve avoir pendant trois actes deux maris qui prétendent jouir tous deux et à la fois de leurs droits. Pièce à voir, mais également inanalysable!...

Le Théâtre des Arts, du boulevard de Strasbourg, momentanément ressuscité pour la circonstance, nous offre de son côté *le Petit Ludovic,* comédie de MM. Crisafulli et Bernard, qui n'est pas moins égrillarde. Une mère marie sa fille, et neuf mois après, jour pour jour, la mère et la fille accouchent à point nommé!... Il faut voir Mlle Aline Duval dans le rôle de cette belle-mère,

et les lazzi plus ou moins grossiers, mais vraiment bien drôles, dont tout son personnage est émaillé!

Enfin, courez à l'ancien théâtre Beaumarchais, transformé, lui aussi, en salle d'opérettes, sous le vocable de Fantaisies-Parisiennes. On y joue, depuis longtemps déjà, une farce lyrique en trois actes de M. Paul Burani, avec musique de l'auteur de *la Timbale d'argent,* M. Léon Vasseur, farce dont le titre seul suffit à faire pressentir les drolatiques et scabreux épisodes : *le Droit du Seigneur*. La pièce a atteint aujourd'hui ses cent représentations.

Nous avons cru devoir, en gazetier consciencieux, conserver dans notre recueil la trace de toutes ces comédies qui caractérisent en quelque sorte une époque. Il est évident que ce n'est point là encore le naturalisme aussi vrai ni aussi naturel et répugnant que le rêve M. Zola; mais seulement cela s'en approche beaucoup. Heureusement que ces pièces sont surtout vives et légères. Leurs auteurs ne sont point des doctrinaires voulant faire école; ils cherchent tout simplement à nous amuser, et ils spéculent sur le goût actuel du public, qui se lassera d'autant plus vite de ce genre de pièces sans consistance qu'on lui en servira davantage!...

NÉCROLOGIE. — *M. Roch.* — Le bourreau de Paris vient de mourir. Il paraît que cet homme, qui a présidé à plus de cent exécutions dans sa vie, était mortel tout

comme un autre. On n'a pas manqué de rééditer à son sujet beaucoup d'anecdotes plus ou moins authentiques. Nous empruntons les suivantes à un intéressant article de notre confrère Gaston Vassy, de *la Liberté,* qui nous semble avoir eu avec l'ex-bourreau des relations intimes que nous ne lui aurions pas enviées :

« Le pauvre M. Roch a été souvent la victime des journalistes. En voici deux exemples :

« Le jour du mariage de sa fille, au milieu du dîner de noce, celle-ci reçut une lettre ainsi conçue :

> Recevez, en cette fête,
> Tous nos souhaits de bonheur...
> Votre père prend la tête,
> Mais vous, vous prenez le cœur !

Une autre fois, le jour de sa fête, à lui, ce fut encore bien pis... On lui adressa, dans une grosse enveloppe, une fleur rouge bizarrement découpée, accompagnée des vers suivants, signés : *La tête de l'herboriste Moreau :*

> Dans l'immensité rouge où coule
> Toujours du sang, du sang partout ;
> Où le vent d'outre-tombre roule
> Les têtes qui n'ont plus de cou,
> Où dans la nuit sombre et sans bornes,
> Tourbillonnant et bondissant,
> Je ricoche sur des lacs mornes
> Remplis de sang, toujours de sang ;
> Dans la fente d'un roc énorme,

Géant auquel l'ange maudit
A donné l'effroyable forme
D'une guillotine en granit,
J'ai vu cette fleur... La tempête
Vers elle me poussant soudain,
Je l'ai prise pour votre fête,
Avec les dents, faute de main!!!

Cela jeta un de ces froids!...

Madame Bonaparte-Patterson. — Cette première femme du prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, le dernier frère de Napoléon Ier, qui fut roi de Westphalie de 1807 à 1813, et qui mourut au château de Villegenis en 1860, vient de mourir à son tour, le 4 avril dernier, à Baltimore. On sait qu'elle avait épousé Jérôme sans le consentement de Bonaparte, alors premier consul, le 24 décembre 1803, et que la nullité de ce mariage fut provoquée et obtenue l'année suivante par ce dernier. Jérôme épousa plus tard la fille du nouveau roi de Wurtemberg, de création napoléonienne, de laquelle il eut deux enfants : le prince Napoléon et la princesse Mathilde.

Or la première femme de Jérôme ne voulut jamais quitter le nom de son mari, et se considéra toujours, sa vie durant, comme sa légitime épouse. C'était une femme d'une grande fierté et d'une noblesse de sentiments qui la rendaient certainement digne de la haute alliance qu'elle avait contractée. L'*American Register*

publie à ce sujet de curieux renseignements anecdotiques auxquels nous empruntons les citations suivantes :

« Lorsque Jérôme, après avoir épousé Catherine de Wurtemberg, offrit à Élisabeth la principauté de Smalcand avec un revenu de 40,000 dollars, elle lui fit répondre que « la Westphalie était sans doute un « royaume important, mais insuffisant pour contenir deux « reines ». Cette repartie amusa beaucoup Napoléon, qui chargea son ministre à Washington de lui faire connaître le désir qu'il avait de lui être utile. Elle lui fit tenir cette réponse : « Dites à l'empereur que je suis « ambitieuse : je veux être faite duchesse de France ! » L'empereur promit dans la suite de lui accorder ce qu'elle demandait ; mais à ce moment il lui offrit une somme de 20,000 dollars et une rente viagère de 12,000 dollars. Elle accepta, à condition qu'elle signerait les reçus Élisabeth Bonaparte. L'empereur y consentit, ce qui constituait une reconnaissance virtuelle du mariage, et l'on sait que le pape refusa avec fermeté d'annuler son union. Mme Bonaparte toucha sa rente jusqu'à la mort de Napoléon. Jérôme fut vivement affecté qu'elle reçût des secours de l'empereur et refusât ceux qu'il lui avait offerts. Elle répliqua brusquement « qu'elle préférait s'abriter sous l'aile d'un aigle « plutôt que de se suspendre à l'aileron d'une oie ».

Il est assez curieux de constater que Mme Bonaparte Patterson, qui n'avait jamais voulu quitter l'illustre

nom de famille du prince Jérôme pendant sa vie, exigea par son testament qu'il n'en fût, au contraire, fait aucune mention sur son tombeau, où ont été seulement gravées les lignes suivantes :

ÉLISABETH PATTERSON
NÉE LE 6 FÉVRIER 1785
Morte le 4 *avril* 1879.

VARIA. — *Opinion de Sainte-Beuve sur l'orthographe.* — En 1867, nous dit *Paris-Journal* dans un article sur M. de Villemessant, ce dernier eut l'idée d'offrir en prime à ses abonnés un buvard dans lequel on avait fait tenir tout un petit vocabulaire assez complet de la langue française. Il demanda à Sainte-Beuve son avis sur ce sous-main-dictionnaire, et Sainte-Beuve lui répondit par une jolie lettre sur l'orthographe, qu'il définit « la propreté du style ».

« De nos jours, dit-il, on est moins élégant qu'autrefois, mais je crois qu'on est plus propre. Nous avons peut-être moins d'esprit que nos pères, mais assurément nous mettons mieux l'orthographe. C'est surtout chez nos contemporaines que l'orthographe, fort négligée par leurs aïeules, a fait de très sensibles progrès. Tout le monde en est venu là aujourd'hui de vouloir écrire correctement, décemment. Oh! qu'on en était

loin encore du temps de ces *précieuses* si vantées! J'avais tout récemment l'occasion d'en faire la remarque. Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIIe siècle que les femmes de la société se sont piquées d'honneur et se sont mises, dans l'usage ordinaire, à vouloir écrire convenablement. La génération antérieure à Mme de Maintenon, à Mme de Sévigné, écrivait les plus jolies choses ou les plus raffinées dans une orthographe abominable. Ces habituées de l'hôtel de Rambouillet, ces correspondantes de la célèbre Mme de Sablé, et Mme de Sablé elle-même, elles avaient, avec de très beaux esprits, une orthographe de cuisinière. Mme de Brégy, une nièce du savant Saumaise, une précieuse des plus qualifiées, auteur d'un petit volume de *Pièces galantes,* félicitant un jour Mme de Sablé sur son esprit à la fois et sur son potage, qui était en renom, trouvait moyen de lui dire qu'elle quitterait volontiers tous les mets du plus magnifique repas de la cour pour une assiettée de ce potage, à la condition de l'écouter tout en mangeant. Cela est flatteur et spirituel, mais elle l'écrivait en ces termes impossibles, dont je ne veux rien vous dérober :

« Aujourduy la rayne et madame de Toscane vont à Saint-Clou don la naturelle beauté sera reausé de toute la musique possible et d'un repas manifique don je quitterois tous les gens pour une ecuele non pas de nantille, mes pour une de vostre potage ; rien n'étan si délisieus que d'an manger an vous écoutans parler. »

Les Amours royales de M. Viennet. — A propos du succès immense obtenu par la reprise de *Ruy Blas*, on a beaucoup parlé de Victor Hugo, dont il est bien rare, du reste, qu'on cesse jamais de parler, peu ou prou. On lui attribue l'anecdote suivante, relative à l'académicien Viennet, et qui nous est rapportée par notre confrère Jean-Raimond, de *Paris-Journal.*

« Viennet crut un jour avoir tourné la tête à Marie-Amélie, la reine des Français, une sainte femme s'il en fut jamais au monde.

Il avait été soldat; il était député en même temps qu'écrivain, et devait être bientôt pair de France. Il s'imagina être le rival de Louis-Philippe dans son ménage.

Il paraît qu'aux réceptions du château, il avait la manie de fatiguer le roi de ses obsessions. Louis-Philippe, qui se devait à ses hôtes en général, et non à un seul d'entre eux en particulier, ne sachant comment se débarrasser de l'encombrant Viennet sans le blesser, fit une convention avec la reine. Quand il voulait l'empêcher de mettre l'embargo sur lui, le roi faisait un certain signe à sa femme, qui se chargeait d'attirer M. Viennet de son côté.

C'est ainsi que le poète se trouva l'objet de la part de la reine d'une quantité de prévenances qu'il attribua, dans son aveuglement naïf à ses irrésistibles mérites. On le vit alors, aussi perplexe qu'un héros de tragédie hési-

tant entre les petits sentiers fleuris de l'amour et le grand chemin austère du devoir, se demander, dans des monologues et des apartés auxquels la rime et la raison manquaient également, comment il pourrait faire pour concilier ce qu'il devait témoigner de reconnaissance à la souveraine qui avait daigné jeter les yeux sur lui, avec ce qu'il devait de respect à un souverain dont il était l'ami autant que le sujet.

Eh bien, ajoutait l'auteur de *Ruy Blas* en guise de conclusion, tous les succès de Viennet ont été de cet ordre-là : il les a rêvés. »

Les Gants noirs de Blanqui. — Ce célèbre révolutionnaire, aujourd'hui député sans l'être, et dont le nom fait de nouveau grand bruit, a bien longtemps intrigué le public de 1848 par son attitude à la tribune des clubs, où il ne paraissait jamais qu'en grand deuil et les mains couvertes de gants noirs d'une longueur de poignet absolument inusitée pour un homme. M. Jules Claretie nous donne, dans son feuilleton de *l'Indépendance belge*, la touchante explication de ce mystère :

« Blanqui était entré à dix-neuf ans, comme précepteur, chez le général Compans, au château de Blagnac, près de Toulouse. Un jour, une jeune fille vint, comme lui, résider dans ce château. Elle était riche et de famille bourgeoise. Blanqui s'en éprit comme de sa chimère, silencieusement. Il l'aima six ans sans le lui avouer;

puis, un jour, elle devina. Elle l'aimait aussi. Elle devint sa femme. Six ans après, le jour anniversaire de la condamnation de Blanqui, elle mourait.

« Auguste Blanqui porte encore son deuil. En 1848, au club qu'il présidait, il ne quittait jamais ses gants noirs qui faisaient un effet si tragique lorsque, pour accompagner les discours qu'il prononçait de sa voix un peu âcre, — une *voix de bois,* comme on dit, — il étendait la main d'un geste sobre. Ces gants ajoutaient au mystère de cette physionomie. Et, s'il ne les quittait jamais, s'ils lui remontaient bien au-dessus du poignet, comme des gants de femme, c'est que l'éternel et rigide conspirateur gardait sous ses gants le bracelet de celle qu'il avait aimée, qu'il aimait toujours, qu'il aime encore. »

Une Lettre du baron Pichon. — Ce célèbre amateur collectionneur s'est fait en outre une réputation pour la rigidité de ses principes, et surtout pour leur inflexibilité. On se souvient encore des démêlés qu'il eut, en 1858, avec notre confrère Louis Lacour, qui avait publié à cette époque une édition des *Mémoires du duc de Lauzun* qui ne fut pas du goût de M. le baron Pichon. Or Louis Lacour habitait alors un des immeubles dont le baron est propriétaire à Paris, l'hôtel Pimodan, 17, quai d'Anjou, dans l'île Saint-Louis. M. le baron donna tout simplement congé à l'écrivain, comme éditeur de mémoires scandaleux que ses immuables et fameux principes lui

défendaient de garder comme locataire. Aujourd'hui c'est à l'éditeur bibliophile Liseux que le baron vient de s'en prendre. Ce dernier ayant récemment publié une réédition du *Décaméron* de Boccace, la préface de M. Alcide Bonneau qui ouvre le livre blessa une fois encore les immortels principes du baron, qui, bien que président de la Société des bibliophiles français, adressa à M. Liseux la lettre suivante, laquelle mérite de traverser les siècles :

Paris, quai d'Anjou, 17, le 7 novembre 1878.

Monsieur,

J'ai reçu le prospectus de votre édition de Boccace, et je viens vous prier de vouloir bien effacer mon nom de la liste des personnes à qui vous envoyez vos catalogues et prospectus.

Recevez, Monsieur, mes salutations sincères.

Le baron J. PICHON.

La Vérité sur la pomme de terre. — M. le ministre de l'agriculture et du commerce, dans le discours qu'il a prononcé tout récemment à la Société centrale d'agriculture, glorifie de nouveau Parmentier de la vulgarisation de la pomme de terre :

« Mais l'effroyable disette qui, malgré ces précautions, a décimé notre pays de 1767 jusqu'en 1789, força le gouvernement à faire disparaître cette législation

et à décréter la liberté du commerce des céréales. Les effets de cette sage mesure furent en partie paralysés par le trafic infâme de la compagnie stigmatisée sous le nom de *Pacte de famine;* et, malgré les efforts du philanthrope, l'une de nos gloires, qui introduisit la pomme de terre dans l'alimentation, les populations restèrent longtemps soumises aux plus rudes privations. »

Il serait plus exact de dire, pour ne parler que de ces trois dernières lignes, que le fameux pharmacien s'est attaché à faire apprécier la pomme de terre non pas aux campagnards, mais aux bons bourgeois, celle-ci étant connue et bien connue du peuple depuis le XVI[e] siècle. Voici ce qu'on lit dans les *Mémoires inédits du vicomte de Saint-Priest,* écrits en 1768 et concernant le commerce du Midi. Ce curieux passage est extrait de la dernière livraison des *Chroniques de Languedoc*[1] : « Il faut observer que la consommation des grains, qu'on estime par personne à quatre quintaux par an (une livre et demie pat jour), est plutôt au-dessus qu'au-dessous de la vérité : car dans le nombre des habitants il y a un tiers d'enfants, de vieillards, qui consomment peu, et d'ailleurs dans les diocèses de Saint-Pons, Mende, Viviers, Alais et le Puy, *la principale nourriture du*

1. Cet excellent recueil, la plus importante des revues historiques de province, et que nous avons déjà citée ici, paraît à Montpellier sous la direction de M. Louis de la Pijardière, archiviste de l'Hérault.

paysan consiste en châtaignes, raves, navets, oignons et *pommes de terre.* »

Ce fut seulement en 1773 que Parmentier publia son *Examen chimique des pommes de terre.* Si les paysans de ce temps avaient su lire et si la petite presse eût été inventée, on aurait bien ri de la découverte depuis le Rhône jusqu'à la Garonne.

Les Bienfaits de l'instruction. — Chacun les entend à sa manière, et celle des habitants de Sarlis-Vannac (Haute-Loire) est tout à fait particulière.

Le Conseil municipal d'Yssingeaux, préoccupé de ce que la commune de Sarlis-Vannac était privée d'école, avait pris la résolution de lui en bâtir une, et obtenu même de l'État une subvention pour compléter la somme nécessaire aux premiers frais d'installation. Aussi le maire d'Yssingeaux ne fut-il pas étonné de voir arriver quelques jours après une lettre des habitants de Sarlis-Vannac, qui envoyaient sans doute leurs remerciements au Conseil municipal; mais où son étonnement commença, pour durer encore bien longtemps après, c'est à la lecture de cette lettre, dont voici le contenu :

A monsieur le maire d'Yssingeaux.

Monsieur le maire,

Les soussignés, habitants de Sarlis-Vannac, commune d'Yssingeaux, ont l'honneur de vous exposer :

Que la création d'une école de garçons a été décidée à Sarlis pour les deux villages susénoncés ;

Que même le gouvernement, sur la demande de votre municipalité, a accordé la somme de 3,000 francs pour aider à l'établissement de cette école ;

Mais que, réflexion faite, la majeure partie des habitants de Vannac ont pétitionné il y a quelques mois à M. le préfet pour que ladite école n'ait pas lieu ;

Les soussignés viennent aujourd'hui, pour les mêmes motifs, qui sont qu'ils ne tiennent pas à l'instruction, qui cependant élève, développe les intelligences, donne de l'âme et moralise, vous prier d'empêcher qu'il soit donné suite à la fondation de ladite école, attendu qu'ils n'en veulent pas du tout, et qu'on ne peut les contraindre au progrès malgré eux.

Ils se disent avec respect, monsieur le maire, vos humbles serviteurs.

(*Suivent les signatures.*)

Cette lettre est, paraît-il, absolument authentique. Elle nous rappelle un peu cette absurde chanson que nous répétions autrefois au collège sans la bien comprendre, et qui commençait par ces deux vers, dignes de ceux qui les suivaient :

La religion est nécessaire :
Elle abrutit un peu les mœurs.

Les Ménages heureux. — C'est de ceux d'Angleterre que nous voulons parler, et nous aimons à penser que le relevé suivant, dressé par un membre du Parlement anglais, ne serait pas applicable à notre pays. Voici en

effet, d'après le statisticien d'outre-Manche, l'état matrimonial de la ville de Londres et du comté de Middlesex.

Femmes qui ont quitté leur mari.	1,872
Maris qui ont fui leur femme. . . .	2,371
Ménages divorcés.	4,720
Ménages vivant en guerre perpétuelle..	191,023
Époux qui se haïssent réciproquement, mais qui le cachent en public.	162,300
Époux qui vivent ensemble dans une indifférence absolue à l'égard l'un de l'autre.	510,152
Ménages heureux *en apparence*. . .	1,102
Ménages *relativement* heureux.. . .	135
Ménages *réellement* heureux.	6 (!!)

Six ménages heureux sur près de neuf cent mille ! Si encore on était sûr qu'ils feront souche !

Le Français de l'avenir. — M. de Goncourt vient de publier sous ce titre, *les Frères Zemganno,* une histoire de saltimbanques qu'il croit destinée à produire beaucoup d'effet. Au nombre des éléments de succès qu'il a réunis dans sa nouvelle œuvre se trouvent des désarticulations de grammaire et des sauts périlleux de style,

parmi lesquels nous en choisirons un pour l'offrir à nos lecteurs.

C'est la description d'un vieux saule : car on passe son temps à *décrire*, bien plus qu'à *écrire*, dans la nouvelle école. Voici, d'ailleurs, le morceau dans toute sa pureté :

« Abaissé sur la rivière, là était un vieux saule, dont il ne restait qu'une moitié, au lisse et aux veines d'un arbre de pierre blanche, avec dans le creux des mousses vertes et des amoncellements de terreau brun, un saule dont la tête encore vivace poussait des scions et des rejets tout emmêlés de liserons. »

Nous avons vu des sociétés où toutes les personnes présentes ont combiné les efforts de leur intellect pour arriver à la compréhension de ce pathos, et n'y ont réussi que médiocrement. Il y a là une certaine expression, *avec dans le creux des mousses*, qui rappelle assez le langage des cuisinières et des bonnes d'enfants provenant des départements que la carte du ministère de l'instruction publique marque d'une tache noire... Mais, nous y songeons, c'est peut-être aussi du français de saltimbanques !

VARIÉTÉS

UNE LECTURE

CHEZ MADAME COLET

Une dame d'un noble et charmant esprit a, depuis longtemps, l'habitude de noter ses impressions, — quand elles en valent la peine, — sur un album qui sera un jour une curiosité à la fois historique et littéraire. Les relations variées de cette dame donnent à ces notes un attrait tout spécial, dont pourront juger nos lecteurs sur le fragment inédit que nous en donnons ci-après :

Vers 1850, je voyais beaucoup Mme Louise Colet; malgré un talent incontestable, sa personne ne me plaisait pas; son salon était cependant intéressant, et, comme je me trouvais dans ma grande fièvre de curiosité littéraire, je ne considérais pas autre chose; d'ailleurs, chaperonnée par ma mère ou par mon mari, j'échappais à toute mauvaise interprétation. Les femmes, il faut le dire, n'appartenaient pas toutes au monde de la morale la plus rigoureuse. A l'exception de Mme Hugo, si bonne et si indulgente, et de Mme Marie Laurent, encore dans tout l'éclat de son succès de *François le Champi,* il y

avait là bien des mélanges et bien des oppositions. A côté de la beauté sculpturale de Mme Biard (Léonie d'Aulnet), on voyait Mme Blanchecotte dire, d'une voix dolente, des élégies plus dolentes encore; les manières trop aisées de Marie Duret contrastaient étrangement avec le ton hautain de Mme Ch. Didier, dont le profil aigu et le ton tranchant attiraient peu et ne retenaient guère; Mlle A. D... attendait, sans se lasser, que Victor Séjour trouvât le loisir de l'épouser, tandis que celle qui fut la Guiccioli se faisait annoncer toujours sans venir jamais. En revanche, la partie des hommes était brillante, nombreuse et toujours renouvelée : Michel (de Bourges), Jules Favre, Eugène Pelletan, Théodore Bac, Émile de Girardin, les deux fils d'Hugo, François et surtout Charles, qui apportaient là un rayon de la gloire paternelle, enfin Greppo lui-même, y coudoyaient MM. Patin et Villemain, Babinet et Alfred de Vigny; Gérome au début de sa renommée, et Préault en pleine possession de la sienne; Félicien David, le ténor Gueymard, le critique Azevedo, Malitourne, Pierre Dupont, qui chantait surtout ses *Bœufs* encore dans leur popularité; Pradier y était beaucoup venu, Ferrat y venait encore; Antony Deschamps y avait amené Champfleury et j'y ai dîné plus d'une fois entre Alfred de Musset et le capitaine d'Arpentigny, et un peu plus tard j'y rencontrai Louis Enault, tout heureux de son récent succès de *Christine*, et Leconte de Lisle, que ses *Poèmes antiques* venaient de

mettre en renom. M. Cousin y était reçu dans la journée, et le député Bancel attendait que le célèbre philosophe fût parti pour se présenter à son tour.

Louis Bouilhet y parut un soir avec son manuscrit romain de *Melœnis*. Il arrivait de Rouen, précédé de la réputation d'un vrai poète doublé d'un érudit. Pour le prouver, on me demanda de lire le quatrième chant de *Melœnis*. J'étais un peu émue à l'idée de lire devant l'auteur un poème dont je ne connaissais pas un seul vers. Je m'y jetai cependant tête baissée, et le succès légitima mon audace : je crois que Bouilhet me regarda très longtemps, et le lendemain il m'envoyait le sonnet suivant, écrit en tête d'un exemplaire de son poëme :

A ma belle lectrice.

Oh ! votre voix sonnait, brève, lente ou pressée,
Suivant les passions et les rythmes divers,
Puis, s'échappant soudain, légère et cadencée,
Sautait comme un oiseau sur les branches du vers !

Moi j'écoutais, perdu dans de lointains concerts
Ma pauvre poésie à vos lèvres bercée
Heureux de voir glisser mon âme et ma pensée
Dans votre souffle ardent qui remuait les airs.

Et j'oubliai bientôt, — pardonnez mon délire, —
Paulus et Melœnis, Commodus et l'Empire,
Pour regarder les plis de votre vêtement,

Votre front doux et fier, — votre prunelle noire...
Songeant que j'étais fou de réveiller l'histoire
Quand j'avais sous les yeux un poème charmant !..

Je répondis immédiatement à cet aimable envoi par le billet que voici :

Monsieur,

Votre poème est un chef-d'œuvre et votre sonnet est charmant; seulement vous m'avez plus écoutée que regardée, car ma prunelle est du bleu le plus positif. Mais, comme mon ramage vaut mieux que mon plumage, mes yeux vous pardonnent et ma voix vous remercie.

E. R.... D....

Ce billet me valut le quatrain suivant, que Louis Bouilhet m'envoya quelques heures après :

Donc il est bleu comme la violette,
Ce long regard qui m'a rendu l'espoir;
Il est si doux que j'en perdais la tête,
Et si profond qu'il m'a semblé tout noir!..

Georges d'Heylli.

Le Gérant, D. Jouaust.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 10 — 31 mai 1879

SOMMAIRE.

Les Voyages de la Comédie française. — Le voyage artistique que la Comédie française va entreprendre à Londres, à la fin du mois, est le quatrième de ce genre qu'elle aura effectué depuis qu'elle existe. Voici quelques détails curieux sur les trois premiers.

Le premier voyage, qui date de 1746, n'eut pas l'importance des futurs déplacements de la Comédie, et ce n'est d'ailleurs que dans les *Mémoires* de Jean Mounet, le directeur d'alors, que nous en retrouvons la trace, les archives de la Comédie française ne possédant aucun autre document à ce sujet. Tout ce qu'on sait, c'est que l'hostilité du public anglais se manifesta dès le premier jour de la plus violente manière. Voici comment Mounet rend compte de la soirée de début de sa troupe :

« L'orchestre se disposait à jouer l'ouverture ; mais, au premier coup d'archet, les conjurés, qui étaient en très grand nombre, entonnèrent une chanson anglaise dont le refrain était : *Nous ne voulons pas de comédiens français !* Cependant on leva la toile ; un acteur et une actrice parurent pour commencer la pièce ; ils furent salués d'une grêle de pommes et d'oranges qui se succédaient sans relâche.

« Une actrice aimable, qu'on a vue depuis à la Comédie française, reçut sur la poitrine une chandelle qui lui fut jetée par un homme ivre... Le lord C..., qui jusqu'alors s'était contenu, élevant la voix et s'adressant aux mutins, dit : « Eh bien ! Messieurs, voulez-vous enfin cesser et nous laisser jouir du spectacle ? S'il ne vous plaît pas, sortez et reprenez l'argent de vos billets. »

« Plusieurs répondirent qu'ils ne souffriraient jamais une Comédie française à Londres... Pendant cette scène, de jeunes militaires, l'épée à la main, formaient

sur le théâtre un demi-cercle et servaient de rempart aux acteurs. »

Il n'y avait, dans cette inexplicable opposition du public anglais, rien autre chose que l'exagération d'un sentiment que nous pouvons appeler jalousie nationale, sentiment qui était encore, sur ce point spécial, très vivace cent ans plus tard. En effet, M. Hostein nous raconte, dans son curieux volume *Historiettes et souvenirs d'un homme de théâtre*, qu'après la révolution de 1848, étant alors directeur du théâtre Historique, il eut l'idée, en raison des mauvaises recettes que, par suite des événements, il réalisait chaque soir, de tenter un coup de fortune en allant jouer avec sa troupe *la Reine Margot* à Londres. C'est à Drury-Lane que ses représentations devaient avoir lieu. Or il arriva d'abord que la censure anglaise interdit *la Reine Margot,* à cause du rôle inconvenant, prétendit-elle, qu'on y faisait jouer à une personne royale, la Reine de Navarre. On fut obligé, en conséquence, de remplacer ce drame par celui de *Monte-Cristo*, lequel d'ailleurs ne devait pas non plus trouver grâce devant le public anglais. En effet, la soirée fut terrible : on sifflait, et même on hurlait dès avant le lever du rideau. « Les artistes français, nous dit M. Hostein, eurent cependant la constance de dire leurs rôles, sans en omettre une phrase, au milieu de vociférations, de cris d'animaux et d'injures. Cela dura de sept heures à minuit. » C'était encore l'exaltation d'un sen-

timent patriotique mal compris qui avait motivé la cabale contre laquelle n'essayèrent pas de lutter les comédiens, qui repartirent dès le lendemain pour Paris.

Le second voyage entrepris par la Comédie française eut lieu en 1868, pour utiliser le temps que des réparations urgentes à faire à la salle de la rue de Richelieu allaient rendre sans emploi. Ce fut un voyage considérable, qui s'accomplit cette fois en France et non à l'étranger. Le 15 juillet, à 8 heures du soir, la Comédie quitta Paris. La troupe excursionniste était composée de la manière suivante :

MM. Édouard Thierry, administrateur-directeur; Destournelles, contrôleur général; Ch. Chevallier, régisseur.

Artistes : MM. Got, Delaunay, Maubant, Talbot, Lafontaine, Coquelin, Barré, Garraud, Masset, Coquelin cadet; Mmes Favart, Guyon, Lafontaine, Marie Royer, Dinah Félix.

Il existe à la Comédie française une relation manuscrite détaillée de cette artistique tournée. Nous en avons extrait sommairement le répertoire joué pendant le voyage et l'indication des diverses étapes marquées par le séjour et les représentations des comédiens.

Les 16 et 17 juillet, représentation à Dijon; les 18, 19, 20 et 22, au Grand-Théâtre impérial de Lyon; les 24 et 25, au théâtre de Toulon; les 27 et 28, au théâtre de Nice; enfin, du 30 juillet au 10 août, douze repré-

sentations consécutives au Grand-Théâtre de Marseille.

Le répertoire du voyage fut composé comme suit :

RÉPERTOIRE ANCIEN : *le Misanthrope, les Fourberies de Scapin, la Métromanie, le Dépit amoureux, l'Avare, les Plaideurs, l'École des Femmes, le Menteur, Psyché.*

RÉPERTOIRE MODERNE : *le Dernier Quartier, la Nuit d'octobre, Paul Forestier, le Duc Job, Il ne faut jurer de rien, une Tempête dans un verre d'eau, l'Honneur et l'Argent, le Pour et le Contre, la Revanche d'Iris, Valérie.*

La dernière soirée donnée par la Comédie au théâtre de Marseille fut triomphale. Mme Favart termina la représentation par une pièce de vers de M. Ed. Thierry, *Adieux à Marseille,* qui provoqua un enthousiasme indescriptible et les cris du public aux artistes réunis sur la scènes : *Vous reviendrez, vous reviendrez!...*

Le 12 août, la Comédie rentrait à Paris et reprenait ses représentations le surlendemain.

Le troisième voyage de la Comédie eut lieu à Londres en 1871, et son départ s'effectua au milieu des circonstances les plus cruelles et les plus difficiles. La Commune venait d'éclater, le gouvernement avait fui Paris, et toutes les administrations théâtrales, le Gymnase et la Comédie française exceptés, avaient fait comme le gouvernement. La Comédie française persista à donner ses représentations, pour tenter de sauvegarder à la fois l'immeuble qu'elle occupe, le matériel considérable et

les œuvres d'art qui le remplissent, et l'intégrité de la troupe qui concourt par son admirable ensemble à sa haute fortune. Mais il restait la question financière, rendue déjà déplorable par les événements de la guerre et du siège, situation que l'exiguïté des recettes qu'on devait faire à Paris pendant la Commune ne pouvait qu'aggraver.

C'est alors que fut mise en avant cette idée d'un voyage des principaux artistes à Londres, pendant lequel on tenterait de gagner au delà du détroit tout l'argent qu'on allait forcément perdre à Paris. Muni des pleins pouvoirs de la Comédie, M. Got partit à la fin de mars pour Londres, où il s'en fut négocier avec l'administration du théâtre royal de l'Opéra-Comique (Strand) les conditions du séjour et des représentations de la Comédie.

Cette fois les dispositions du public anglais étaient bien changées pour nous, relativement à celles qu'il avait manifestées si hostilement par deux fois à nos artistes. On était au lendemain de la guerre, et l'on sait que le peuple anglais nous fut, pendant toute la durée de cette terrible aventure, beaucoup plus favorable que son gouvernement. Aussi est-ce avec une sympathie véritable que la Comédie fut attendue à Londres.

M. Got revint, vers le 20 avril, rapporter le traité conclu et faire part des bonnes espérances qu'on pouvait concevoir de son résultat. On se prépara donc au départ.

Mais à ce moment une nouvelle difficulté surgit : il fallait, pour sortir de Paris, l'assentiment du délégué de la Commune à la préfecture de police, M. Raoul Rigault. C'est encore M. Got qui se chargea de l'aller demander. Le farouche fonctionnaire communard reçut l'éminent artiste avec une grâce relative, fit quelques objections au sujet des comédiens que leur âge aurait dû faire retenir pour le service de la garde nationale, puis déclara qu'après tout il s'en f...ait pas mal!... et donna finalement le permis nécessaire. La Comédie partit donc le 26 avril, pour débuter le 1er mai. La troupe était ainsi composée :

MM. Got, Delaunay, Bressant, Talbot, Coquelin, Febvre, Chéry, Barré, Garraud, Boucher.

Mmes Favart, E. Dubois, Jouassain, Provost-Ponsin, Marie Royer.

Voici maintenant la composition du répertoire :

RÉPERTOIRE ANCIEN.—*Tartufe, le Misanthrope, l'Avare, le Menteur, le Barbier de Séville, les Plaideurs, les Jeux de l'amour et du hasard, les Folies amoureuses, les Fourberies de Scapin, le Médecin malgré lui, le Malade imaginaire, l'École des Maris, le Dépit amoureux.*

RÉPERTOIRE MODERNE. — *L'Honneur et l'Argent, le Duc Job, Mlle de Belle-Isle, l'Aventurière, le Gendre de M. Poirier, Il ne faut jurer de rien, le Jeune Mari, Mercadet, Valérie, On ne badine pas avec l'amour, le Bonhomme Jadis, le Dernier Quartier, les Caprices de Marianne,*

une Tempête dans un verre d'eau, la Nuit d'octobre, Au printemps, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, un Cas de conscience, un Caprice.

Du 1er mai au 8 juillet, la Comédie donna soixante-neuf soirées ou matinées, pendant lesquelles ce magnifique répertoire fut représenté devant le public le plus aristocratique, le plus nombreux et aussi le plus enthousiaste de Londres et des environs. Le voyage de la Comédie en Angleterre fut en somme une heureuse inspiration, dont le brillant résultat financier lui permit de de faire face à ses affaires et de traverser sans trop de dommage la situation la plus difficile qui se soit jamais présentée, pour elle comme pour tant d'autres.

Lettres académiques. — Il paraît qu'en 1849 M. Auguste Vacquerie, qui rédigeait alors *l'Événement*, avait mis en avant, pour remplacer Chateaubriand et Vatout dans leurs fauteuils académiques, rendus vacants par la mort de ces deux immortels, Balzac et Alexandre Dumas en première ligne. M. Vacquerie ajoutait ironiquement que si ces deux noms semblaient trop populaires à l'Académie, il y avait encore bien d'autres talents parmi lesquels elle pouvait choisir, tels, par exemple, que Musset, Méry, Th. Gautier, etc.

M. Vacquerie reçut à cette occasion les lettres suivantes, qu'il a tout récemment publiées pour la première fois dans *le Rappel* :

Monsieur,

Mille grâces de l'initiative que vous avez prise à mon égard relativement à la candidature au fauteuil de l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Natchez*, initiative dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant. Seulement ayez la bonté de dire que je n'étais sur les rangs que dans les colonnes de votre journal, et que je connais trop l'inutilité des visites que je pourrais rendre à une trentaine de membres de l'Académie pour en avoir jamais fait partie ou être tenté d'en faire.

Veuillez recevoir, etc.

ALEXANDRE DUMAS.

Cette lettre de Dumas père fut suivie d'une protestation du même genre adressée par Méry, et ainsi conçue :

Monsieur,

Je n'ai jamais songé à me mettre sur les rangs des candidats à l'Académie. Trop d'illustrations littéraires, trop de noms glorieux, ayant des titres supérieurs à ceux que je n'ai pas, ne sont point encore entrés à l'Académie, et, tant que justice ne leur sera pas rendue, il est du devoir de tout homme vraiment littéraire de se tenir à l'écart.

Cependant je vous remercie du fond du cœur de la bienveillance si amicale qui a voulu me reconnaître quelques droits à cette candidature.

Si vous m'eussiez consulté, mon nom n'eût pas figuré sur votre liste ; mais cela ne fait qu'augmenter la reconnaissance que je vous dois et que je vous devrai toujours.

MÉRY.

A son tour, Théophile Gautier s'associa en ces termes

aux sentiments ci-dessus exprimés par ses deux confrères :

Monsieur,

Au moment où je venais vous remercier d'avoir bien voulu, au sujet des candidatures académiques, mêler mon nom aux noms illustres que vous avez présentés, je lis les lettres d'Alexandre Dumas et de Méry, et je m'associe pleinement aux sentiments qu'elles contiennent.

THÉOPHILE GAUTIER.

Balzac, qui était alors en Russie, s'empressa, à son retour, de rendre visite à Vacquerie pour lui porter son adhésion aux trois lettres que nous venons de reproduire.

Quant à l'Académie, elle se garda bien de prêter la moindre attention aux candidatures illustres et si justifiées que lui désignaient à la fois M. Vacquerie et l'opinion publique[1], et elle nomma MM. de Noailles et de Saint-Priest.

QUELQUES LETTRES AUTOGRAPHES. — Nous avons depuis longtemps mis de côté divers catalogues de ventes de lettres autographes, dirigées par M. Gabriel Charavay, dans l'intention de citer à nos lecteurs les pas-

1. On sait que Dumas, Balzac, Th. Gautier et Méry sont morts sans avoir jamais été de l'Académie.

sages les plus curieux de ces lettres en les réunissant dans un seul article dont nous ne donnerons aujourd'hui que la première partie.

Asselineau (Charles). — Lettre de quatre pages dans laquelle il donne la liste raisonnée de ses ouvrages et qu'il appelle *sa confession littéraire*. « Mon ambition secrète, dit-il, serait de passer pour un homme qui sait ce qu'il dit, et qui apprend les choses avant d'en parler. »

Bonaparte (Jérôme). — Lettre bien curieuse adressée par cet ancien roi de Westphalie à la maréchale Marmont, duchesse de Raguse, et datée de Florence le 14 septembre 1837. Elle a trait à la conspiration du prince Louis Bonaparte à Strasbourg... « Quant au prince Louis, dit-il, depuis son inexplicable entreprise, nous sommes et avons dû être séparés, politiquement comme socialement, et, dès le moment où la seconde génération veut agir sans la direction de la première, il ne reste à celle-ci qu'à se séparer entièrement, puisqu'il ne serait pas juste que les vieux fussent responsables des sottises des jeunes. »

Il parle, au début de sa lettre, des inquiétudes que lui donne la santé de sa belle-sœur la reine Hortense (morte, en effet, le 5 octobre suivant à Arenemberg), et de l'intérêt qu'il a trouvé à recevoir à Florence la visite de M. et de Mme Thiers.

Bonaparte (*Élisa*). — Sœur aînée de Napoléon ; elle était princesse de Lucques, où elle avait sa résidence, et cependant l'évêque de Vannes, qui était son aumônier en France, lui réclamait un traitement à ce titre. Elle trouvait justement étrange cette réclamation d'un prélat qui remplissait ses fonctions à plusieurs centaines de lieues d'elle : « Je ne conçois pas comment il peut croire qu'il ait droit à un traitement : mes frères ont des millions de liste civile, et il peuvent bien donner des pensions ; mais ce n'est pas avec 300,000 francs par an que je puis subvenir à des charges inutiles. »

Bornier (*Henri de*). — Lettre adressée à Philarète Chasles en 1859, et dans laquelle il lui demande de parler de son drame *Dante et Béatrice* (qui n'a pas été représenté)... « Je me souviens, lui écrit le futur auteur de *la Fille de Roland,* d'un de vos derniers articles des *Débats* où vous parliez avec tant de bonne grâce de la nécessité d'ouvrir les portes à la jeunesse. Je suis jeune, Monsieur, et j'ai bien envie d'entrer. »

Carnot (*Lazare*). — Celui qu'on a appelé le grand Carnot, et qui s'immortalisa dans sa belle défense d'Anvers en 1814. Le 26 avril 1813, il répondait par une intéressante lettre à des félicitations que lui avait adressées un M. Tiffet, sur sa nomination au poste de gouverneur de la susdite place... « Hélas ! ce ne sont pas des hommes de soixante ans qu'il faut à l'Empereur,

et je n'ai plus à lui offrir que des vœux pour la prospérité de ses armes et le succès de ses entreprises, qu'une paix glorieuse couronnera sans doute, si ceux de la France entière sont exaucés. »

Champfleury. — Fort amusante épître, dont la conclusion est, en ce temps de réalisme à outrance, tout à fait d'actualité aujourd'hui. Elle est adressée à Philarète Chasles, qui avait écrit en latin à l'auteur des *Bourgeois de Molinchart* : « Comme si j'en savais un mot! Je ne sais pas le latin, c'est ce qui fait ma force. Je ne sais aucune langue étrangère, pas même la mienne : ainsi je préfère une nouvelle littérature pleine de charme et d'imprévu et qui remplace la science par la brutalité. »

Chateaubriand. — Voici une curieuse profession de foi spiritualiste, extraite d'une lettre datée du 28 avril 1847 et relative à la cession de ses *Mémoires* à la société qui les lui avait achetés moyennant une rente viagère assez forte, et qui s'est ruinée en les publiant : « ... Je termine mes travaux au moment même de quitter ce monde, je me prépare à aller chercher dans l'autre le repos éternel que j'ai toujours désiré. CHATEAUBRIAND. »

Cuvillier-Fleury. — Lettre politique très curieuse, datée du 5 avril 1850, et qui a trait au mouvement révolutionnaire qui s'accentuait alors : « La France est malade, dit-il; Eugène Sue vit dans un château aux

frais du socialisme, en escomptant le pillage des villes et les jacqueries des campagnes; Chenu a un des plus riches livrets de la caisse d'épargne, ramassé dans la boue d'une dénonciation... »

Feydeau (*Ernest*). — Deux lettres assez tristes, écrites, il est vrai, dans un moment bien terrible. Dans la première, datée du 15 août 1870, l'auteur de *Fanny*, qui est paralysé depuis seize mois, demande à son ami Philarète Chasles de lui prêter 1,000 francs, qu'il lui rendra « aussitôt que l'on sera sorti de l'effroyable pétrin où l'on a été plongé par deux ineptes ambitieux... La guerre m'a fait perdre mon industrie, et je ne trouve de place dans aucun journal. Sans un sou de fortune, je suis menacé de tomber dans la dernière indigence. »

La seconde lettre, datée du 17 du même mois, fait suite à celle qui précède : « L'abominable temps qui court me semble plus terrible que 1793 et plus inepte que 1848. Si j'étais valide, je prendrais un fusil pour me distraire. Quand je songe à mon malheureux pays perdu par des brutes, à ma mauvaise santé, à mes enfants, j'éprouve des angoisses que le Dante a oublié de mentionner dans son *Enfer*. Décidément, la vie est trop bête, trop atroce, le Créateur a raté son œuvre!... »

Guiccioli (*Comtesse*). — Elle fut aimée de Byron, ce qui l'a immortalisée; plus tard elle est devenue la femme de ce sceptique mais spirituel marquis de Boissy,

qui avait trouvé le moyen de rendre amusantes — quand il y parlait — les séances de l'ancienne Chambre des pairs et de l'ancien Sénat. La lettre que nous voulons citer d'elle a été adressée à Philarète Chasles en réponse aux accusations que cet écrivain avait portées contre l'Italie dans son livre intitulé *Virginie,* où il peint les déportements d'un monastère italien au XVII[e] siècle.

« J'ai eu toujours pour le purgatoire, dit-elle, une tendresse véritable, et, si j'avais eu le malheur de naître protestante, j'aurais été désolée de manquer de ce dogme miséricordieux. Je soutiens que, malgré les défauts de leurs gouvernements (la lettre est antérieure à la guerre de 1859), les Italiens ne sont pas moralement plus corrompus que les autres nations mieux gouvernées. Comme l'acier fin, ils ont ployé, mais resteront toujours prêts à se redresser. Les Italiens modifient maintenant leurs institutions et se régénèrent par leur propre force... Quant aux monastères italiens, je les connais bien, y ayant passé beaucoup d'années : on n'y voit pas du tout de *Virginies,* mais des vierges pures et saintes comme des anges. »

THÉATRE. — *L'Étincelle.* — C'est le titre d'une jolie petite comédie en un acte que vient de nous donner la Comédie française (12 avril), et qui a pour auteur M. Pailleron. Rien de plus frais, de plus jeune, de plus poétique et de plus inspiré. C'est de l'Alfred de Musset

modernisé, et, en effet, cela rappelle un peu, par endroits, certaines scènes d'*On ne badine pas avec l'amour*. Mlle Croizette, M. Delaunay, et surtout Mlle Samary, dans un rôle de demi-paysanne qu'elle a su rendre très originale, jouent à ravir ce délicieux petit acte qui est destiné à demeurer toujours au répertoire. La pièce est en prose, bien que l'auteur — il nous l'a prouvé dans *les Faux Ménages* — sache admirablement tirer parti du langage poétique. Dans la comédie nouvelle il nous donne un simple sonnet, mais il est exquis, et il serait regrettable de ne pas le conserver ici :

Raoul (*à Antoinette*).

D'où te viendra l'amour, enfant sereine et blonde,
Qui doit troubler ton âme en sa limpidité ?
Ce n'est pas le hasard qui la rendra féconde,
Il n'éclatera pas dans cette paix profonde

Comme un ardent éclair dans une nuit d'été.
Non ! un pareil amour offense ta beauté,
Il est sous ta candeur comme une fleur sous l'onde
Et doit s'épanouir avec tranquillité...

Sous le miroir poli de ta blanche poitrine
L'amour flotte indécis, comme la fleur marine
Qui d'en bas vers le jour s'élève obscurément.

L'onde n'a dit encor son secret à personne,
Mais par un clair soleil le ciel rit, l'eau frissonne,
Et la fleur merveilleuse émerge lentement.

Varia. — *Les Deux Américains de M. Louis Blanc.* — M. Louis Blanc, étant à Troyes ces derniers jours, a raconté, dans un discours familier prononcé au milieu d'un banquet, l'amusante anecdote que nous reproduisons ci-après :

« Un jour, je me trouvais à Versailles avant l'heure de la séance. Un huissier me prévint que deux personnes me demandaient. Je vis ces personnes : c'étaient deux Américains, types du plus pur Yankee, qui se présentèrent à moi comme des amis inconnus. Ils avaient lu mes livres, disaient-ils, et ils désiraient vivement me voir. Je les remerciai ; puis, pensant qu'ils étaient désireux d'assister à une séance, je leur offris de les faire placer.

« Non, répondirent-ils ; tout ce que nous désirons, c'est de voir la salle des séances. »

Je les y conduisis. A peine entrés, sans même jeter un coup d'œil à la ronde pour saisir l'ensemble de la salle, ils me demandèrent :

« Pourriez-vous nous indiquer la place de M. Gambetta ? »

Très surpris de cette curiosité, j'accédai cependant à la demande singulière de mes Yankees, et je leur désignai la stalle où M. Gambetta, qui n'était pas alors président de la Chambre, siégeait habituellement. Aussitôt les deux Américains, l'un après l'autre, froidement, posément, méthodiquement, les lèvres closes, l'air sérieux, le regard fixe, en gens chargés d'accomplir une besogne

grave et demandant de la précision, s'assirent dans la stalle, se levèrent et se rassirent de nouveau, l'un après l'autre, comme s'ils essayaient la solidité du siège. Stupéfait, j'assistais à cette scène en cherchant à comprendre cette singulière manière de visiter la Chambre des députés, quand l'un des Yankees me demanda :

« Monsieur Louis Blanc, auriez-vous la bonté de nous montrer aussi votre place ? »

Curieux d'observer leur manège devant ma place, je les y conduisis. Arrivés là, sans desserrer les dents, comme la première fois, ils s'assirent à ma place, se relevèrent alternativement et se rassirent, et cela chacun à leur tour, comme deux gymnastes répétant un exercice.

A la fin, ils tirèrent de la poche de leur jaquette un calepin et inscrivirent : « Chambre des députés, Versailles. Assis dans les fauteuils des honorables Gambetta et Louis Blanc, députés. »

L'Église catholique gallicane. — Tous les journaux ont publié, ces jours derniers, une protestation de celui qui fut le père Hyacinthe contre une prétendue pétition qu'il aurait adressée au gouvernement français à l'effet de faire reconnaître et rétribuer par l'État son église gallicane. Nous avons été curieux de voir par nous-même où en était la nouvelle religion, et dimanche dernier nous avons assisté aux vêpres célébrées par M. Loyson

dans l'ancien local des Folies-Montholon, transformé en église, 7, rue Rochechouart. Quoi qu'en aient dit certains journaux, ces cérémonies attirent beaucoup de monde, et nous n'avons pas remarqué qu'on fût moins recueilli dans cette nouvelle chapelle, très simple d'ailleurs, que dans beaucoup d'autres plus anciennes et surtout plus riches.

L'assistance, ce jour-là, était peut-être plus nombreuse encore que d'habitude, car il s'agissait d'un *début*. Un prêtre nouvellement converti à la nouvelle réforme, l'abbé Carrier, ancien aumônier des mobiles de l'Ain, chevalier de la Légion d'honneur, devait prêcher et a prêché en effet, avec un grand talent, devant un auditoire composé de beaucoup de curieux et de quelques fidèles. Ces derniers — *rari nantes* — suivaient dévotement, pendant les vêpres, les prières sur un livre d'heures composé d'après le rituel de l'abbé Loyson. Les vêpres sont récitées en français, et, après chaque verset, le chœur (car il y a un chœur) reprend, en français également, une invocation qu'accompagne le chant de l'orgue (car il y a un orgue).

Ajoutons que, d'ici à la fin du mois, l'abbé Loyson doit célébrer quatre mariages, dont l'un offrira la particularité suivante : la jeune épouse, qui jusque-là, paraît-il, n'était ni romaine ni gallicane, recevra dans la même cérémonie le sacrement du baptême, celui de la première communion et celui du mariage. L'abbé Loyson

pourra choisir pour thème de l'allocution qu'il ne manquera pas d'adresser aux jeunes époux : *Abondance de sacrements ne nuit pas*, ou : *Mieux vaut tard que jamais.*

Le Naturalisme à l'Église. — C'est un véritable succès que vient d'obtenir le P. Roulet en allant prêcher à Lisieux. Point n'est besoin de vous tracer son portrait, car il a pris soin de le faire au début de sa harangue, dont voici l'exorde :

« Vous allez, mes frères, vous demander : Qu'est-ce donc qu'il vient faire ici, ce grand barbu? qu'est-ce qu'il va nous dire de nouveau?

— Rien de nouveau, mes frères; je vous dirai ce que vous ont dit les autres prédicateurs que vous avez entendus. C'est toujours la même *rocambole.* »

Voilà un exorde qui promet; aussi n'y a-t-il plus lieu de s'étonner que notre prédicateur vienne à parler de la confession dans les termes suivants :

« Mon confessionnal est une vieille malle de cuir usée, qui a beaucoup servi. Vous y viendrez tous, et je *vous fourrerai* tous dedans. »

Et plus loin :

« On m'a demandé si je confesserais pendant mon séjour ici. Parbleu ! oui, puisque je viens pour cela. Mais j'ai un avis à vous donner : préparez ce que vous avez à me dire, de façon que nous en finissions d'un seul

coup, car il me serait impossible de me rappeler la *ribambelle* de choses que vous viendrez me *seriner* aux oreilles. Ne me dites pas : Mon père, je ne me sens pas disposé à recevoir aujourd'hui le sacrement de la pénitence; je reviendrai. — Non, encore une fois : il faut en finir d'un coup. »

Le sermon du P. Roulet se distingue encore par le nombre et le pittoresque des anecdotes. Celle des deux fous est un petit chef-d'œuvre, par lequel nous terminerons nos citations :

« Deux fous s'échappent de la maison où ils étaient renfermés. Ils arrivent au bord d'un étang; ils voient une barque, ils la détachent et rament, rament, rament. L'un des deux, apercevant une hache au fond de la barque, s'en saisit et se met à saborder la barque. L'autre, qui continue de ramer, se dit : « Il est plus fou que moi, « mais j'arriverai cependant aussi bien que lui, car j'ai « fait au fond de la barque un petit trou par lequel l'eau « entre en faisant *glouglou*, et elle va couler à fond. » Effectivement, la barque s'emplit, et les deux fous sont noyés. *Ainsi donc, mes frères, si vous avez sur vous un petit trou, ne fût-il gros que comme le petit doigt, bouchez-le ! bouchez-le !* »

Voilà qui va bien, n'est-ce pas ? et la simplicité de la Bible n'est rien auprès de la rustique bonhomie du P. Roulet.

Dors-tu content, Zola?

Histoire d'une usurpation. — On publie depuis quelque temps, à propos de la prochaine apparition de la première partie des *Mémoires du prince de Metternich* (1773-1815), qui doit être mise en vente chez M. Plon, un grand nombre d'anecdotes relatives à ce personnage, dont l'esprit était des plus déliés et aussi des plus caustiques, ainsi que le prouvera l'historiette suivante :

« C'était sous le premier Empire; il y avait grand concert aux Tuileries. Il faisait une chaleur excessive. Le prince, cherchant la fraîcheur, traverse les appartements, grands ouverts, et arrive dans la salle du trône. Là il s'arrête stupéfait, puis réprime un grand éclat de rire... Un Persan (l'ambassadeur du schah en personne) se pavanait sur le trône de Sa Majesté française, les jambes croisées à l'orientale, et dans le plus complet abandon. Chassé, comme le prince de Metternich, par la chaleur excessive, il avait cherché un refuge dans cette salle, et le trône de Napoléon lui avait paru l'endroit le plus convenable pour se reposer en caressant sa barbe.

« Malheureux! lui dit vivement le prince en affectant un air épouvanté, quelle imprudence! Vous ignorez donc à quel danger vous vous exposez? Sauvez-vous au plus vite, car, si un autre que moi vous apercevait, si l'empereur apprenait que vous avez osé monter sur son trône... il vous ferait couper la tête! »

Le Persan, pâle de frayeur et comprenant enfin à

quel siège il s'était confié dans sa parfaite ignorance de l'étiquette de la cour, ne se le fit pas dire deux fois : d'un seul bond il s'élança à terre ; puis, retroussant ses longues robes de cachemire et de soie, il se sauva à travers les appartements et disparut sans demander son reste.

Il était temps... Le concert venait de finir, et Napoléon apparut à une porte. M. de Metternich alla au-devant de lui et lui dit :

« Sire, je viens, tel que vous me voyez, de chasser un usurpateur du trône de Votre Majesté.

— Vous, monsieur de Metternich? Et qui donc ?

— Hussein-Khan. »

Et le prince raconta l'aventure, qui fit naturellement beaucoup rire Napoléon, et ne tarda pas à revenir aux oreilles de l'infortuné Persan.

« Je suis mort ! » s'écria-t-il.

Et il tomba en faiblesse. On eut beaucoup de peine à le rassurer, et il fallut qu'un aide de camp allât lui porter officiellement le pardon de Sa Majesté ; mais il garda longtemps rancune à M. de Metternich de ce qu'il appelait sa trahison.

Galimatias double... ou triple. — M. Étienne Charavay, en relisant des *Études sur les tragiques grecs* publiées en 1842, y a découvert le passage suivant, qui demanderait lui-même une étude sérieuse pour être compris :

« Disons-le en passant, ce chapeau, fort classique, porté ailleurs par Oreste et Pylade arrivant d'un voyage, dont Callimaque a décrit les larges bords dans des vers conservés, précisément à l'occasion du passage qui nous occupe, par le scoliaste, que chacun a pu voir suspendu au cou et s'étalant sur le dos de certains personnages de bas-reliefs, a fait de la peine à Brumoy, qui l'a remplacé par un parasol. »

Or savez-vous qui a écrit cela ? C'est un académicien, un des conservateurs de la langue française ; c'est... M. Patin, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Style réaliste. — En voici un curieux spécimen emprunté à la nouvelle revue spécialement consacrée à la vulgarisation des préceptes et des idées de la nouvelle école dont M. Zola est le grand maître, spécimen qui ne nous semble pas de nature à lui attirer beaucoup d'adeptes. Le passage suivant est extrait d'une étude sur Courbet publiée dans le nº 3 de la *Revue réaliste* :

« Courbet avait trois sœurs. Nous ne voulons pas parler de celle qui vient de se révéler au public par un procès. Des deux autres, l'une est devenue son héritière ; la seconde est morte en 1871. Nous la vîmes pour la première fois dans une de nos promenades à Ornans. Elle était chez son père, dans l'écurie. Les bras nus, à pleines mains elle ramassait du fumier. Nos instincts

romantiques de l'époque — nous étions jeune — furent d'abord froissés. Cela puait d'autant plus qu'il faisait une chaleur torride; cependant, lorsque la jeune fille releva la tête pour nous parler et que nous vîmes ses deux yeux, blancs et longs comme des œufs, nous comprîmes tout de suite le réalisme. Cela ne puait plus tant. De toute évidence il se trouvait de belles choses dans ce que les gommeux de lettres appellent la pourriture. Courbet a fait le portrait de cette jeune femme. Les yeux sont très beaux. »

Encore la pomme de terre. — Nous avons, dans notre dernier numéro, indiqué, d'après les *Chroniques du Languedoc,* la « vérité sur la pomme de terre ». Les quelques lignes que nous avons consacrées à cette question nous ont valu la communication suivante de M. Thénard, professeur au lycée de Montpellier :

« Les *Chroniques du Languedoc* vous ont fourni l'occasion de relever, dans votre dernier numéro, une des mille erreurs qui ont pris pied dans l'histoire, parce qu'elles ont été une fois dites et que les historiens n'ont pas le temps de remonter aux sources. Pour ce qui regarde la pomme de terre, il conviendrait d'ajouter que Turgot, l'intendant du Limousin, avait propagé la culture de ce tubercule dans la province bien des années avant que Parmentier songeât à en décorer la boutonnière du roi Louis XVI.

« Quoi qu'il en soit, si l'on veut accepter que Louis XVI propagea la culture de la pomme de terre en daignant lui donner une place sur sa table, il faut reconnaître que les paysans ne la repoussaient pas parce que l'aliment était trop vulgaire. Hélas ! les malheureux ! ils n'avaient pas de pain ! Mais, pour la pomme de terre, un sérieux obstacle en contrariait l'usage régulier. Je lis dans un rapport concernant une petite commune du canton de Poissy, rapport écrit en 1787 et adressé à l'intendant de Paris : « Quant aux pommes de terre et « aux autres racines, il est bien difficile d'en cultiver, à « cause des sangliers. » La commune en question était entourée de forêts formant une *capitainerie*, et chacun sait que les forêts royales ou seigneuriales de ce genre étaient le fléau de l'agriculture. Ces privilèges de chasse s'étendaient à la plus grande partie du territoire de l'ancienne province de l'Ile-de-France. Telle est, à mon avis, la cause qui arrêta la propagation de la pomme de terre, et ce farineux fut affranchi et put se cultiver en toute sécurité seulement après le vote de la nuit du 4 août 1789. »

Architecte et poète. — M. Charles Garnier, le célèbre architecte de l'Opéra, a tous les genres de talent : il a édifié le grand monument lyrique que l'on sait, il écrit des livres d'art de haute et sérieuse valeur, et enfin il est encore poète à ses heures. Voici, comme curiosité,

une chanson — inédite ou à peu près — que M. Garnier a dite au dernier dîner du Caveau, et dont une copie nous est obligeamment communiquée par un de ses auditeurs :

SOUVENIR ET REGRET

Air : *Commissaire, commissaire...* (de Béranger).

J'avais des cheveux épais,
Formant une belle houppe ;
J'avais des cheveux épais,
Brillants et noirs comme jais.
Mais maintenant ça m'la coupe,
Car, fuyant mon crâne osseux,
Ce n'est plus que dans ma soupe
Que je trouve des cheveux.
Oui, je baisse, (*bis*)
Mes amis, je le confesse,
Oui, je baisse ! (*bis*)
Cré mâtin !
J'deviens crétin !

J'avais un œil plein de feux,
Perçant, vif, ardent, espiègle ;
J'avais un œil plein de feux
Qui rendait l'aigle envieux.
Mais, comme tout se dérègle
Sous le climat de Paris,
Hélas ! j'n'ai plus mon œil d'aigle,
J'n'ai plus qu'des œils-de-perdrix.
Oui, je baisse, etc.

J'avais de très beaux mollets,
Aussi nerveux qu'une tresse;
J'avais de très beaux mollets
Qu'les dam's ne trouvaient pas laids.
Mais en mon corps tout s'affaisse;
Qu'est-c'que ces dames diront,
En voyant que, plein de graisse,
Mon mollet de coq est rond ?
Oui, je baisse, etc.

J'appelais avec respect
Les ministres de la France;
J'appelais avec respect
Excellenc'tout l'cabinet.
Mais j'ai perdu confiance
D'puis qu'chaqu'jour y en a d'nouveaux,
Et je n'dis plus *Excellence*
Qu'à leurs garçons de bureaux.
Oui, je baisse, etc.

J'entendais parfaitement,
Jadis, voler les abeilles;
J'entendais parfaitement
Des mouch's le bourdonnement.
Mais — tristesses sans pareilles —
L'âg'mûr me rend l'son confus.
Si les murs ont des oreilles,
D'puis que j'le suis, moi, j'n'en ai plus.
Oui, je baisse, etc.

Je faisais d'jolis couplets,
D'bons mots ma tête était pleine;
Je faisais d'jolis couplets,
Vers le Panthéon j'allais.

Mais voyez quelle est ma peine !
Bicêtre est maintenant mon but,
Et pour qu'à mon sort j'm'entraîne,
On m'a fourré d'l'Institut.
Oui, je baisse, etc.

Vous voyez, mes bons amis,
Comme en moi tout dégénère ;
Vous voyez, mes bons amis,
En quel état je suis mis !
Ma substance médullaire
S'ramollit dans mon cerveau.
Je l'prouv' puisque j'viens de faire,
Un'chanson pour le Caveau.
Oui, je baisse, etc.

CHARLES GARNIER.

Généalogie des gommeux. — Ils ont existé de tout temps ; les noms seuls ont changé. Voici leur curieuse généalogie, dressée par *la Liberté :*

« C'est seulement vers la fin du règne de François Ier qu'ils reçurent une appellation particulière ; ils prirent le nom de *muguets*. Sous Charles IX et Henri III, nous avons les *mignons*. Sous Louis XIII et Louis XIV, le faste du costume prend de telles proportions qu'on ne songe plus à désigner spécialement les chefs de la mode. Sous la Régence et sous Louis XV apparaissent les *roués*, et sous Louis XVI les *beaux*. A la même époque, la bourgeoisie commence à copier les façons des gentilshommes, et ils reçoivent le nom de *freluquets*. La Con-

vention arrive, et avec elle les *muscadins* de Chabot. Avec le Directoire, nous avons les *incroyables;* avec le Consulat, les *petits-maîtres*, qui se transforment en *merveilleux*. Sous le premier Empire, plus de désignation pour les fashionables; mais la Restauration amène les *élégants*, et Charles X les *dandys*. Enfin nous voyons successivement défiler les *lions* en 1840, les *gandins* en 1850, les *cocodès* en 1860, plus les *crevés*, et actuellement les *gommeux*.

Un Billet galant de Berryer. — On vient de publier le suivant, qui était demeuré inédit, et qui mérite vraiment d'être mis en lumière comme un spécimen de style à la fois poétique et galant, qui ne rentrait ni dans le genre habituel ni dans les aptitudes connues de l'éloquent avocat légitimiste :

A Madame la comtesse de T...

Chère (car, sans illusion, je supprime le possessif), tout ici est en fleur et l'air est parfumé! Ne nous viendrez-vous pas? Ils sont si bons, les jours où je vous regarde marcher dans votre liberté! Rien n'est plus charmant à contempler et plus riant à aimer. Si vous ne venez de suite, aumônez-moi d'un petit mot bien amical. Vous êtes du petit nombre de personnes dont mes pensées les plus chères peuplent ma solitude, et que je fais converser avec moi en regardant couler l'eau, en écoutant bruire le vent dans les arbres. Envoyez-moi quelques bonnes paroles à mêler à celles que je vous prête; faites-moi

voir que mes rêves ne sont pas mensonges, ni vos promesses non plus.

Adieu, vous que j'aime à part et à travers tous les goûts, toutes les passions, toutes les joies, tous les entraînements de ma vie; objet de regret, de dépit, de contentement, admiration et charme! Je vous envie à tous, et ne suis point jaloux. J'ai bonheur à ce qu'on vous aime et vous comprenne, et voudrais cependant qu'il n'y eût que moi, qui suis bien *yours for ever.*

BERRYER.

La Réclame à la folie. — Parmi les nombreux boniments qui chaque jour se glissent insidieusement dans les faits divers des grands journaux, nous avons trouvé le suivant, et nous nous faisons un devoir de le signaler aux industriels que le besoin incessant de faire de la réclame pourrait trouver au dépourvu :

« *Une folie curieuse.* — Un affreux malheur vient d'accabler la famille d'un des plus riches négociants de la rue du Sentier.

« Depuis quelque temps, son fils, Lucien R..., âgé de dix-huit ans, donnait des signes d'aliénation mentale; mais le malheureux père voulait douter encore, lorsque avant-hier, à table, Lucien se mit à dire que le tailleur X... n'était pas celui qui habillait avec le plus de goût et pour le meilleur marché; que sa nouvelle maison de chemiserie n'était pas la mieux assortie de Paris, etc., etc.

« Devant une preuve aussi évidente de la folie de son fils, le pauvre père n'hésita plus à le confier aux soins d'un aliéniste distingué, qui ne répond pas encore de le sauver. »

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 11 — 15 JUIN 1879

SOMMAIRE.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — *L'Incident Ollivier.* — L'Académie française, qui avait toujours joui, jusqu'à ce jour, de la bonne réputation que les anciens ont faite à la femme de César, vient de se signaler au contraire, pendant cette quinzaine, par le bruit et même par le

petit scandale littéraire auxquels ont donné lieu les préliminaires de la réception de M. Henri Martin.

On sait que M. Émile Ollivier, l'ancien ministre du 19 janvier 1870, devait, en sa qualité de directeur de l'Académie, répondre au discours du récipiendaire. Une commission, composée de MM. X. Marmier, Camille Doucet, Mignet, Dufaure, Legouvé, Sardou et Boissier, avait été chargée, selon l'usage, d'entendre préalablement les deux discours de MM. Martin et Ollivier, et le jour de la réception avait été fixé au jeudi 29 mai. Or c'est dans le sein même de la commission que l'orage a d'abord éclaté.

M. Henri Martin succède à M. Thiers, et il paraît que dans son discours, retraçant l'attitude de l'illustre homme d'État au moment de la déclaration de guerre, il avait jugé avec une grande sévérité les fautes du régime impérial. M. Émile Ollivier crut de son devoir de relever ces attaques, et il le fit dans des termes qui ne pouvaient manquer, selon l'avis de la commission, de donner lieu à un scandale public que l'Académie devait éviter à tout prix. La commission demanda donc à M. Ollivier la suppression du passage qui l'effrayait, mais celui-ci s'y refusa absolument. Il fut alors décidé que le différend serait porté devant l'Académie tout entière, qui jugerait en dernier ressort.

L'Académie se réunit donc en assemblée plénière. Vingt-sept membres étaient présents. Après la lecture

du procès-verbal de la dernière séance, M. Dumas, secrétaire perpétuel, prit la parole et proposa à la docte assemblée d'ajourner à six mois la délibération relative à la question qui était pendante devant elle. Une vive discussion s'engagea sur ce point. MM. Caro et de Falloux appuyèrent plus particulièrement l'ajournement proposé, contre lequel s'élevèrent surtout MM. Legouvé, Cuvillier-Fleury et Jules Favre. Quant à M. Ollivier, bien que présent, il ne prit aucune part à la discussion. La question d'ajournement, ayant en dernier lieu été mise aux voix, fut adoptée par 15 voix contre 12. Cette décision ne faisait, en somme, qu'ajourner la difficulté sans la résoudre, et elle ne satisfit ni l'Académie, ni l'opinion publique, ni personne, et M. Ollivier moins que tout autre. Aussi, le lendemain, l'ancien ministre s'en vint-il déposer dans le sein du *Figaro*, par le moyen d'une lettre de protestation, l'expression des sentiments qui l'animaient. Hélas! cette lettre imprudente ne devait qu'aggraver le conflit, mais elle eut au moins ce bon résultat d'en précipiter le dénouement.

Le 5 juin, en effet, l'Académie se réunit de nouveau, et, au début de la séance, l'ordre du jour suivant fut proposé par M. Mézières :

« L'Académie ayant acquis la certitude, par la lecture de la lettre de M. Ollivier au *Figaro,* qu'une entente n'est pas désormais possible entre MM. Émile Ollivier, Henri Martin et la commission des lectures, délègue au

chancelier les pouvoirs du directeur, et charge M. Marmier de recevoir M. Henri Martin. »

Une discussion des plus vives s'éleva aussitôt sur cet ordre du jour, que M. de Falloux critiqua avec beaucoup de verve, tandis que MM. Jules Favre, Dufaure et Jules Simon le défendirent avec non moins d'arguments qui avaient également leur valeur : si bien qu'après avoir écouté tous ces champions du *pour* et du *contre*, l'Académie, très embarrassée, se partagea, au vote, en deux parties égales. Toutefois M. Emile Ollivier et son discours sombrèrent du même coup dans la lutte. En effet, 12 voix repoussèrent l'ordre du jour de M. Mézières, tandis que 13 voix l'adoptaient. Voici les noms des votants :

Pour l'ajournement :

MM. de Falloux, de Broglie, O. Feuillet, C. Doucet, d'Haussonville, C. Rousset, Viel-Castel, Caro, Augier, Renan, de Champagny, Nisard.

Pour l'ordre du jour Mézières :

MM. Mignet, V. Hugo, Legouvé, Dufaure, Cuvillier-Fleury, J. Favre, Mézières, Lemoinne, J. Simon, Ch. Blanc, Boissier, Sardou, Sandeau.

A la suite de ce vote, bien plus grave que le précédent pour M. Ollivier, puisqu'il lui déniait le droit de prononcer désormais son discours, celui-ci s'en est re-

tourné au *Figaro*, auquel il a porté le texte de ce discours même, que le spirituel journal s'est empressé de publier comme une œuvre de haute actualité. Nous extrayons de ce discours ses trois principaux paragraphes ; les deux derniers sont ceux qui étaient incriminés par la commission et dont elle avait demandé la suppression absolue :

« M. Thiers a bien mérité de la nation en acceptant la tâche difficile de libérer le territoire. On discutera les moyens auxquels il a eu recours ; aucun juge impartial ne refusera son admiration à ce vieillard infatigable, jour et nuit au travail, passant du conseil à la tribune, au champ de bataille, aux conférences avec un ennemi implacable, usant les derniers restes de sa vie à arracher notre territoire à l'étranger, notre capitale à l'anarchie.

« Mais, avant ces jours-là, une grandeur plus haute lui avait été offerte par la destinée. Le 9 août, à la première nouvelle de revers aussi foudroyants qu'imprévus, s'il avait tenu le raisonnement qu'il fit le 4 septembre au profit des envahisseurs du Corps législatif, et dit : « L'ennemi approche, pas de divisions, pas de luttes « intestines, pas de révolution ! Faisons tous le sacrifice « de nos sentiments personnels aux dangers publics [1] »,

---

1. Discours prononcé dans la salle à manger de la présidence, le soir du 4 septembre 1870.

par la force des choses, par la volonté de la Chambre, et de l'assentiment général, il fût devenu aussitôt le maître des affaires, quand rien n'était encore perdu; il eût sauvé vraiment le pays et empêché les malheurs qu'il a pu seulement atténuer. Malgré son patriotisme, M. Thiers ne comprit pas ainsi le devoir. Un homme s'est trouvé qui, n'ayant ni son autorité ni ses lumières, par un noble mouvement de cœur, arriva à plus de clairvoyance : le noble général Changarnier. S'inspirant de la tradition de Carnot, il oublie son emprisonnement, son long exil, sa carrière brisée, et, ne pouvant à la tribune conseiller l'abnégation, il court au quartier général, embrasse l'empereur et s'enferme à Metz, quoique plié par l'âge, pour lutter et souffrir avec ses anciens lieutenants!

« Voilà la conduite magnanime qu'il faut proposer à l'admiration du temps présent : car si, ayant tant à nous pardonner les uns aux autres, personne ne donne l'exemple de l'oubli généreux, que deviendrons-nous? »

SALON DE 1879. — C'est le plus considérable, comme quantité d'œuvres d'art exposées, qu'il nous ait été donné de voir depuis que nous suivons les expositions. Le livret ne contient pas moins de 5,886 numéros, qui se décomposent de la manière suivante :

Tableaux à l'huile	3,040
Aquarelles et dessins.	1,706
Sculpture.	671
Gravure en médailles.	44
Architecture.	94
Gravures et lithographies	331
	5,886

Il nous serait difficile de nous étendre ici, comme il conviendrait, sur le plus ou moins de valeur de tous ces objets d'art, dont bien peu ont, en somme, atteint le niveau désirable. On a admiré, entre autres toiles, un beau portrait par Carolus Duran, un autre de Victor Hugo par Bonnat, inférieur cependant à celui de M. Thiers; et, dans les tableaux d'histoire, *la Délivrance des emmurés de Carcassonne* de J. P. Laurens, et *l'Appel des Girondins* de M. Fr. Flameng, le fils du graveur distingué de ce nom. Voici d'ailleurs la liste des principales récompenses accordées par le jury dans la peinture et la sculpture, et les titres des ouvrages qui les ont méritées à leurs auteurs :

PEINTURE

MÉDAILLE D'HONNEUR. — M. Carolus Duran.

PRIX DU SALON. — M. Fr. Flameng.

TROIS MÉDAILLES DE 1re CLASSE.

Ernest Duez, *Triptyque de Saint-Cuthbert.* — Maignan, *Christ appelant à lui les affligés.* — Aimé Morot, un *Épisode de la bataille des Eaux-Sextiennes.*

HUIT MÉDAILLES DE 2e CLASSE.

F. Flameng, *l'Appel des Girondins.*— Fritel, un *Martyr.* — Charles Hermann-Léon, *Hallali courant.* — Pelez, la *Mort de l'empereur Commode.* — Moreau, de Tours, une épreuve du *Crucifiement* et *Blanche de Castille.* — Edmond Yon, *les Bords de la Marne.*— Saint-pierre, *la Sieste* et un *Portrait.*— Paul Vayson, *les Moutons.*

VINGT MÉDAILLES DE 3e CLASSE.

Luigi Loir, *Un coin de Bercy pendant l'inondation.* — Auguste Hagborg, *Grande Marée de la Manche.* — La Boulaye, *Au Sermon; Souvenir de la Bresse.* — Pierre Damoye, *le Moulin de Merlimont.*— Hugo Salmson, *Une arrestation dans un village de Picardie.* — Adrien Demont, *l'Août dans le Nord.*— Charles Doucet, *Portraits.* — Georges Sauvage, *Travail et Paresse.* — Marcel Ordinaire, *le Ruisseau du Puits noir.* — Eugène Médard, une *Retraite.* — Henri Lerolle, *Jacob chez Laban.* — Emile Vernier, *les Pêcheuses de varech.* — V. Leclaire, *Fleurs.* — Joseph Jourdain, *le Chaland.* — Giron, *l'Enfance de Bacchus.* — Casimir Destrem, *Jean Calas.* —

Mlle Rouffio, *la Répétition.* — Peters, *Joie du foyer.* — Jacques Wagrez, *Persée.* — Bréham, *David chante devant Saül.*

SCULPTURE

MÉDAILLE D'HONNEUR. — M. de Saint-Marceaux.

DEUX MÉDAILLES DE 1re CLASSE.

Idrac, *Mercure invente le caducée.* —Saint-Marceaux, *Génie gardant le secret de la tombe.*

CINQ MÉDAILLES DE 2e CLASSE.

Lançon, *Lionne et Lion.* — Dampt, *Ismaël.* — Cuypers, *Hallali.* — Carlier, *Frileuse.* — Lagrange, *Disciples de Bacchus.*

TREIZE MÉDAILLES DE 3e CLASSE.

Gaudez, *Moissonneur.* — Ferrary, *Belluaire agaçant une panthère.* — Devillez, *Bacchante endormie.* — Leduc, *Centaure et Bacchante.* — Geefs, *Léandre.* — Printemps, *Adraste mourant sur le tombeau de son ami Atys.* — Gemito, *Portrait.* — Hiolin, *Abel.* — Peter, *l'Age heureux.* — Barrau, *Hosanna.* — Léonard, *le Génie des fleurs.* — Cordier fils, *le Ralliement.* — Dubucaud, *Chasseur persan au guépara.*

Le souvenir des œuvres principales de ce Salon va d'ailleurs être conservé dans un *Livre d'or* que M. Georges Lafenestre prépare à cet effet à la Librairie des

Bibliophiles. Cet ouvrage, qui est le premier d'une collection artistique que notre confrère a l'intention de publier tous les ans, à l'issue de chaque Salon, contiendra la reproduction des gravures à l'eau-forte des principales toiles ou statues, et formera un splendide volume in-8° colombier, qui paraîtra avant la fin de cette année. Personne ne pouvait mieux que M. Lafenestre entreprendre une telle œuvre et lui donner par avance, en raison de sa compétence spéciale, toutes les garanties désirables.

La Comédie française a Londres. — Les comédiens de la rue Richelieu sont arrivés à Londres après de douloureuses péripéties de traversée sur une mer houleuse qui n'a épargné personne, et leurs représentations ont commencé tout de suite à Gaiety-Theatre. Notre confrère Fr. Sarcey accompagne l'illustre troupe en qualité d'ami, de critique au service du *Temps*, d'historiographe de la Comédie et même de conférencier. Ses multiples fonctions nous ont valu quelques charmants et curieux articles dans les deux journaux auxquels collabore plus particulièrement M. Sarcey, *le Temps* et *le XIX*e *Siècle*.

Dans le dernier article du *Temps*, nous trouvons des renseignements fort piquants au sujet de l'impression produite par nos artistes sur le public anglais, impression qui, pour certains d'entre eux, est bien différente

de celle qu'ils produisent sur nous-mêmes à Paris. Ainsi, Mlle Croizette, qui a tant de vogue ici et dont le nom seul fait recette, n'a réussi à Londres dans aucune des trois pièces où elle a d'abord paru : *l'Étrangère, le Misanthrope* et *les Caprices de Marianne.* Le public anglais lui préfère Sarah Bernhardt, dont la vie un peu excentrique est connue chez eux en détail par les indiscrétions des journaux.

« Rien, nous dit Sarcey, ne peut donner une idée de l'engouement qu'elle excite : c'est de la folie. Lorsqu'elle va paraître, c'est un frémissement dans tout l'auditoire ; elle arrive, et un *Ah!* d'admiration et de joie s'échappe de toutes les poitrines ; on écoute avec une extraordinaire attention, le corps penché en avant, la lorgnette vissée aux yeux ; on n'en veut pas perdre une note ; on éclate en applaudissements furieux quand elle a fini. Partout où vous allez, c'est d'elle que l'on vous parle ; c'est sur elle que l'on demande des renseignements :

« Ah ! vous connaissez Mlle Sarah Bernhardt !... »

« Et l'on vous regarde avec envie ; on s'inquiète des moindres particularités de sa vie, où elle habite, comment elle mange et ce qu'elle boit. Ses photographies s'enlèvent. »

Après Sarah Bernhardt, c'est Coquelin aîné qui a le plus d'action sur le public anglais par ses qualités si exubérantes et son talent si vif et si en dehors :

« Les Anglais connaissaient mal Coquelin ; je le vois

monter tous les jours dans leur estime. Le fait est qu'il a été étourdissant, le premier soir, dans le Mascarille des *Précieuses ridicules;* que le lendemain il a joué le duc de Septmonts avec une netteté, une précision, une autorité vraiment extraordinaires, et que le surlendemain il a rendu avec beaucoup de gaieté et de finesse l'Aristide Fressard du *Fils naturel.* C'est lui qui, jusqu'à présent, m'a paru le mieux soutenir le grand renom de la Comédie française. Il est vrai que le hasard lui avait, dans cette entrée en campagne, distribué trois grands rôles, très différents d'allures et de ton, et qui sont parmi ses plus beaux. »

D'autres comédiens, qui n'ont pas encore ou qui n'ont plus aussi complètement l'oreille du public à Paris, ont au contraire grandement réussi à Londres : Mlle Broisat et Mlle Favart, par exemple. Mlle Broisat a eu un succès personnel très brillant dans Éliante du *Misanthrope*, où le public, après sa tirade, « est parti, dit Sarcey, comme un seul homme et a éclaté en bravos ». Quant à Mlle Favart, on l'a accueillie triomphalement.

« Chez nous, ajoute Sarcey, le prestige de Mlle Favart s'est quelque peu amoindri ; elle n'a pas opéré sans tiraillements cette évolution qui l'a portée des rôles de grande jeune première à ceux de mère. Pour nos voisins, elle est restée ce qu'elle était quand ils l'ont vue, dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent, tenir les premiers emplois du répertoire. Son arrivée a été mar-

quée par plusieurs salves d'applaudissements, et tout le temps qu'elle a demeuré en scène elle a été entourée d'une sympathie très visible. »

Got et Febvre ont été également l'objet de véritables ovations ; en revanche, Mounet-Sully et Worms n'ont pas encore rompu la glace qui les sépare des spectateurs, lesquels sont gens les plus difficiles du monde et qui ne prodiguent leur sympathie qu'à bon escient. Pour Mlle Samary, elle n'a encore joué qu'un bout de rôle dans *les Précieuses ridicules ;* mais « sa petite frimousse éveillée et maligne, sa voix mordante et spirituelle, et ses airs effarés », ont mis tout de suite le public en belle humeur et l'ont popularisée du premier coup au delà du détroit.

Quant au cas qu'il faut faire du goût du public anglais qui assiste à Londres à la représentation de nos chefs-d'œuvre, voici, pour finir, l'opinion de Sarcey à ce sujet :

« C'est vraiment un public d'élite, un petit nombre de Français, à qui ces représentations rendent Paris perdu et la patrie absente ; le reste se compose d'Anglais qui sont évidemment lettrés. Tous ceux avec qui il m'a été donné de causer parlent fort correctement notre langue. Quelques-uns suivent sur la brochure, mais ce n'est qu'une infime minorité ; tous écoutent les yeux fixés sur la scène, et saisissent non pas seulement le gros du sens, mais les nuances les plus délicates.

Ils sentent et jugent par eux-mêmes. L'un d'eux me disait, en sortant de *l'Étrangère*, de Dumas fils :

« C'est une pièce bien estimée chez vous, *l'Étran-*
« *gère?*

« — Mais... oui...

« — Ah! reprit mon interlocuteur d'un air d'étonne-
« ment. Et c'est une des meilleures œuvres de M. Dumas?

« — Une des meilleures, non... Vous en verrez d'autres
« du même auteur qui sont très supérieures.

« — Ah! tant mieux! dit-il, tant mieux! C'est qu'il
« m'a semblé qu'elle n'avait pas le sens commun. »

« Eh! eh! conclut Sarcey, pas déjà si mal jugé pour un Anglais! »

QUELQUES LETTRES AUTOGRAPHES. — Nous donnons ci-après la fin de l'article que nous avions commencé sous ce titre dans le dernier numéro de la *Gazette*.

Heine (*Henri*). — Lettre, en date du 21 juillet 1855, adressée à Philarète Chasles : « J'espère que Michel Lévy n'a pas oublié de vous envoyer *Lutèce*, ce livre dont tout Paris a parlé pendant huit jours. Huit jours! on n'a guère parlé plus longtemps de Fieschi, ou de Paganini, ou de tout autre virtuose étranger. C'est un honneur prodigieux pour un pauvre petit Allemand qui a gardé les cochons dans son pays. C'est encore une calomnie de mes pourceaux d'outre-Rhin... »

Hortense (*La Reine*). — Importante lettre datée du 6 novembre 1836, et relative aux démarches qu'elle fit pour obtenir la grâce de son fils après l'affaire de Strasbourg : « Je suis d'accord avec le conseil du roi (Louis-Philippe) pour que mon fils aille vivre loin du théâtre de la politique, et je serais trop heureuse de m'exiler avec lui loin de cette terre d'Europe, qui lui est fatale depuis si longtemps. »

Janin (*Jules*). — Plusieurs lettres. Nous en avons déjà cité certaines relatives à la candidature de Philarète Chasles à l'Académie. En voici une autre, datée du 30 décembre 1844, qui contient une critique cruelle du style de l'académicien Scribe : « J'aimerais mieux être devenu fou que d'écrire du français en une pareille langue !... »

Laprade (*Victor de*). — Lettre datée d'Aurillac, le 14 janvier 1871, avant la capitulation de Paris : « Je suis absent de Lyon depuis deux mois. La démagogie a fait de cette ville un séjour insupportable. J'ai toujours exécré la tradition bonapartiste, et, dès le lendemain du 2 décembre, j'ai annoncé l'invasion et le socialisme comme fruit de l'empire ; mais je ne m'attendais pas à une invasion de ce caractère. J'en étais à 1814, tandis que nous sommes revenus aux IIIe et IVe siècles. »

Malibran (*Mme*). — « Hier (13 avril 1829) j'ai joué

Otello; aujourd'hui je dois chanter à un concert, et demain je redeviens Cendrillon! J'ai un petit commencement de rhume qui peut me donner une extinction de voix. Malheureusement je n'en ai qu'une! »

Mézières. — Cet académicien — qui ne l'était pas encore — écrit à Philarète Chasles pour lui demander un article sur ses travaux sur Shakespeare : « J'aime beaucoup Mme de Sévigné, et vous parlez d'elle avec infiniment d'esprit; mais vous parlez si bien de Shakespeare! Pourquoi lui faites-vous faire antichambre plus longtemps qu'à Cervantes et à Chapelain? »

Michelet. — Il répond à un article dans lequel on a établi entre M. Guizot et lui un parallèle contre lequel il proteste : « On vient d'écrire dans un journal qu'en histoire M. Guizot est la prose, et que moi je suis la poésie. Ma forme est poétique, il est vrai, et peut-être trop; mais sur toutes les questions importantes mes solutions sont plus prosaïques et plus positives que celles d'aucun historien de ce temps. » Par exemple, M. Guizot ne voit dans le règne de Charlemagne qu'un miracle du génie individuel, tandis que lui « a montré que ce règne était le triomphe du clergé faisant mouvoir la force barbare ».

Nodier (Charles). — Belle et très spirituelle épître. Il a été pris d'une attaque de choléra au sortir d'une

séance de l'Académie (1834). « Je suis atteint d'une autre maladie, à moi plus familière, qu'on appelle *le défaut d'argent,* et à laquelle je ne sais pas si les docteurs ont donné un nom grec... Je ne sais si, dans le protocole du ministère, il y a un moyen de m'empêcher de mourir. M. Thiers m'a déjà prouvé qu'il connaissait ce secret; il m'avait promis de ne pas m'abandonner à l'avenir... »

Piron. — Épître des plus intéressantes relative au fameux neveu de Rameau, qui était à la fois l'ami de Piron et de Cazotte. Il trace de ce singulier personnage un piquant portrait; il ne sait si le pauvre diable doit revenir; il le voit là, « ne disant jamais ce qu'il devait dire ni ce qu'on eût voulu qu'il eût dit, cabriolant à contretemps, prendre ensuite un profond sérieux mal à propos, passant de la haute-contre à la basse-taille, de la polissonnerie aux maximes, fouler aux pieds les riches et les grands et pleurer, l'effacer, ne pouvoir plus se remuer, lion à la menace, poule à l'exécution, aigle de tête, tortue et belle écrevisse des pieds, au demeurant le meilleur enfant du monde. Géant contrefait, il est méconnu. Tant d'autres réussissent qui ne le valent pas! Que Rameau prenne donc courage, et pour nous deux, buvons frais! » (22 décembre 1764.)

Rochefort (Henri). — Lettre datée d'octobre 1870 et expédiée à sa fille, à Jersey, par ballon. Il lui raconte

comment il est sorti de prison pour entrer dans le gouvernement provisoire. Chargé de l'organisation des barricades, il les défendra, s'il le faut, avec 150,000 hommes décidés à tenir jusqu'à la dernière extrémité. « Peut-être, quand vous reviendrez tous, trouverez-vous Paris en cendres, car je suis décidé à le brûler plutôt que de le rendre à ces affreux Prussiens... La situation est terrible, mais ne manque pas de charme... Je suis accablé de travail; je me couche à quatre heures du matin et me lève à sept. La veille de l'investissement, je suis allé aux palais de Saint-Cloud et de Meudon pour sauver et cacher des statues et autres objets d'art. »

Sacy (*Silvestre de*). — Lettre relativement récente, datée du 6 juin 1871, et écrite à Loudun. Il est effrayé de l'idée de retourner à Paris à la suite des événements de la Commune. Sa place à la bibliothèque Mazarine est son unique ressource, — son traitement de sénateur, en effet, est mort avec le Sénat, — et le *Journal des Débats* ne fait pas de pension à ses rédacteurs, même quand il leur en a promis. « Je frémis d'avance de rentrer dans ce Paris que j'ai laissé encore si brillant, et de le retrouver brûlé!... »

Sand (*George*). — Curieuse lettre dans laquelle elle émet, en deux mots, deux théories qui ne sont pas inattendues de sa part. « Deux tristes institutions, dit-elle, que le duel et le mariage, et dont il est malaisé

de se tirer avec autant de cœur et d'esprit que vous l'avez fait. » Le nom du destinataire ne figure pas sur la lettre.

Sandeau (Jules). — Il vient de se marier. « Oui, mon cher Gustave, je suis marié, marié selon mon cœur et selon mes goûts : heureux bien au delà de mes espérances, car je ne devais guère espérer une si belle fin à une si triste et si misérable jeunesse !... »

Tallien.—Lettre datée du 22 floréal an II (11 mai 1794). Il y annonce en ces termes l'exécution de Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI : « Hier les outrages faits à la majesté du peuple ont encore été vengés : la tête d'Élisabeth, sœur du dernier de nos tyrans, est tombée sur l'échafaud, ainsi que celles de vingt-quatre de ses complices. C'est ainsi que chaque jour s'accroissent les triomphes de la liberté. »

Thérésa. — Cette « Patti de la chope » adresse, le 8 décembre 1862, une fort curieuse lettre à la Société des auteurs et compositeurs de musique, dont elle demande à faire partie. A l'appui de sa candidature, elle déclare être l'auteur de deux de ses chansons, alors en vogue, *Cuisinière et Nourrice,* et *le Retour de Suzon.*

Veuillot (Louis). — Lettre de félicitations à M. Casoni (1862), qui vient de publier un livre en faveur du pape Pie IX et du cardinal Antonelli. « Continuez ces utiles

et courageux travaux ; bravez la crainte, l'amende et la prison, et, s'il y a autour de vous quelques hommes comme vous, vous ferez plus qu'une armée. En faisant des concessions, on s'affaiblit. Comme elles ne peuvent être acceptées unanimement par les catholiques, leur premier effet est de les diviser et de les réduire à l'impuissance. En France, c'est ce qui nous a perdus... »

Nécrologie. — *Piorry.* — Ce célèbre médecin vient de mourir à Paris à l'âge quatre-vingt-cinq ans. Bien qu'il ait fait de curieuses découvertes médicales, il avait plus de notoriété comme médecin excentrique que comme praticien bien sérieux. C'était aussi un poète, et non des meilleurs, si nous en croyons le passage suivant d'un article que lui a consacré le docteur Decaisne :

« Piorry était deux fois fils d'Apollon, comme poète et comme médecin, car on sait que le dieu des beaux-arts est en même temps le dieu de la médecine. Il composa à l'âge de dix-neuf ans, sur les exploits de Napoléon, une épopée en plusieurs chants qu'il dédia « à Sa Majesté Impériale ». Plus tard, il tenta de chanter la Révolution ; mais, dès le deuxième chant, il renonça par une modestie louable à son entreprise, qu'il considéra comme trop vaste et dépassant ses forces. Barthélemy, l'auteur de la *Némésis*, ayant osé, dans un dîner, lire devant Piorry une satire sur *les Médecins du jour*, où

nous ne sommes pas ménagés, le poète-médecin lança contre le détracteur de notre profession cent quatre-vingt-seize vers dont la médiocrité égale la violence. Enfin, en 1854, il publia chez J. B. Baillière : *Dieu, l'Ame, la Nature*, poème en six chants, augmenté de deux dans la seconde édition. J'ai eu le courage de le lire, et, si je pouvais vous en citer quelques passages, vous verriez comme moi que le souffle de Gagne, de désopilante mémoire, a passé par là. »

Varia. — *M. Naquet et le divorce.* — A propos de cette question du rétablissement du divorce, proposé par M. Naquet à la Chambre des députés, *le Figaro* avait publié sur l'auteur de la proposition un article dans lequel il était dit notamment ceci :

« M. Naquet est marié, non civilement, comme M. Jules Ferry, mais bel et bien à l'église, selon les règles... »

M. Naquet a répondu à cette assertion par une lettre très digne, pleine de cœur, et dont la conclusion est faite pour ramener à ce député, dont tout le monde peut ne pas partager les idées politiques, beaucoup de sympathies qui n'étaient pas encore venues jusqu'à lui. Voici le passage principal de cette lettre, qui contient d'ailleurs des détails biographiques utiles à conserver :

...Israélite de naissance, libre penseur de conviction, j'ai

épousé une femme née catholique, mais qui acceptait alors mes idées, et le mariage, contracté le 5 avril 1862, a été purement civil.

Nous avons eu trois enfants, auxquels nous n'avons donné aucune religion à leur naissauce. Deux sont morts et ont été enterrés civilement, l'un à Palerme en 1865, l'autre à Paris en 1867. A propos de la mort du dernier, dont M. le cardinal de Bonnechose parla au Sénat en 1868, il y eut même une polémique dans les journaux, et vous retrouveriez une lettre de moi dans l'*Avenir national* de cette époque.

Mais, depuis la mort de notre dernier enfant, ma femme est revenue au catholicisme. Quoique mariée civilement, elle a reçu de la chancellerie romaine un bref qui, pour éviter tout scandale, lui permet de se considérer comme ma femme, bien que je lui sois étranger. Elle a baptisé et voué à la Vierge mon fils alors que j'étais prisonnier, et elle l'élève depuis lors dans les principes d'un catholicisme exagéré. Ne pouvant supporter cette situation, je me suis séparé d'elle, quoique ayant conservé avec elle les meilleurs rapports et quoique professant pour elle la plus parfaite estime. J'ajoute que cette séparation ne me rend point « intéressé » dans la question du divorce, cette loi étant une loi de justice que je réclame pour mon pays, *mais dont je n'ai pas la moindre velléité de me servir.*

Depuis cette séparation, j'ai été bien souvent troublé par des devoirs contradictoires : je me suis demandé si je devais — comme j'en ai reçu mille fois le conseil — reprendre mon fils ou l'abandonner à une éducation que je réprouve. Je me suis décidé pour la dernière solution. Suivant moi, lorsqu'une femme a porté un enfant et l'a mis au monde; lorsqu'elle l'a fait vivre par des soins assidus, alors que cet enfant, très malade dès sa naissance, semblait voué à une mort certaine; lorsqu'elle est ainsi deux fois sa mère, que d'ailleurs elle n'a que lui au monde et que le lui enlever serait la tuer... et peut-être tuer l'enfant, je ne crois pas qu'un homme de cœur

puisse hésiter. L'enfant, dans ce cas, quelques droits que la loi confère au père, appartient moralement à la mère. C'est pourquoi, malgré la souffrance que me fait éprouver l'éducation — absolument contraire à mes idées — que reçoit mon fils unique, je suis obligé d'accepter cette situation, contre laquelle je ne puis rien..., à moins de commettre un acte d'injustice et de barbarie dont je me déclare incapable.

A. NAQUET.

Vente Firmin Didot. — On venait à peine de terminer la vente de la première partie de la bibliothèque de M. de Sacy, qui n'a pas atteint les chiffres qu'on espérait (elle a produit 120,000 fr.), que commençait, au lendemain même de cette vente, celle de Firmin Didot (2e partie).

Il y a eu six vacations, qui ont produit un total de 904,255 francs. Voici quelques chiffres choisis parmi les plus élevés :

1re vacation : 101,503 francs. — Un manuscrit connu sous le nom de *Manuscrit de Bure* : 20,800 francs; un *Missel à l'usage du mont Cassin,* 7,000 francs; une première édition de G. Durandus, 6,500 francs; *la Grande danse macabre des hommes,* 3,350 francs, etc.

2e vacation : 86,650 francs. — Un *Poème chevaleresque* composé à l'occasion du mariage de Maximilien Ier avec Marie de Bourgogne, 5,820 francs; *Heures*

à l'usage de Paris, 3,500 francs, pour Berlin; le septième ouvrage, imprimé avec date, des *Œuvres de Cicéron*, 6,050 francs; *le Jeu des Échecs*, de Jacques de Cessole, 3,400 francs; le *Manuscrit de Jarry*; 8,000 francs; *la Sainte Abbaye*, 13,100 francs.

3e vacation : 103,150 francs. — Un *Ambroise Paré*, 6,000 francs; *Horloge de Sapience*, de Suso, 9,500 francs; enfin le célèbre manuscrit ayant appartenu à la reine Anne d'Autriche, *Officium B. Virg. Mariæ*, et que M. Fontaine, le libraire du passage des Panoramas, a acquis au prix de 27,000 francs.

4e vacation : 127,512 francs. — *Heures à l'usage de Rouen*, 6,950 francs; un *Justinianus*, 6,900 francs; *Bonifacius VIII*, 4,500 francs; *les Stratagèmes de Frontin*, payés 6,600 francs par M. Techener; le *Livre d'Heures de Bussy-Rabutin*, acheté 25,000 francs par M. Fontaine.

5e vacation : 213,770 francs. — *Les Simulachres de la Mort*, avec 45 dessins originaux d'Holbein, achetés également par M. Fontaine, moyennant 20,000 francs; *Graduale et sacramentarium*, acquis par M. Techener pour 20,100 francs; *Historiæ Sancti Joannis*, adjugé à M. Ellis, de Londres, pour 15,300 francs; *Evangeliarium*, acquis par notre Bibliothèque nationale au prix de 15,000 francs; autre *Evangeliarium*, 6,000 francs, à

M. Ellis ; *Psalterium cantica,* acquis par M. Fontaine pour 9,500 francs ; *Beatus (S.)*, que M. Ellis a poussé jusqu'à 30,500 francs ; un autre *Psalterium cantica,* que la Bibliothèque nationale a payé 10,200 francs, etc.

6e vacation : 271,670 francs. — *Heures à l'usage de Rome,* 3,000 francs ; *Heures* du général Talbot, 18,500 francs ; *Heures* de Marie Stuart, 10,000 francs ; *Ares moriendi*, acquisition de la Bibliothèque nationale, 18,000 francs ; *Heures* de Catherine d'Armagnac, 12,900 francs ; et enfin le livre qui a atteint le chiffre le plus élevé et qui a été acheté par M. Fontaine, le *Missel de Charles VI,* 76,000 francs.

VARIÉTÉS

Nous donnons ci-après, comme curiosité rétrospective, à propos de la nouvelle édition qui vient de paraître du roman de M. Jules Claretie, *Robert Burat* (l'assassin), une chanson inédite qui fut composée, lors de l'apparition de ce remarquable roman, par un critique distingué, M. Jules Levallois, qui est généralement connu comme auteur d'écrits de ce genre :

Il y a onze ou douze ans, M. Jules Levallois, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve, lettré délicat et alors

critique littéraire à *l'Opinion nationale*, recevait dans une petite maison pleine de livres qu'il louait à Montretout, dans la rue de Paris, les littérateurs militants dont quelques-uns aujourd'hui sont salués comme des maîtres. Là venaient les Goncourt, les Barbey d'Aurevilly, André Lemoyne, Francis Magnard, Jules Claretie, Ernest Chesneau, Henri Maret, des Essarts, le père et le fils, Arthur Arnould, Charles Woinez, le poète. On disait des vers, on chantait des chansons, on jouait des charades. Le *Ballet des Pieuvres* est demeuré célèbre à Montretout. La maison de M. Levallois était située non loin du cimetière où repose l'auteur d'*Obermann*, ce qui faisait dire à Jules de Goncourt :

« Levallois est très gai. Quand on arrive chez lui, il vous mène tout de suite à la tombe de Senancourt ! »

Levallois s'occupait alors d'un livre sur Senancourt, justement, et d'une étude des *Fourmis*. Entre temps, il composait des chansons sur les littérateurs, et il en a publié quelques-unes sur Renan, Barbey d'Aurevilly, *Germinie Lacerteux*, etc., dans un petit volume devenu très rare.

C'est là que Barbey d'Aurevilly chante :

Je suis le Titan
De la Normandie !

et que, sur l'air du *Sapeur*, Mlle Lacerteux s'écrie :

Moi, je m'appelle Germinie,
La bonne à messieurs de Goncourt !

La chanson sur Renan mériterait d'être rééditée d'un bout à l'autre.

Depuis, la guerre a chassé de Montretout le petit cercle. Les Allemands ont pillé la maison ; Jules de Goncourt est mort ; Arthur Arnould est à Genève, exilé ; Francis Magnard est devenu rédacteur en chef du *Figaro*, Maret conseiller municipal, André Lemoyne, le fin poète, conservateur à l'École municipale de dessin ; Chesneau, critique d'art, continue à *salonner* avec une distinction rare ; Jules Levallois lui-même, toujours critique, était couronné, l'an passé, par l'Académie, pour une étude sur *Corneille inconnu ;* et Claretie réédite, à plus de dix ans de distance, son roman *Robert Burat*, qui, imprimé d'abord sous le titre : *Un Assassin*, fit tapage en 1868, que la commission d'estampille mit à *l'index*, mesure contre laquelle protesta M. Jules Simon dans un discours au Corps législatif, et qui fit crier Sainte-Beuve, défendant Claretie avec une éloquente colère dans un dîner chez la princesse Mathilde.

De tout cela il reste une *Complainte* rimée par Levallois et demeurée inédite. Elle est curieuse, elle caractérise un *moment* littéraire, et nous la donnons avec des notes, car après dix ans rien n'est plus compréhensible des plaisanteries d'antan. Banville a bien annoté ses *Odes funambulesques ;* Levallois pourrait annoter ses *Chansons*.

LA COMPLAINTE DE ROBERT BURAT

AIR *de Fualdès.*

Écoutez, gens de Nanterre,
Gens de Montretout aussi
Et de la ru'Paradis,
Dans le faubourg Poissonnière [1],
L'histoire de l'assassin
De la femme à Thévenin.

Qu'est-c'qui lui donna la vie?
C'est ce jeune homme charmant
Qui dit toujours : *Parfait'ment* [2].
On l'appelle Claretie.
Ayant créé c'scélérat,
Il l'nomma Robert Burat.

Ce Robert, dès son enfance,
Fut sournois et raisonneur.
Il parlait au proviseur
D'un ton plein de suffisance,
Et ses hautaines façons
Faisaient la terreur des pions.

Sa maman, femme légère,
Sortait trop en huit-ressorts;
Au contraire, le ressort
Manquait à monsieur son père,
Qui, las d'c'existence-là,
De ce bas mond's'esbigna.

---

1. Où habitait alors Jules Claretie.
2. Un des *tics* de langage de l'auteur.

Chez le fils à m'sieu Prudhomme,
Qu'il préparait au bachot,
Burat s'éprit, comme un sot,
D'un'femm'qui, lâchant son homme,
Afin de cacher mieux sa
Conduit', prit l'nom d'son papa.

Son époux, esprit morose
Et surchargé de vertus,
Posant en Cincinnatus,
Dédaignait *les Diables roses* [1].
Il ne la menait jamais
Voir Lassouche ou Gil Pérez.

Là d'sus madame Renée
(Car l'roman contemporain,
Depuis *Renée Mauperin*,
Nomme ainsi les pas-gênées)
Dit à Robert : « Mon mignon,
J't'aim', je serai ton crampon. »

Or, dans le fond d'un village,
Burat sur la planche avait
Une cousine qu'était
Aussi sage qu'une image.
V'là qu'il s'avis'tout d'un coup
D'l'installer à Montretout !

Il dit au crampon : « Ma chère,
Je suis las du macadam,

---

1. Vaudeville de Lambert Thiboust, alors très en vogue. C'est dans cette pièce que Mlle Schneider chantait la fameuse ronde du *Jeune Homme empoisonné*, dont Prévost-Paradol parlait jusque dans ses articles de polémique.

Je m'en vais ru'd'Amsterdam
Prendre le train pour Asnières.
Je n'tard'rai pas à r'venir,
Car j'dois entrer à *l'Avenir* [1]. »

L'crampon répondit : « Ma biche,
J'aim'à t'voir dans c'te feuille-là !
Je sais que c'journal *paiera*.
Nous serons tous les deux riches.
Prends donc ta flanelle et crains
D'être enrhumé par l'serein ! »

Mais au fond l'horrible pieuvre [2]
S'disait : « Il veut m'balancer.
Attends, je vais l'r'lancer
Et, sans avoir là l'chef-d'œuvre
Du père Victor Hugo,
J'm'veng'rai d'mon Ostrogoth ! »

C'est à Brive-la-Gaillarde
Qu'elle repêcha Robert,
Car on ne prend pas sans vert
Une pareille gaillarde.
La voyant dans le coupé,
Burat pensa : « J'suis coupé ! »

« Allons, qu'il dit, ma louloute,
Si tu vas fair'des cancans

---

1. *L'Avenir national,* que venait alors de fonder M. A. Peyrat, aujourd'hui sénateur. L'auteur de *Robert Burat* y faisait une chronique quotidienne.

2. *Les Travailleurs de la mer* venaient de mettre à la mode ce mot, qu'on appliquait déjà à une certaine catégorie de femmes.

Chez mes bonshom's de parents,
J's'rai forcé, coûte que coûte,
Malgré ma bonn'volonté,
D'commettre une atrocité.

Elle ricanait, la pieuvre,
Criant : « Tu t'en f'rais mourir ! »
Il n'la laissa pas finir.
« Tu veux que j'fasse un chef-d'œuvre ? »
Crac ! d'un rasoir effilé
Il lui trancha le filet.

Limayrac fut dans l'ivresse,
Voyant qu'un'si mauvais'action
V'nait d'une plume d'opposition.
« A-t-on vu, tuer sa maîtresse !
Moi, quand Marthe m'eut quitté,
Dit Paulin, j'fus enchanté[1]. »

Robert, extrait de la geôle,
Entendit l'arrêt de mort.
Au lieu d'pleurer sur son sort,
Il s'exclama : *Ça, c'est drôle*[2] *!*
Et môssieu l'chef du jury
En resta tout ahuri.

Paul Féval, en bon confrère,
Obtint un'commutation,
Mais à la condition

---

1. Paulin Limayrac, l'auteur des *Coups de plume sincères*, critique tapageur, aujourd'hui oublié.
2. Une des exclamations habituelles de l'auteur de *Robert Burat.*

D'louer l'*Trésor littéraire*[1].
Robert en eut tant d'dépit,
Qu'son pauvre cœur se rompit.

C'est ainsi, gens de Nanterre,
Gens de Montretout aussi
Et de la ru' Paradis,
Dans le faubourg Poissonnière,
Que fut puni l'assassin
De la femme à Thévenin!

Jules LEVALLOIS.

1866.

---

1. Il y avait alors grand tapage à la Société des gens de lettres à cause d'un volume de mélanges littéraires choisis par MM. F. Wey et Masson, publié sous ce titre, et que le comité, présidé par M. Paul Féval, avait offert au prince impérial, aux Tuileries. Les opposants avaient, en assemblée générale, demandé la *démission forcée* du comité. Que tout cela est loin!

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 12 — 30 JUIN 1879

SOMMAIRE.

LA COMÉDIE FRANÇAISE A LONDRES. — Nous avons fait connaître à nos lecteurs l'impression produite sur le public anglais par les principaux artistes de la Comédie française. Voici, d'après le journal des représentations que publie chaque semaine M. Sarcey, des détails sur

l'accueil fait aux pièces mêmes que ces artistes ont interprétées.

La plus célèbre comédie d'Alex. Dumas fils, le *Demi-Monde,* n'a réussi qu'a moitié à Londres : « la pièce a été écoutée froidement, le silence était glacial ». On sait que la censure anglaise avait interdit cette comédie comme immorale et qu'il a fallu la haute influence, du prince de Galles pour faire lever les difficultés opposées par la censure. Aussi les journaux anglais, appr éciant la pièce au lendemain de son insuccès, ont ils déclaré qu'à leurs yeux elle était médiocre, « et qu'il eût mieux valu, pour si peu, ne pas forcer les résistances de la censure ». Il en a été de même, ou à peu près, du *Marquis de Villemer,* où Delaunay s'est pourtant montré bien charmant. Quant à *Hernani,* les Anglais, qui étaient venus surtout pour voir Sarah Bernhardt, ont été bien désappointés, car elle n'a dans la pièce d'Hugo qu'un rôle réellement secondaire. *Mademoiselle de Belle-Isle* a eu un brillant succès de costumes, mais nos voisins d'outre-Manche ont paru bien gênés par la marche de l'intrigue, dont le point principal a dû leur sembler singulièrement *shocking!*

C'est, en somme, au répertoire classique que la Comédie française devra son succès à peu près tout entier. *Tartufe, Phèdre, le Misanthrope* même, ce chef-d'œuvre un peu froid, ont forcé l'attention soutenue du public anglais, et l'ont captivé beaucoup plus que le répertoire

moderne. Et cela se comprend facilement : des comédies telles que celles que nous avons citées plus haut exigent, pour être bien comprises et pour plaire entièrement, un public très au fait des mille détails de notre langue et aussi des nombreux détours des intrigues, souvent embrouillées, au milieu desquelles un spectateur exotique doit se perdre bien facilement. Le répertoire classique, au contraire, est généralement connu, pour ses chefs-d'œuvre, dans le monde tout entier : tous les Anglais possèdent *le Misanthrope, Phèdre, Tartufe*, etc., comme nous possédons nous-mêmes *Hamlet, Otello, Macbeth*, etc., de Shakespeare. Il n'y a donc rien de blessant, pour les auteurs de nos comédies modernes, dans cette sorte d'indifférence du public anglais, qui s'explique ainsi tout naturellement.

Les Anglais, d'ailleurs, reconnaissent leur insuffisance d'instruction pour ce qui concerne notre langue, et l'avouent publiquement. Dans un des derniers numéros du *Punch* on a pu voir, en effet, l'amusante caricature dont le détail suit :

Deux Anglais causent ensemble.

« Et vous allez tous les jours à la Comédie française ?

— Tous les jours.

— Vous savez donc le français ?

— Parfaitement. »

Jusqu'à ce moment la légende est en anglais ; mais aussitôt l'autre reprend, et en français cette fois :

« Il faut avouer, mon cher, que vous êtes une fière canaille, un drôle de la pire espèce, un fieffé menteur... — *Very well, very well!...* » répond en souriant l'Anglais qui prétend connaître parfaitement la langue française.

SARAH BERNHARDT ET RACHEL... CATHOLIQUES. — Le journal *l'Événement* raconte que Mlle Sarah Bernhardt est sur le point de se convertir au catholicisme. Notre confrère aura sans doute supposé qu'en raison de son prénom et de l'orthographe étrange de son nom, la célèbre artiste était pour le moins juive tout comme Rachel. La vérité est que Mlle Bernhardt ne se nomme pas réellement Bernhardt : elle s'appelle tout bourgeoisement Bernard, elle a été baptisée comme vous et moi, et, qui plus est, élevée dans un couvent de Versailles. C'est dire qu'elle a reçu la meilleure éducation, cette éducation que les grandes dames seules donnent à leurs enfants et dont Mlle Sarah Bernhardt a, comme vous le savez, très complètement profité.

On avait également raconté jadis que Rachel, qui, elle au moins, était réellement juive, allait aussi se convertir et devenir catholique. Eugène Guinot avait le premier mis ce bruit singulier en circulation dans une de ses chroniques du *Siècle*. L'illustre tragédienne s'empressa de protester contre cette assertion de chroniqueur par une lettre très vive, dans laquelle elle disait, entre autres choses, « qu'elle avait pensé que la vie privée d'une ar-

tiste n'était pas toujours du domaine de la publicité, et qu'il lui semblait qu'il y avait du moins des bornes que l'on ne saurait franchir. Elle espérait donc qu'il s'empresserait de déclarer que le récit avec lequel il lui avait plu d'égayer ses lecteurs relativement à sa prétendue conversion était denué de fondement... »

C'était à son retour d'Égypte, en 1857, et alors qu'elle était déjà atteinte du mal inguérissable dont elle devait mourir le 3 janvier suivant, que le fait précité avait lieu. Elle racontait plaisamment alors la circonstance qui avait peut-être été le motif du racontar d'Eugène Guinot :

« Sur le pont de *la Clyde,* revenant de Damiette, j'avais pour compagnon de voyage l'évêque *in partibus* de Biblos, Mgr Pellerin; on me le présenta. Il fit dire pour ma guérison une messe à Saint-Jean du Chevalier de Malte. Je l'en remerciai; mais, sur un mot que je lui dis en même temps, il s'abstint désormais de me parler soit de religion, soit de conversion ou de toute autre chose s'y rapportant. Jusqu'à Marseille nous avons alors surtout parlé cuisine: c'était un prélat gourmet. Un jour il me demanda tout à coup,—sans doute par allusion à mes premiers débuts au théâtre, — si j'avais jamais mangé de la fameuse galette du Gymnase. « Je n'y vais jamais, lui répondis-je, sans en remplir mes poches! »

Cela touchait un peu, je l'avoue, à la confession...; mais c'est la seule fois que j'ai trempé dans le catholicisme!... »

L'année suivante, aux funérailles solennelles de Rachel, qui furent célébrées le 11 janvier, le grand rabbin Isidor prononça une petite allocution devant la tombe encore ouverte de la tragédienne, disant que sa présence, en ce moment suprême, avait surtout pour objet de protester contre les bruits qui avaient récemment couru sur la conversion de Rachel, « qui était douée de trop d'intelligence, ajouta-t-il, pour ne pas mourir dans la religion de ses pères ».

Vente de faux autographes. — On vient de vendre à Londres la collection de manuscrits, lettres et documents qui ont appartenu au baron Heath. Cette vente a présenté un intérêt particulier en ce qu'elle a remis en lumière plusieurs lettres qui, en d'autres temps et à des ventes antérieures, avaient déjà été reconnues comme manifestement fausses et l'œuvre d'habiles contrefacteurs d'autographes. Ainsi, par exemple, une lettre de Rabelais qui a paru dans cette vente, et que, malgré son défaut d'authenticité, un fanatique a payée 5 livres (125 francs), avait été adjugée dans une vente à Paris, en 1847, au prix de 925 francs! L'acheteur avait eu ensuite l'idée de comparer l'écriture de la lettre avec les quelques autographes de Rabelais qui sont conservés à Montpellier, et il avait été aussitôt édifié sur la valeur de son achat.

D'autres lettres, également contrefaites, ont paru dans la même vente, entre autres une de Dunois ,qui a trouvé

acheteur à une livre (25 francs), et qui aurait été payée peut être [100 livres si elle eût été authentique. En fait de lettres réellement originales, on en a adjugé une fort curieuse de Nelson à lady Hamilton, datée de 1801, et dans laquelle il lui dit : « A quoi peut penser sir William Hamilton (son mari) en vous engageant dans les dépenses et l'extravagance, lui qui d'ordinaire croit qu'un bout de chandelle et un peu de glace le ruineraient ? Je suppose que je perdrai ma cause contre lord Saint-Vincent... Je n'ai que la justice, l'honneur et l'habitude du service de mon côté... » Cette lettre a été vendue 7 livres sterling (175 francs).

Voici maintenant de fort intéressants renseignements, donnés par la chronique du *Journal de la Librairie*, à laquelle nous empruntons ces détails, sur l'art de la fabrication des faux autographes et sur la manière de les reconnaître :

« Pour ceux qui ne savent pas avec quel degré extraordinaire d'habileté ces imitations sont fabriquées, il n'est pas sans intérêt de montrer comment les juges même les plus compétents et les amateurs les plus enthousiastes peuvent y être trompés. Le faussaire commence par se procurer du papier de l'époque : c'est indispensable à son genre d'industrie. Ce vieux papier, recherché dans toutes les parties du monde, se vend à de très hauts prix. Il prend ensuite de l'encre, dont les ingrédients chimiques sont choisis de manière à repro-

duire promptement l'apparence de l'encre véritable décomposée par l'action des siècles.

« Le faussaire choisit ensuite des modèles pour son travail ; il les trouve dans toutes les grandes bibliothèques, et quelquefois, malheureusement, il les vole pour s'en servir. L'imitation de ces modèles forme l'étude de toute sa vie, et elle conduit à une telle perfection qu'il faut tout le talent d'un expert pour découvrir le faux, quand le faussaire ne s'est pas aventuré à fabriquer lui-même de toutes pièces une lettre originale, comme pour la lettre de Rabelais : dans ce cas, il tombe presque infailliblement dans quelque méprise. Quelquefois c'est la marque du papier qui le trahit, mais en général il a soin de se garer de ce côté. La grande difficulté pour le faussaire, c'est l'encre ; toutes ses connaissances chimiques ne lui donnent pas le moyen de reproduire l'aspect de l'encre ancienne décomposée graduellement et inégalement, suivant que la plume a tracé un trait plus ou moins fin, plus ou moins épais. L'encre fausse se décompose également : toutes les lettres prennent une teinte uniforme. »

M. ZOLA ET *les Mystères de Marseille*. — Ce titre est celui d'un ancien roman de jeunesse de l'auteur de *l'Assommoir*, que *la Lanterne* sert aujourd'hui par tranches à ses lecteurs. Ce roman date déjà, en effet, de 1867, et a d'abord paru dans un journal de Marseille. Mais, avant d'en autoriser la reproduction actuelle, que la susdite

Lanterne nous donne avec grand fracas et qu'elle a annoncée sur toutes les murailles de Paris, M. Zola avait déjà tiré de ce roman je ne sais combien de profits de toutes sortes en l'utilisant sous divers titres et en le mettant un peu, comme on dit vulgairement, à toutes les sauces. C'est l'histoire rapide de ces transformations, que *la Lanterne* avait le devoir de nous faire connaître, que nous résumons ci-après :

M. Zola a extrait d'abord de son roman un grand drame en quatorze tableaux qu'il a fait représenter sur le théâtre du Gymnase de Marseille. La première soirée fut un désastre complet : on siffla à outrance, et, le lendemain, la pièce ne put reparaître devant le public que réduite de quatorze tableaux à huit. Hélas! la deuxième soirée ne fut pas meilleure que la première, et, après le baisser définitif du rideau, la pièce fut reléguée dans cette fosse aux ours que devait si bien connaître plus tard M. Zola, et où *Thérèse Raquin, Bouton de Rose,* etc..., ont rejoint depuis ces infortunés *Mystères de Marseille !...*

Cependant le roman restait debout : M. Zola le fit aussitôt reparaître sous un nouveau titre, *un Duel social*, dans le journal *le Corsaire.* Mais, pour dissimuler complètement son origine, il le signa d'un pseudonyme que nous révélons pour la première fois au public : *Agrippa.*

Ne croyez pas cependant que la métamorphose des *Mystères de Marseille* s'arrête ici... Le journal *l'Événement*,

que venait de créer M. Dumont avec la gérance de M. Bauer, étant sans doute à court de copie, s'adresse à M. Zola et lui demande un roman ; puis, quelque temps après, les lecteurs du nouveau journal peuvent se délecter en suivant, avec l'intérêt qu'il mérite, le feuilleton qu'on leur sert chaque jour et qui a pour titre *la Famille Cayol,* nouvelle incarnation des *Mystères de Marseille.*

C'est donc aujourd'hui, par la publication de ce même roman dans *la Lanterne*, la cinquième mouture que M. Zola tire de l'inépuisable sac où il a pris *les Mystères de Marseille ;* mais là ne finira pas sans doute sa piquante odyssée, car il reste encore à l'auteur une dernière ressource : c'est de nous offrir maintenant son roman en volume !

Bibliographie. — *Théophile Gautier.* — M. Émile Bergerat, qui a épousé Mlle Estelle Gautier, fille de l'auteur de *Mademoiselle de Maupin,* vient de publier un volume rempli de documents intéressants, et curieux surtout, sur l'existence de son célèbre beau-père. Nous ferons quelques emprunts à ce volume, parmi les choses inédites qu'il publie.

Voici d'abord un joli madrigal à l'adresse d'une personne à laquelle « Théo » envoie un réflecteur de jardin :

Vous recevrez pour votre fête,
Si le chemin est diligent,

Un globe de rondeur parfaite,
Tout étamé de vif-argent.

Dans la sphère pure et brillante
Le ciel reproduit ses couleurs :
Votre villa blanche et riante
S'y mirera parmi les fleurs.

Par malheur, la courbe polie
Des gens déforme les reflets ;
Mais vous saurez rester jolie
Où les autres deviennent laids.

Autre envoi poétique à Mlle Carlotta Grisi, la célèbre danseuse de l'Opéra, alors à Genève, accompagnant une lorgnette de spectacle :

Je vous envoie une lorgnette
Pour étrennes, ce jour de l'an.
Elle vous montrera plus nette
La perspective de Saint-Jean.

Vous distinguerez mieux Salève,
L'Arve froid, le Rhône orageux,
Les tours et les toits de Genève,
Et là-bas le mont Blanc neigeux.

Lorsque vous reviendrez en France,
Bientôt, elle vous servira
Près de nous, j'en ai l'espérance,
Pour voir *Roland* à l'Opéra,

Ou bien cette jeune merveille
Qu'on nomme Adelina Patti,

Chantant d'une âme qui s'éveille
La *Linda* de Donizetti.

Enfin, pour finir les citations poétiques inédites, voici un simple et vulgaire *bout-rimé acrostiche,* auquel Th. Gautier donne tout de suite une valeur réelle par l'originalité et la personnalité de la forme :

En ces yeux fiers et noirs que la grâce *tempère,*
Sous un rideau de cils dérobant leur *secret,*
Tout un monde est caché, mystérieux, *concret,*
Et que voudrait en vain deviner un *Ampère.*

L'amour présomptueux n'y pourrait lire : *Espère.*
Leur sérieux profond, inconnu de *Lancret,*
Exprime clairement que nul ne les *vaincrait.*
Graves, dans l'idéal est leur point de *repère.*

Aux rivages du Gange, où sont les *éléphants,*
Un rajah la voudrait attirer, plein *d'astuce,*
Tagahor de Delhi qu'éventent des *enfants.*

Il dit : « Pour reine, ô belle ! il faudrait que je *t'eusse,*
Et c'est pour t'enrichir que partout nous *pillons*
Rubis, perles, saphirs, roses et *papillons.* »

Une des curiosités du livre de M. Bergerat consiste dans le récit, en quelque sorte sténographié, de ses nombreuses conversations avec son beau-père sur les sujets les plus variés et souvent les plus inattendus. Nous en citerons comme spécimen le passage suivant, qui se rapporte aux successives candidatures de Th. Gautier à l'Académie française :

« Si tu dois être de l'Académie, dit-il un jour à Bergerat, ne te préoccupe de rien, tu en seras! Ne prends pas la peine d'écrire un livre: c'est absolument inutile. Tu peux cependant t'amuser à lancer des pamphlets contre elle: cela n'empêchera pas ton sort, s'il est écrit; mais si tu n'es pas prédestiné, si tu ne dois pas en être, trois cents volumes et dix chefs-d'œuvre reconnus pour tels par l'univers agenouillé, et même par elle, entends-tu bien? ne te feront pas franchir la porte. On naît académicien comme on naît archevêque, cuisinier ou sergent de ville, et celui qui doit l'être ne meurt pas avant de l'avoir été : la mort attend.

« Vois ce qui m'est arrivé. La dernière fois que je me suis présenté, j'étais assuré de toutes les voix. J'avais Guizot et Sainte-Beuve, les politiques et les littéraires, les jeunes et les vieux. On m'avait fait une promesse formelle, et, ce qui valait mieux encore, mon élection servait à payer une dette que l'Académie avait contractée envers moi.

« Le jour venu, tous votèrent comme un seul homme; les trente-neuf bulletins portaient mon nom, — cela ne fait pas l'ombre d'un doute, et pour moi j'en suis convaincu encore à l'heure qu'il est... Cependant mon concurrent fut élu à l'unanimité! »

Et Bergerat rappelle, à ce propos, l'amusante anecdote qui suit :

« Désireux de savoir à quoi s'en tenir sur les chances

de sa candidature, Gozlan était allé trouver le plus morose et le plus âgé de l'illustre compagnie. — « Ah! « vous êtes M. Gozlan? lui dit le vieillard. J'en suis « fâché, mais à mon âge on ne relit que Racine. » Le candidat, sans se déconcerter, formula sa demande. « Vous voulez un fauteuil? Quel fauteuil? fit l'autre en « humant une prise de tabac; il n'y a pas de fauteuil « libre à l'Académie, que je sache. — Monsieur, dit « Gozlan en se levant et avec une voix terrible, celui « que je vous demandais, *c'était le vôtre!* »

NÉCROLOGIE. — *Le Prince d'Orange.* — Un prince de sang royal, héritier présomptif d'une couronne, le prince Guillaume d'Orange, fils aîné de Guillaume III, roi des Pays-Bas, vient de mourir à Paris à l'âge de 38 ans.

Il s'était formé une sorte de légende autour du nom de ce prince singulier, qui avait abandonné sa patrie et pour ainsi dire ses espérances de succession royale pour venir s'installer à Paris, où depuis de nombreuses années il menait la vie d'un riche grand seigneur désœuvré et même ennuyé. Il y avait en lui comme deux personnages bien distincts, le prince et le viveur, — et il était complètement prince ou complètement viveur quand il le voulait et quand il le fallait; mais alors il séparait tout à fait l'une de l'autre ces deux physionomies de son étrange individualité. Dans le grand monde, dans la plus haute société de Paris, où l'on tenait tou-

jours à honneur de le recevoir, il était le prince royal et rien que le prince royal des Pays-Bas, et il n'eût permis à personne de l'oublier; mais que le lendemain il se trouvât dans quelque fête bruyante du monde galant, où il vivait plus volontiers, et au milieu de ses amis du boulevard, qui avaient alors le droit de le tutoyer et même de lui manquer de respect, oh! alors, le prince avait tout à fait disparu; il n'y avait plus là qu'un grand seigneur oublieux de son rang et sans souci du qu'en dira-t-on. C'est dans une de ces fêtes, déjà anciennes, que le duc de Gramont-Caderousse, un de ces viveurs célèbres que fréquentait surtout le prince d'Orange quand il voulait cesser d'être prince, lui donna, après boire, un surnom grotesque, devenu bien vite populaire, et qui depuis plus de quinze années déjà lui est toujours resté : *le prince Citron.*

Et cependant, lorsque le prince d'Orange se réveillait, il savait se montrer homme de cœur tout comme un autre. Il était sous ce rapport plein de spontanéité et d'élan, charitable et bon, et surtout d'un grand et affectueux respect pour sa mère la reine Sophie. Lorsque cette princesse mourut, le 3 juin 1877, le prince quitta Paris en toute hâte et courut d'une traite à La Haye. En y arrivant, tout accablé de cette douleur filiale qui lui fit tant d'honneur ce jour-là, la première personne qu'il rencontra en entrant dans la chambre mortuaire fut le roi lui-même. Le prince d'Orange, oubliant en un instant

tous les griefs qu'à tort ou à raison il croyait devoir entretenir contre son père, se jeta en pleurant à son cou et le couvrit de baisers, comme le fils le plus tendre et le plus dévoué. Ce jour-là, le prince d'Orange seul avait passé la frontière, laissant derrière lui le prince Citron à Paris.

Le Prince impérial. — Le prince Louis-Napoléon, fils unique de Napoléon III, vient de mourir, et cette mort imprévue a produit dans tous les partis une grande et vive émotion, par les espérances diverses qu'elle a pu faire concevoir aux uns et anéantir chez les autres. Nous n'avons pas d'ailleurs à apprécier ici cet événement, considérable au point de vue politique.

On sait que le jeune prince avait rejoint l'état-major de l'armée anglaise au Cap pour prendre part à la guerre que l'Angleterre soutient en ce moment contre les peuplades africaines connues sous le nom de Zoulous. C'est dans une reconnaissance militaire qu'il a été tué le 1er juin, et voici la dépêche officielle qui a transmis cette nouvelle en Europe :

Le Cap, 3 juin (voie Madère).

Le prince Louis-Napoléon est mort.

Le prince, accompagné de plusieurs officiers, quitta le camp du général Wood, le 1er juin, pour effectuer une reconnaissance. Le prince et les officiers descendirent de cheval dans un champ de blé, non loin du fleuve Hyotoyosi.

Des Zoulous arrivèrent en rampant et tuèrent avec leurs sagaies le prince et deux soldats. Les trois corps ont été retrouvés.

Le prince revenait d'une autre reconnaissance, avec le colonel Butler, qui avait duré trois jours et dans laquelle on n'avait rencontré aucun ennemi.

Le corps du prince a été retrouvé à Donga, à 300 mètres du kraal. Il était percé de dix-sept coups de sagaie; il n'avait été atteint par aucune balle; les vêtements du prince avaient été volés.

Le corps sera envoyé en Angleterre accompagné d'une escorte.

Cette mort tragique a donné lieu, en Angleterre, à de vives récriminations contre le général en chef de l'armée anglaise au Cap, et aussi contre l'officier qui accompagnait le prince dans la reconnaissance où il a été tué. Les journaux anglais se sont faits l'écho de ces récriminations, qui ont même pris un caractère très grave, si nous en jugeons par la lettre suivante qui a paru dans l'un des plus importants journaux de l'Angleterre, le *Standard*, et que nous reproduisons ici en entier, malgré son étendue, en raison de son grand intérêt :

Monsieur le rédacteur,

Tous les détails concernant la mort du prince impérial causeront une profonde sensation non seulement de douleur, mais aussi de honte, dans l'armée britannique. En premier lieu, c'était une négligence impardonnable d'envoyer si loin du corps d'armée deux jeunes officiers accompagnés de six troupiers seulement.

Tandis que nos autorités ont si peur des Zoulous, au point d'abandonner nos morts sur le champ de bataille d'Isandula pendant quatre mois, sans avoir le courage de s'y rendre une seule fois, elles envoient ces jeunes officiers dans un pays inconnu, avec six soldats. Cette manière d'agir est très blâmable à tous les points de vue, et, puisqu'il s'agit du prince impérial de France, cette négligence est mille fois plus sérieuse.

Il est évident qu'on aurait du être très prudent avec lui, et certes c'était bien le dernier qu'on devait choisir pour une telle expédition.

Pourrait-on supposer que si le duc de Connaught avait été là, le général commandant l'aurait envoyé faire une pareille reconnaissance ?

Eh bien ! il a envoyé le prince impérial, l'hôte de l'Angleterre, lui, un jeune soldat, qui ne connaissait pas encore les ruses d'un éclaireur et qui ne pouvait savoir quelles précautions il faut prendre pour bien faire une telle expédition.

En outre, l'officier qui l'a accompagné n'a pas rempli son devoir, s'il est vrai que ses camarades et lui-même aient dessellé leurs chevaux et se soient assis en plein Zoulouland, sans prendre même la précaution de placer une sentinelle pour veiller sur eux.

Malheureusement ce n'est pas la seule faute qu'ait commise cet officier de l'état-major anglais.

Les Anglais ne peuvent pas lire les détails de la lutte sans rougir.

Le petit corps d'expédition venait de resseller ses chevaux lorsqu'on annonça l'arrivée des Zoulous. Chacun part au galop, pensant à sa propre peau, et il oublie le prince ; personne ne se retourne pour voir s'ils sont au complet. Quel contraste avec la conduite du major Leet et du lieutenant Smith à Ylobane, qui sont restés côte à côte tout le temps, l'un à cheval, l'autre à pied, pour se défendre ensemble contre

la bande de Zoulous qui les poursuivait ! On se rappelle que, par un effort surhumain, le major Leet put sauver son compagnon en le prenant en croupe.

Citons encore le capitaine Brown, à Kambula, qui sauva un volontaire dont le cheval était entouré de Zoulous menaçants.

Quel contraste entre ces deux faits et le *sauve-qui-peut* de l'officier et des soldats qui accompagnaient le prince impérial ! De plus, la désertion n'a pas été momentanée; on nous raconte que lorsqu'ils arrivèrent au ravin, à trois cents yards de distance, ils regardèrent en arrière, et, en voyant le cheval du prince sans cavalier, ils s'imaginèrent que le prince devait avoir été tué.

Or, comme aucun Zoulou ne se trouvait en ce moment près d'eux, pourquoi ne sont-ils pas retournés en arrière pour chercher le corps du prince ? Ils auraient pu sauver leur compagnon s'ils avaient agi ainsi, parce que c'est dans ce même ravin que le corps du prince a été trouvé.

Ce n'est pas sans honte que chaque officier de l'armée anglaise peut lire la description de cette mort.

Il est trop clair que le commandant en chef a toujours été au-dessous de sa tâche. Les officiers sous ses ordres ont été tantôt incapables, tantôt négligents, et ses troupes ont partagé la frayeur qui a distingué les mouvements de lord Chelmsford depuis le désastre d'Isandula.

Si le jeune prince n'avait pas été sacrifié par la négligence d'un officier d'état-major anglais et par le manque de courage de ceux qui l'accompagnaient, l'accident n'aurait pas été moins à déplorer; seulement il aurait eu moins de retentissement.

Mais c'est un jeune et noble prince qui a été la victime; les circonstances seront discutées et critiquées par chaque officier de l'Europe, et Dieu sait comment elles seront appréciées ! Jusqu'à ce jour, nous avons souvent éprouvé des désas-

tres militaires ; mais jamais je n'ai eu à rougir comme aujourd'hui de m'appeler

UN OFFICIER ANGLAIS.

VARIA. — *Lettre inédite de Casimir Delavigne.* — M. Henri Le Charpentier, archiviste-bibliothécaire de Pontoise, nous communique la lettre suivante adressée par le futur auteur de *l'École des Vieillards* à un de ses amis au lendemain de la restauration de Louis XVIII. Delavigne n'avait alors que vingt et un ans, et ce n'est que l'année suivante qu'il devait commencer à s'illustrer par la publication de ses *Messéniennes*.

Juin 1814.

Mon cher ami,

Je vole ce moment et ce morceau de papier à mon administration [1] pour t'écrire.

Je serais bien content si tu voulais me dire ce que tu fais à l'auberge du Pot d'étain, à Pontoise. Si je puis juger de cette ville par deux ou trois séjours de cinq minutes [2], je ne la crois pas fort amusante.

J'ai un grand respect pour ses remparts ruinés dans je ne sais quelle guerre, et si tu connais quelque honnête citoyen qui te raconte ce siège mémorable dans tous ses détails, je te prie de m'en faire part.

On dit que Pontoise fait parade des crevasses de ses murs

---

1. Il était alors employé dans l'administration des droits réunis.

2. Pontoise était un relai sur la route de Paris à Dieppe et au Havre ; les *diligences* y faisaient une courte station.

et des débris de ses tours [1], comme les invalides se font honneur de leurs cicatrices. Cela étant, je puis attendre de toi un beau récit de combats, d'assauts, de massacre, de pillage, etc., etc.

Mais par malheur nous avons eu beaucoup trop de ces récits-là dans les journaux, jusqu'au moment où nos bons amis les ennemis sont entrés dans la capitale au son du tambour, le sabre au poing et le petit brin d'herbe sur le chapeau en manière de laurier.

Pauvre malheureux! tu étais acteur, tandis que toute l'Europe était au spectacle! As-tu beaucoup souffert dans tes campagnes? T'es-tu beaucoup ennuyé en Bohême? Es-tu bien remis de tes fatigues?

Réponds-moi sur tous ces articles; ils sont plus intéressants pour moi que le siège de Pontoise.

Tu m'annonces que je travaille à une tragédie; qui t'a fait ce conte? Au reste, que ce soit faux ou vrai, n'en parle à personne.

Adieu, mon ami, mes occupations *administratives* (souligné) me réclament; je souhaite ton retour de tout mon cœur, et je t'embrasse.

Ton camarade,

Casimir DELAVIGNE.

La Doyenne des maréchales de France. — Sait-on que la grande dame qui habite actuellement l'hôtel voisin de l'ambassade d'Angleterre, au faubourg Saint-Honoré, et

1. On voyait encore à Pontoise, à cette époque, les restes de l'ancien pont fortifié, qui n'ont disparu complètement que lors de la construction du pont actuel.

dont le parc immense se prolonge jusqu'à l'avenue Gabriel, est la maréchale Suchet, femme du duc d'Albuféra, dont elle est veuve depuis le 3 janvier 1826? Fille du maire de Marseille Antoine de Saint-Joseph, elle se trouvait ainsi la très proche parente de Joseph Bonaparte, roi de Naples, puis d'Espagne, qui lui fit présent, lors de son mariage, en 1808, de l'hôtel qu'elle habite encore aujourd'hui. De Suchet elle a eu deux enfants : un fils, Louis-Napoléon, duc d'Albuféra, né en 1813, mort en 1877, qui a été député sous le second empire et qui a épousé la fille du célèbre banquier Schickler, et une fille, qui est devenue la comtesse de la Redorte. La duchesse d'Albuféra, qui est plus qu'octogénaire, est tout naturellement, et de beaucoup, la doyenne des maréchales de France.

Les autres grandes dames qui portent encore en France le titre de maréchales de France, lequel disparaîtra bientôt si une loi nouvelle ne règle pas le rétablissement du maréchalat, sont Mmes la maréchale Regnauld de Saint-Jean d'Angély, la maréchale duchesse de Malakoff (Pélissier) et la maréchale Niel, veuves toutes trois. Les autres sont la maréchale de Mac-Mahon, duchesse de Magenta, la maréchale Canrobert et la maréchale Lebœuf.

Nous avons dit que la maréchale Suchet était la doyenne des maréchales de France; la plus jeune est la maréchale Canrobert, née Macdonald, et qui descend

d'une très ancienne famille à laquelle notre pays doit déjà un maréchal de France du même nom, que Napoléon Ier avait créé duc de Tarente.

L'Acteur Vernet et Nicolas Ier. — Notre confrère M. Léouzon Le Duc vient de publier, sous le titre de *l'Ours du Nord* [1], de fort curieux détails sur la vie publique et privée de la nation russe, détails donnés un peu à bâtons rompus et qui sont d'autant plus intéressants qu'ils rapportent des traits de mœurs peu connus et étudiés sur le vif et d'après nature. Le volume se termine par un chapitre rempli d'anecdotes, et auquel nous emprunterons la suivante qui met en scène un de nos plus célèbres comédiens du temps de la Restauration :

« L'Empereur Nicolas avait l'habitude de se promener à pied dans les rues de Pétersbourg, abrité contre les importuns par la loi qui punissait de la prison quiconque osait l'approcher et lui parler; mais, cette loi n'étant pas faite pour lui, il lui arrivait de temps en temps de l'oublier, sans se douter qu'il exposait les personnes honorées de sa faveur aux méprises de sa police.

« Un jour, rencontrant l'acteur français Vernet, qu'il aimait beaucoup, il l'aborda et se mit à causer avec lui. La conversation finie et l'empereur parti, les agents

---

1. Un vol. in-18, chez M. Dreyfous.

qui avaient vu le fait arrêtèrent l'acteur et le conduisirent en prison.

« Or Vernet devait jouer le soir même et la cour assister à la représentation. A l'heure du spectacle, la salle était comble et l'empereur dans sa loge. Dix minutes, un quart d'heure s'écoulent : la toile est immobile. On chuchote, on s'impatiente ; chacun tire sa montre ou regarde l'horloge. Enfin la toile se lève, et le directeur, s'avançant sur la scène, déclare que la pièce promise ne pourra être représentée, l'acteur Vernet n'ayant point paru et personne ne sachant ce qu'il est devenu.

« A cette nouvelle, grande émotion dans la salle. L'empereur mande auprès de lui le grand maître de police, et lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci part aussitôt, et revient au bout d'un bon quart d'heure avec le prisonnier libéré.

« Le spectacle marcha à merveille. Vernet fut couvert d'applaudissements. Dans un entr'acte, l'empereur le fit appeler dans sa loge.

« Vernet, lui dit-il, je sais ce qui vous est arrivé, et « c'est moi qui en suis cause... Quel dédommagement « pourrais-je vous offrir ?

« — Ah ! Sire, je ne demanderai qu'une seule grâce à « Votre Majesté : c'est que, s'il lui arrive de me rencontrer « une autre fois dans la rue, elle soit assez bonne pour ne « pas m'adresser la parole. »

Chez Sarah Bernhardt. — La célèbre actrice occupe en ce moment à elle seule l'attention du public anglais plus que tous ses camarades à la fois. On ne parle que d'elle, son nom est dans toutes les bouches, et l'on va jusqu'à prétendre que la Comédie ne fait de grosses recettes à Londres que grâce à elle. Aussi le chroniqueur du *Figaro* a-t-il heureusement choisi cette occasion pour nous faire pénétrer dans un coin possible de la vie privée de cette « diva » de la grande comédie en publiant sur Mlle Sarah Bernhardt une étude des plus piquantes, dont le passage suivant est curieux à conserver :

« Quand elle n'a pas joué la veille, elle se lève dès cinq heures du matin en été. Parfois elle monte à cheval, d'ordinaire elle sculpte, ou peint, ou elle écrit. Elle est vêtue d'un pantalon, d'un gilet et d'un veston de laine blanche. Sa coiffure n'a pas été longue : elle a passé ses doigts dans sa fine chevelure blonde. Bientôt les visiteurs arrivent — une autre forme du parterre ! Sa vie est une pièce presque sans entr'actes. Je ne parlerai pas de son hôtel : Paris est habitué à voir ces luxes de la haute vie ou de la vie à outrance ; je dirai seulement que la chambre à coucher est tendue en satin noir. On y voit un cercueil couvert de velours noir capitonné. Jadis elle y couchait. Ces bizarreries voulues n'ont rien qui étonnent celui qui a vu de près tant de femmes étranges de notre temps. Cela n'est plus même original !

« Mais voici, devant la psyché de la chambre à coucher, un vrai squelette. Penché, il se regarde, pendant tout le jour — et pendant la nuit, à la clarté de la veilleuse suspendue. — Cela, c'est drôle ! »

Subventions théâtrales. — On s'occupe beaucoup en ce moment de la discussion du budget des beaux-arts qui va se produire un jour ou l'autre devant les Chambres. Il est question, dit-on, de la suppression des 200,000 francs que recevait le Théâtre-Lyrique, ce théâtre ne pouvant parvenir à se reconstituer sérieusement. Quant à l'Opéra, il recevra, comme par le passé, les 840,000 francs qui lui sont attribués depuis tant d'années, et qui constituent, si l'on se reporte au tableau ci-après, la plus forte des subventions qu'aucun grand État de l'Europe donne à son principal théâtre de musique :

Théâtre royal de Berlin.	700,000 francs.
Théâtre royal de Stuttgart.	625,000 —
Théâtre royal de Dresde.	400,000 —
Théâtre impérial de Vienne. . . .	300,000 —
Théâtre royal de Copenhague. . .	250,000 —
Théâtres de Carlsruhe et de Weimar.	250,000 —
Théâtre royal de Munich.	195,000 —
Théâtre royal de Stockholm. . . .	150,000 —
Théâtre San Carlo de Naples . . .	300,000 —

Théâtre de la Scala de Milan. . .	175,000	—
Théâtre royal de Turin.	60,000	—
Théâtre de la Pergola de Florence.	40,000	—
Théâtre Carlo Felice de Gênes. . .	10,000	—
Théâtre Apollo de Rome.	290,000	—
Théâtre Bellini de Palerme	120,000	—

Chateaubriand et l'Académie. — L'aventure académique de M. Ollivier a donné lieu à beaucoup d'anecdotes rétrospectives, dont la plus curieuse nous a semblé se rapporter à la réception de Chateaubriand. C'est à Marie-Joseph Chénier que l'auteur des *Natchez* succéda en 1811, et la question du discours qu'il devait prononcer en prenant possession de son fauteuil passionna pour le moins autant le public d'alors que l'incident Martin-Ollivier a passionné le public d'aujourd'hui.

« On se demandait, nous dit M. Léon Duprat : Comment s'y prendra-t-il dans son discours de réception? — Et, en effet, Chateaubriand était un ennemi irréconciliable de l'empire. Au lendemain du meurtre du duc d'Enghien, il s'en était violemment séparé par une démission éclatante. L'auteur des *Natchez* alla tout droit devant lui ; il fit l'éloge de Louis XVI. Le discours est communiqué à la commission d'usage. MM. Suard, de Ségur et Fontanes opinent, avec une louable impartialité, pour l'autorisation ; mais la majorité, moins libé-

rale, vote contre. Napoléon, averti, exige communication du discours. Après l'avoir lu en entier :

« Si ce discours avait été prononcé, dit-il, j'aurais « fait murer les portes de l'Institut et jeter M. de Cha- « teaubriand dans un cul de basse-fosse pour le reste « de sa vie. S'il veut entrer à l'Institut, qu'il déchire ces « pages et qu'il en écrive d'autres ! »

« Chateaubriand, comme il était facile de le prévoir, ne tint aucun compte de l'invitation, ou plutôt de l'ordre du César. Vainement de puissants amis intervinrent, essayant d'une conciliation. Napoléon Ier n'avait pas seulement sur le cœur la démission de Chateaubriand : il se rappelait encore certain article qui entraîna la suppression d'un journal du temps et dans lequel on lisait cette phrase : « C'est en vain que Néron triomphe, Ta- « cite est déjà né dans l'empire. » Finalement, l'Institut se décida à rendre à Chateaubriand le discours condamné, tout lacéré et tout biffé au crayon de la propre main de Napoléon : des feuillets de papier qui, s'ils existent encore, seront un jour payés bien cher par les collectionneurs. »

Errata. — Une correction omise nous a fait émettre, dans notre dernier numéro, une assertion absolument opposée à la fois à la vérité et à notre propre opinion. On nous a fait dire, en effet, à la page 345 (*Variétés*), que « M. Jules Levallois est généralement connu comme

auteur de chansons ». Or c'est précisément le contraire que nous avons voulu dire, et la fin de la phrase qui termine le petit avant-propos de notre dernière *Variété*, doit être rétablie comme suit :

« M. Jules Levallois, qui est généralement *peu* connu comme auteur d'écrits de ce genre... »

VARIÉTÉS

On a publié, en Belgique, en l'année 1873, une fort urieuse plaquette in-8° intitulée : *Poésies de Th. Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*[1]. On y trouve diverses pièces que leur crudité, — nous dirions peut-être mieux leur ordurière grossièreté, — ne nous permettrait pas de reproduire, et qu'on attribue d'autant plus facilement à Th. Gautier qu'il n'est plus là pour s'en défendre. La première partie de cette plaquette est composée absolument de ces sortes de pièces; la seconde, intitulée *Bonapartisme*, et qui contient divers morceaux publiés sous l'empire en l'honneur de l'empereur et de l'impératrice, est la seule avouable. C'est dans cette partie que figure la piquante pièce qui suit et que M. Louis Loire a eu l'heureuse idée de recueillir dans le troisième volume de

---

1. Cette plaquette est illustrée d'un portrait-charge de Th. Gautier qui provient du *Panthéon Charivarique*, où il avait été publié par Benj. Roubaud en 1838.

son intéressante *Bibliothèque des curieux*, volume qui a pour titre : *les Joyeux Propos de table* [1].

ACCEPTATION A DINER

Garnier, grand maître du fronton,
De l'astragale et du feston,
Mardi, lâchant mon pantalon,
Du fond de mon lointain canton
J'irai chez toi, tardif frelon,
Aidant mes pas de mon bâton
Et précédé d'un mirliton.
Duilius du feuilleton,
Je viendrai portant un veston
Jadis couleur de hanneton
Sous mon plus ancien hoqueton.
Les gants et le col en carton,
Les poitrails à la Benoiton
Et les diamants en bouton
Te paraîtraient d'un mauvais ton
Pour ce fraternel gueuleton
Qu'arrosera le piqueton.
Perdrix aux choux ou miroton,

---

1. Un volume in-18, chez Dentu. Les deux premiers volumes ont pour titre : *Anecdotes de Théâtre* (1875) et *Anecdotes de la vie littéraire* (1876).

Pâté de veau froid ou de thon,
Nids d'hirondelles de Canton,
Ou gousse d'ail sur un croûton,
Faisan ou hachis de mouton,
Pain bis, brioche ou paneton,
Argenteuil ou branne-mouton,
Cidre ou pale-ale de Burton,
Chez Lucullus ou chez Caton,
Je m'emplirai jusqu'au menton,
Avalant tout comme un glouton,
Sans laisser un seul rogaton
Pour la desserte au marmiton.
Pendant ce banquet de Platon,
Mêlant Athène à Charenton,
On parlera de Wellington
Et du soldat de Marathon,
D'Aspasie ou de Mousqueton
Et du saint-père et du santon;
Chacun lancera son dicton
Allant du char de Phaéton
Aux locomotives Crampton,
De l'*Iliade* à l'*Oncle Tom*
Et de Babylone à Boston.
A très grand'peine saura-t-on
Si c'est du basque ou du teuton,
Du sanscrit ou du bas breton...
Puis, vidant un dernier rython,

Le ténor ou le baryton,
Plus faux qu'un cornet à piston,
Sur l'air de *Tontaine tonton*,
Chantera Philis ou Gothon
Jusqu'à l'heure ou le vieux Tithon
Ote son bonnet de coton.
Mais il faut finir ce centon
A la manière d'Hamilton,
Où j'ai, pour mieux rimer en *ton*,
Fait de la muse Jeanneton.
Dans mon fauteuil à capiton,
En casaque de molleton,
Coiffé d'un bonnet de coton,
Je m'endors et je signe : Ton...

Ami de cœur et de plume,

THÉOPHILE GAUTIER.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



